VOLUME XVIII. WINNIPEG, MAN., MERCREDI 17 DECEMBRE 1930 NUMERO 29

Adressez toute correspondance "LA LIBERTÉ" ABONNEMENT Canada États-Unis Europe

LA LIBERTÉ

Téléphone 21 817
Publiée par CANADIAN PUBLISHERS, LTD.
619, avenue McDermot
Winnipeg, Manitoba

Directeur: Donatien Frémont

DIEU ET MON DROIT

LIGUE CANADIENNE DE LA RADIO

Un groupe de citoyens influents s'organise en vue de la nationalisation des émissions radiophoniques au Canada — On veut des programmes canadiens éducatifs et récréatifs et l'élimination de la publicité directe

Ottawa. — Un groupe de citoyens influents, après s'être assurés de l'assentiment de plusieurs personnalités du monde de la politique, de la finance et de l'enseignement, ont jeté les bases d'une Ligue Canadienne de la Radio. Cette ligue est même fondée officiellement. Au cours d'une réunion qui a eu lieu au Château Laurier, après avoir exposé le but d'une telle ligue, on décida de l'établir d'emblée et de s'assurer le concours de tous ceux qui sont intéressés à la nationalisation de la radio. D'ores et déjà cette ligue nouvelle a une grande importance et elle ne se propose rien moins que de faire étatiser la radio, de la canadianiser, si l'on peut dire, et de lutter efficacement contre le contrôle presque exclusif qu'exercent chez nous les postes d'irradiation américains. *

Nombreux partisans

La ligue est populaire et le sera davantage au fur et à mesure qu'elle poursuivra son travail. Déjà les organisateurs ont recueilli dans toutes les provinces des témoignages encourageants qui laissent entrevoir que la ligue était un organisme désiré et nécessaire. Ceux qui la composent représentent tous les éléments constitutifs de la nation: la finance, la politique, les professions, la presse, les universités, les agriculteurs et les ouvriers. Plus même: plusieurs propriétaires de postes d'irradiation au Canada sont en faveur de la nationalisation de la radio. Si elle a réuni un aussi grand nombre de partisans, c'est que les conditions actuelles d'émission au Canada ne donnent pas satisfaction aux amateurs de radio. Et que, si l'on continue les méthodes existantes, on ne parviendra pas à résoudre le problème qui se pose chez nous. La seule solution sûre sera de faire de la radio l'un des plus grands moyens de récréation, d'éducation, d'unité nationale, au moyen d'une société nationale d'irradiation, société qui jouirait des pouvoirs d'une entreprise privée tout en exerçant les fonctions d'une utilité publique.

Les griefs

Le principal grief que l'on entretient contre le système actuel est que la radio est devenue principalement un médium d'annonces. Cela veut dire qu'étant avant tout un moyen de publicité dont on tire des revenus, l'usage de la radio pour irradier la musique canadienne, les programmes dramatiques, les conférences, etc., est subordonné aux prix payés par les annonceurs. La "Ligue Canadienne de la Radio", tout en croyant que l'irradiation des programmes peut servir certains buts commerciaux restreints, soutient que la radio n'est pas, de par sa nature, une entreprise commerciale. C'est tout d'abord un instrument de formation de l'opinion publique, d'éducation et de récréation. Elle ne devrait pas se servir du foyer comme d'un panneau-réclame; elle devrait plutôt transformer le foyer en un théâtre, en un club, en une salle de concert, en une assemblée publique, en une école ou en une université.

Avec le système actuel, plusieurs inconvénients ont surgi. En se servant de la radio comme instrument de publicité, on a obtenu les résultats suivants:

1o—Les postes d'irradiation se sont multipliés, mais peu d'entre eux ont un pouvoir suffisant. Les postes des villes ont pour la plupart tout juste la puissance suffisante pour servir les amateurs urbains et non ruraux. Les commerçants ou les industriels ont souvent peu d'intérêt à annoncer leurs marchandises aux gens de la campagne. Ils s'adressent tout d'abord aux clients de la ville. Il y a au Canada quelque 70 postes émetteurs. Seulement 3 ont une puissance d'irradiation de 5,000 watts, les autres n'ont qu'une puissance de 500 watts et moins.

2o—De vastes régions du pays ne peuvent pas entendre des programmes canadiens.

3o—Les irradiations vraiment nationales sont rares et le système canadien le plus considérable, le Canadien National, ne peut y réussir que deux heures par semaine.

3o—Seulement trois personnes sur cinq peuvent entendre des programmes canadiens;

4o—Les postes américains couvrent tout le Canada. La plupart des postes canadiens sont situés dans les villes de Toronto et de Montréal ou dans leurs environs et ils n'atteignent que de petites régions. Certaines stations américaines couvrent de larges parties du Canada. Une telle situation est loin d'être satisfaisante au point de vue national. Les villes de Toronto et de Montréal peuvent être ou ne pas être bien servies. Mais une chose est certaine, c'est que le Canada est bien pauvrement équipé sous ce rapport.

Tous les postes émetteurs canadiens ont une puissance totale de 33,000 watts. Il existe au moins neuf postes américains qui ont une plus grande puissance que celle de nos postes ensemble. Les postes américains qui couvrent le Canada ont au moins une puissance globale de 700,000 watts. Ces chiffres parlent d'eux-mêmes.

Ressources limitées

Si nos postes ont si peu de puissance, c'est sans doute tout d'abord parce qu'ils ne disposent pas de grandes ressources financières. Cet état d'infériorité a eu plusieurs effets déplorables:

1o—Les programmes de réelle valeur sont rares. La plupart même, oserons-nous dire, se composent d'une alliance très pauvre d'annonces commerciales et de disques de gramophone;

2o—Les plus grosses stations canadiennes s'affilient aux postes américains et irradient mainte publicité américaine;

3o—Il existe peut-être deux ou trois studios bien équipés au Canada, mais la plupart son inférieurs. D'ailleurs bien peu d'argent est consacré aux recherches scientifiques de nature à améliorer la radio;

4o—L'usage de la radio dans un but éducationnel est très restreint. Les autorités dans l'enseignement ne peuvent pas employer la radio aussi souvent qu'elles le désireraient, vu que les postes doivent se livrer au métier de publicistes.

5o.—Et, pour finir, l'opinion publique au Canada est à la merci d'intérêts privés, entre les mains d'autorités irresponsables lors même qu'elles seraient animées d'un véritable esprit public et aussi entièrement sous le contrôle des postes américains.

Le but de la Ligue

En se faisant l'avocate de la nationalisation de la radio, la Ligue qui vient d'être formée se propose les buts suivants:

1o.—Permettre aux Canadiens d'entendre des programmes canadiens;

2o—Diversifier les programmes selon les goûts et les besoins;

3o—Eliminer la publicité directe, mais permettre aux grands annonceurs tels que les chemins de fer, l'"Imperial Oil", etc., d'offrir des programmes et d'atteindre un bien plus grand nombre d'écouteurs qu'auparavant;

4o—Conserver au Canada le contrôle de la radio au Canada;

5o—Eliminer les petits postes afin de permettre aux amateurs d'obtenir plus facilement et plus clairement quelques-uns des concerts admirables que les postes américains servent parfois;

7o—Développer ainsi le théâtre canadien, fournir un nouveau champ d'action à nos musiciens, à nos artistes, à nos conférenciers;

8o—Irradier des programmes dans les écoles et se servir de la radio dans un but d'éducation;

9o—Faciliter l'enchaînement des postes au Canada;

10o—Les centres ruraux et les villes-frontières pourront ainsi être bien servis par de puissants postes.

Enfin, ce qui n'est pas de moindre importance, une entreprise nationale pourrait disposer de sommes plus considérables pour les travaux de recherches, les multiples expériences, etc.

Conseil national

Les membres du conseil national de la "Ligue Canadienne de la Radio" sont: Louis Saint-Laurent, président de l'Association du Barreau canadien; W.-M. Birks, Montréal; le colonel Hugh Osler, Winnipeg; l'hon. N.-W. Rowell, Toronto; le Dr W. Harvey, président de l'Association Médicale Britannique; Tom Moore, président du Congrès des Métiers et du Travail; H.-W. Wood, Calgary; l'hon. Cairine Wilson, Ottawa; Fred-N. Southam, Montréal; le colonel J. H. Woods, Calgary; le Dr R.-C. Wallace, président de l'Université d'Alberta; Mme John-A. Stewart, Perth; Mgr Camille Roy, de l'Université Laval; Mme J.-A. Wilson; le chanoine Emile Chartier, de l'Université de Montréal; Lady Kingsmill, Ottawa; Edouard Montpetit, de l'Université de Montréal; le Dr Stanley Mackenzie, président de l'Université Dalhousie; le colonel O.-M. Biggar, Ottawa; Mme J.-A. Freiman, Ottawa; le Rév. Matheson; le Dr Walter-C. Murray, président de l'Université de la Saskatchewan; Russell Smart, Ottawa; le Dr A.-H. McGreer, principal of Bishop's College; le Rév. E.-H. Oliver; le Dr George-M. Wrong, Carleton-W. Stanley, de l'Université McGill; le général Victor Udlum; le colonel Victor Spencer; L.-J. Ladner; le R. P. Marchand, recteur de l'Université d'Ottawa; W.-C. Woodward, Vancouver.

Comité exécutif

Le comité exécutif de la "Ligue Canadienne de la Radio" se compose des membres suivants:

A.-E. Corbett, Edmonton; Brooke Claxton, Montréal; R.-K. Finlayson, Winnipeg; A.-E. Grauer, Vancouver, K.-A. Greene, Ottawa; Mlle Violette Lafleur, Ottawa; Donald Matthews, Toronto; J.-A. McIsaac, Ligue Canadienne; Rév. D.-N. McLachlan, D.D.; Georges Pelletier, Montréal; Alan Plaunt, secrétaire, Ottawa; prof. Frank Scott, Montréal; Norman Smith, Calgary; Paul Nanton, Winnipeg; George Smith, Toronto; Margaret Southam, Ottawa; Graham Spry, secrétaire de l'Association des "Canadian Clubs", Ottawa; R. P. Henri Saint-Denis, de l'Université d'Ottawa; Mlle Charlotte Whitton.

CABINET STEEG POUR LA FRANCE

Ce serait un ministère de gauche excluant Tardieu et les groupes de droite

Paris. — Le président Doumergue ayant brandi la menace d'une dissolution du Parlement analogue à celle de 1877, les partis politiques de la Chambre des députés, soudain pacifiés, conviennent d'accorder un certain appui à un cabinet présidé par le sénateur Steeg. Par suite, M. Steeg a annoncé au président qu'il sera en mesure de présenter un cabinet à l'Elysée dans quelques heures.

Il paraît que le cabinet Steeg est ainsi composé présentement: premier ministre et ministre de l'instruction publique, M. Steeg; Affaires étrangères, M. Aristide Briand; Guerre, M. Louis Barthou; Intérieur, M. Georges Leygues: Air, M. Paul Painlevé; Justice, M. Henri Chéron; Finances, M. Louis Germain-Marin. M. Steeg aurait ajourné à une entrevue avec les radicaux-socialistes l'attribution des autres portefeuilles, qu'il leur destine.

La présence, dans le nouveau cabinet, de M. Aristide Briand, ce vétéran des Affaires étrangères, fait présager une politique extérieure toute de paix et de modération.

POINCARE EN GRAND DANGER

Il a eu une attaque de paralysie à la suite d'un état d'extrême faiblesse — Un travailleur infatigable

Paris. — M. Raymond Poincaré, président du temps de la guerre et ancien premier ministre, est gravement malade chez lui à Paris. Le professeur Guillain, spécialiste de l'hôpital de la Salpêtrière, et le Dr Louis Boidon, son médecin privé, sont à son chevet. Il souffre d'une paralysie affectant un côté du corps. L'attaque a suivi un état d'extrême faiblesse qui a duré toute une journée. M. Poincaré est âgé de 70 ans.

Tous les visiteurs ont été écartés lundi soir, même son ami André Tardieu, le premier ministre démissionnaire.

M. Poincaré a été toute sa vie un travailleur infatigable et même à 70 ans, il n'a pas beaucoup diminué la somme de son travail. Récemment, il a été très occupé avec ses mémoires, écrivant en même temps un article politique hebdomadaire.

Les premiers signes de faiblesse ont fait leur apparition après la longue séance du Sénat du 4 décembre où le cabinet Tardieu a été renversé. Quelques jours plus tard, quand le président Doumergue lui a demandé de former un gouvernement, il a décliné l'offre, donnant comme raison l'ordre du médecin.

PARIS. — Le prix Goncourt vient d'être accordé à Henri Fauconnier pour son livre "La Malaisie".

Mgr SINNOTT ET LES ENFANTS PAUVRES

Selon la coutume depuis plusieurs années, S. G. Mgr Sinnott recommande chaleureusement aux catholiques de Winnipeg l'oeuvre du Bas de Noël pour les enfants pauvres, sous les auspices de la "Tribune".

Mgr l'Archevêque a écrit à chaque curé de la ville pour lui demander d'exhorter ses paroissiens à donner généreusement en faveur de l'oeuvre. Il recommande surtout d'assister à la grande représentation qui sera donnée au théâtre RKO Winnipeg (ancien Orpheum), le dimanche 21 décembre, par les enfants de choeur de la cathédrale Sainte-Marie. L'usage de la salle est accordé gracieusement à cette occasion par le gérant, Mike Goodman.

Il y aura matinée l'après-midi pour les enfants et une autre séance le soir pour les adultes. On ne sera admis dans la salle que muni de billets, que l'on peut se procurer aux différents presbytères. Il ne sera pas vendu de billets à la porte du théâtre.

L'année dernière, en pareille circonstance, Mgr Sinnott a recueilli $1,500, ce qui représentait la plus grosse contribution individuelle versée au fonds du Bas de Noël.

"C'est un grand plaisir pour moi, dit Sa Grandeur, de faire cela pour les enfants, quelle que soit leur religion ou qu'ils soient sans religion. Noël est leur fête et tous les chrétiens devraient accepter avec empressement leur devoir de rendre ce jour agréable aux enfants. Pour nous, cette occasion est encore la bienvenue".

Nouvelles Brèves

GRAVELBOURG, Sask. — Edouard Colleaux, décédé à la suite d'une partie de boxe amicale avec Adélard Duhamel, a succombé à l'effet de causes naturelles, a déclaré un jury. Duhamel a été relâché.

REGINA. — William-J. Green, avocat en vue d'Ottawa, a été nommé représentant légal de la Saskatchewan à Ottawa. La nouvelle officielle en a été annoncée par le procureur général MacPherson.

EDMONTON. — La septième législature de l'Alberta commencera sa prochaine session le 29 janvier prochain. Cette nouvelle fut communiquée par l'hon. J.-E. Brownlee, premier ministre.

VICTORIA, C.-A. — M. Herbert Anscomb est élu maire de Victoria pour la troisième fois. L'élection de Mme Dorothy North à la commission de la police a marqué l'élection municipale.

MONTREAL. — L'ancien juge en chef Calixte Le Beuf, de la Cour du Circuit, est mort dimanche, à l'hôpital Sainte-Jeanne d'Arc, à l'âge de 80 ans. Il était malade depuis six semaines.

TORONTO. — L'hon. G.-H. Ferguson a démissionné comme premier ministre de l'Ontario et ministre de l'instruction publique. L'hon. G.-S. Henry, ministre de la voirie, a été immédiatement assermenté comme premier ministre.

MONTREAL. — L'hon. Blaise Letellier, juge de la cour supérieure de la ville de Québec, est mort. Il avait été autrefois directeur du journal l'"Union Libérale".

PARIS. — Madeleine Roch, tragédienne française, est décédée à sa villa, près de Paris, après quelques jours de maladie; elle n'était âgée que de 45 ans.

TOULOUSE. — Deux femmes ont perdu la vie et une douzaine d'hommes ont été grièvement blessés dans une explosion qui a détruit un pavillon de la poudrerie nationale.

LA ROCHELLE, France. — Un vaisseau qui transportait 500 condamnés à l'île du Diable a fait explosion. Un mécanicien a été tué et un chauffeur gravement blessé. Le départ des forçats va être retardé de quelques semaines.

PARIS. — Les délégués de 45 nations sont réunis à Paris pour discuter sur les meilleures méthodes pour la sécurité de l'aviation. C'est le premier congrès du genre.

MORT DU R. P. T. FILIATRAULT

Entre autres postes, il avait occupé celui de recteur du Collège de Saint-Boniface

Montréal. — Le R. P. Télesphore Filiatrault est décédé au Collège Jean-de-Brébeuf, à l'âge de 78 ans.

Il était né à Montréal le 9 novembre 1852. Après ses études classiques et deux ans d'enseignement au Collège de Montréal, il entra au noviciat du Sault le 13 février 1875. C'est à Saint-Acheul, en France, où il étudia pendant trois ans, qu'il prononça ses premiers voeux le 14 février 1877.

De 1879 à 1883, il enseigna les lettres au Collège Sainte-Marie. Il étudia ensuite la théologie aux Trois-Rivières et à l'Immaculée-Conception, puis fut ordonné prêtre en 1886 par Mgr Fabre. Jusqu'en 1896, il habita surtout le scolasticat de l'Immaculée-Conception où il enseignait la philosophie et la théologie.

C'est alors que s'ouvrit pour lui la longue suite de ses supériorats. De 1896 à 1903, il dirige d'abord la Province entière de son ordre au Canada. C'était, dans le temps, la "Mission du Canada".

Puis, successivement, il est recteur au Sault-au-Récollet, à l'Immaculée-Conception, à Saint-Boniface, au Collège Sainte-Marie, au Sault-Sainte-Marie (Ontario), une seconde fois enfin à l'Immaculée-Conception.

En 1927, il est, durant un an, socius du Rév. Père provincial, et à l'ouverture du Collège Jean-de-Brébeuf, il y est appelé comme Père Spirituel pour faire profiter de sa longue expérience cette importante fondation.

Tous ceux qui ont connu le R. P. Filiatrault ne se sont jamais étonnés qu'on lui ait confié, pratiquement toute sa vie, ces postes de valeur. Son très sûr jugement, sa bonté souriante, son esprit délicat, sa grande distinction inspiraient, en effet, respect et joyeux attachement; mais par-dessus tout, s'imposait chez lui l'attention, la personnalité si conquérante du parfait religieux.

Lui survivent deux frères prêtres, M. l'abbé Hector Filiatrault, P.S.S., et M. l'abbé Elphège Filiatrault, prêtre retiré du diocèse de Saint-Hyacinthe.

UNE REVOLUTION DANS LE NORD DE L'ESPAGNE

Elle est promptement réprimée et les principaux chefs du mouvement sont exécutés

Madrid. — Suivant de près les désordres qui ont agité le monde du travail ces semaines dernières, une révolution militaire a éclaté en Espagne, vendredi.

C'est à Jaca, ville du nord, pas très éloignée de la frontière française, que la révolution a éclaté, 3,000 hommes d'infanterie et d'artillerie ouvrant le feu sur la ville. A l'arrivée de cette nouvelle au quartier général militaire, à Madrid, des convois militaires furent immédiatement dirigés sur Jaca et une censure rigoureuse établie sur tous les passages par fil ou T. S. F. Toutes les garnisons du nord de l'Espagne furent alertées pour fournir sur l'heure des détachements qu'on dirigea en toute hâte vers les trains en partance.

Le major Ramon Franco, as de l'aviation espagnole, qui s'évada d'une prison militaire il y a trois semaines, est l'un des chefs de la révolte militaire.

La petite ville de Jaca a une population de 5,000 âmes. C'est la capitale d'une région montagneuse du nord de l'Espagne. Elle est entourée d'une antique muraille et de tours datant du 10ème siècle.

Le cabinet a autorisé le capitaine général de la région de l'Aragon, dans le nord de l'Espagne, à proclamer l'état de guerre dans cette région.

Les journaux de Madrid s'abstiennent de parler de la révolte. On croit savoir que le mouvement révolutionnaire a été rapidement écrasé et que les principaux chefs ont été exécutés après un procès sommaire.

BERLIN. — Le bureau de censure allemand vient d'interdire la représentation du film "A l'Ouest rien de nouveau" dans les cinémas d'Allemagne, en déclarant qu'il est de nature à compromettre le bon renom de l'Allemagne à l'étranger.

M. BENNETT DE RETOUR AU PAYS

Il fera sous peu une déclaration au sujet de la situation générale du pays et des projets du gouvernement pour l'améliorer — Nos difficultés sont moindres que celles de la mère-patrie

Saint-Jean, Nouveau-Brunswick. — De nombreux conservateurs ont accueilli le premier ministre du Canada, M. R.-B. Bennett, à son retour de la conférence impériale. M. Bennett est arrivé à bord du "Duchess of Atholl", avec le solliciteur général, M. Maurice Dupré, Mme Dupré et Mlle Mildred Bennett. Parmi ceux qui l'attendaient au quai, il y avait le premier ministre du Nouveau-Brunswick, M. K.-B. M. Baxter, M. Thomas Bell, député, M. George-B. Jones, M. O.-B. Price, député, M. W.-W. Price, maire de Saint-Jean.

Interviewé, M. Bennett a répondu qu'il n'a rien à dire, pour l'heure, au sujet de la conférence impériale. Je crois, a-t-il fait observer, que le peuple canadien a été tenu au courant des travaux de la conférence et de la part que ses délégués y ont prise. Je me propose de faire sous peu une déclaration au sujet de la situation générale du pays et au sujet des plans du gouvernement pour améliorer cette situation. Dans une telle déclaration, il faudra nécessairement parler des travaux de la conférence de 1930 et des projets qu'abordera la conférence économique ajournée à Ottawa, l'année prochaine; de même faudra-t-il parler des démarches que j'ai faites en France et ailleurs pour obtenir pour le Canada des bénéfices d'échanges commerciaux.

En excellente santé

M. Bennett paraissait l'incarnation de la santé. Je suis heureux d'être de retour au pays, a-t-il dit. Jamais d'ailleurs je ne suis revenu au pays dans d'aussi bonnes dispositions. Nous revenons pleins de gratitude à l'égard du peuple britannique pour son généreux accueil, pour son hospitalité.

Les Canadiens, a-t-il continué, n'ont pas besoin de sortir de leurs frontières pour se rendre compte de la valeur de leur pays. C'est toutefois excellent de recevoir de toute part des preuves de l'authentique admiration avec laquelle nos parents d'outre-mer contemplent le triomphal progrès du Canada. Ils reconnaissent déjà à notre pays la place qu'il est destiné à occuper dans l'Empire et dans le monde.

Nos difficultés

Nos difficultés sont moindres que celles de la mère-patrie. Ce sont en somme celles d'un pays plus jeune et, en un sens, on peut les considérer comme provoquées par notre développement. Malgré tout, elles n'en sont pas moins des plus réelles, et l'expérience nous enseigne qu'elles ne s'aplaniront que sous un effort coordonné fondé sur une exacte appréciation de leurs causes. Un tel effort, fait par un peuple possédant toutes les qualités requises pour le succès et s'appuyant sur les richesses non développées de cette vaste terre, devrait être efficace même contre les difficultés infiniment plus grandes que celles que nous avons à affronter.

En France

J'ai eu le plaisir de faire un bref séjour dans la capitale de la France et je ne peux parler en termes plus élogieux de ma réception là-bas qu'en disant que j'y ai été l'objet d'une délicate courtoisie et d'une prévenante considération tout à fait semblables à celles que nous en sommes venus à considérer comme caractéristiques traditionnelles des citoyens de langue française de notre propre pays.

J'ai eu l'honneur de me pencher sur les tombes des soldats canadiens inhumés en France et dans les Flandres; à ces soldats et à ceux qui ont été leurs compagnons, j'offre un tribut de profond respect et de gratitude, parce que c'est grâce à leur victoire et à leur sacrifice que le Canada a pris rang parmi les nations du monde.

LE CAPITAINE BURKE EST MORT

Ses deux compagnons sont saufs — On est sans nouvelles de quatre autres aviateurs

White Horse, Yukon. — On a enfin retrouvé le capitaine E.-J. Burke et ses compagnons que l'on recherchait dans les solitudes glacées du nord depuis deux mois. Burke lui-même, un aviateur qui a fait la grande guerre, est mort le 20 novembre; il n'avait pu résister au froid et aux privations. Mais le pilote Wasson, qui faisait des recherches avec son compagnon, Joe Walsh, depuis des semaines, a pu ramener ses deux compagnons, Emil Kading, un aviateur de Vancouver, et Robert Marten, un prospecteur d'Atlin. Les deux survivants étaient épuisés, mais leur vie n'est nullement en danger.

Burke et ses compagnons, partis du Fort Liard le 11 octobre, furent obligés d'atterrir sur la plage de la rivière aux Liards, à cause d'une tempête de neige. Ils s'efforcèrent d'atteindre Wolf Lake, mais sans y parvenir; ils manquaient de vivres et une épaisse couche de neige rendait leur marche très pénible. Le 8 novembre, Burke, se sentant décliner, laissait un message pour sa femme. Il mourait le 20 novembre.

Entre temps, de nombreux aviateurs s'étaient mis à la recherche de Burke et de ses compagnons et c'est ainsi que le nombre des victimes s'est augmenté. On a abandonné tout espoir de retrouver les aviateurs Robin, Renahan, Hatcher et Clerf. Plusieurs aviateurs ont fait preuve d'un véritable héroïsme dans leurs efforts pour se porter aux secours de leurs infortunés compagnons. Deux autres aviateurs, Van der Byl et Cressy, attendent encore à Thudda Lake qu'on vienne les chercher à la suite d'un atterrissage forcé. Wasson a survolé deux fois l'endroit où se trouvaient les compagnons de Burke avant que ces derniers pussent trouver le moyen de faire un signal quelconque. Il n'a pu ramener le corps de Burke, mais il doit retourner aussitôt sur les lieux pour le faire.

Le capitaine Burke était un aviateur d'expérience, ayant à son actif plus de 9,000 heures de vol. Il a servi dans l'aviation militaire pendant la grande guerre, d'abord comme instructeur, puis sur le front de Mésopotamie. Il a fait de la cartographie aérienne en Colombie-Anglaise en 1927. Il fut ensuite chargé pendant quelque temps de faire l'essai des avions de la "Boeing Aircraft of Canada" et il était au service de la "Air Land Manufacturing Company" au moment de sa mort. Burke laisse sa femme et deux enfants.

La vente des liqueurs a diminué en Alberta

Edmonton. — La consommation des liqueurs dans l'Alberta a baissé, d'après les chiffres du bureau de contrôle, qui accuse une réduction de $723,000 dans les ventes pour une période de six mois finissant le 30 septembre dernier, comparativement à l'année dernière. La vente de la bière dans tous les endroits autorisés a aussi baissé de près de 400,000 gallons.

Les profits du bureau de contrôle des liqueurs pour cette période furent de $863,641, c'est-à-dire une différence de plus de $308,000 en moins, durant le même espace de temps en 1929.

Personnages d'Ottawa décorés par le Saint-Siège

Ottawa. — S. G. Mgr Forbes, archevêque d'Ottawa, annonce officiellement que le Souverain Pontife, en reconnaissance de services rendus à l'Eglise, a décoré de titres honorifiques, l'hon. juge F.-A. Anglin, juge en chef de la Cour Suprême du Canada, l'hon. sénateur Rodolphe Lemieux, ancien président de la Chambre des Communes, et l'hon. sénateur N.-A. Belcourt, président de l'Association Canadienne-Française d'Education de la province d'Ontario.

Le juge Anglin et l'hon. Rodolphe Lemieux reçoivent la grand'croix de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand et l'hon. Belcourt est promu au rang de Commandeur du même ordre.

Le français en Ontario

Toronto. — La direction de la commission scolaire de Toronto a décidé que, étant opposée à l'introduction du français au programme des écoles, elle ne donnera pas suite à une requête de l'association des syndics des écoles urbaines demandant son opinion sur la question de l'enseignement du français dans les écoles publiques.

ECHOS D'EUROPE

La commission du désarmement a terminé son travail

Genève, Suisse. — La commission préparatoire du désarmement a terminé son travail et s'est ajournée "sine die". Elle laisse comme fruit de ses labeurs un projet de traité de désarmement général qui servira de base aux délibérations d'une conférence mondiale du désarmement qui sera probablement convoquée en 1932. Cette convention n'aurait pour effet immédiat que la stabilisation des armements, mais elle ouvre pour l'avenir de grandes possibilités de réduction si les gouvernements sont disposés à désarmer.

La commission préparatoire du désarmement a été constituée en 1926 par la Société des Nations; elle se réunit de temps en temps, lorsqu'il se présente une occasion d'avancer le travail de désarmement. Elle siégeait cette fois-ci depuis le 6 novembre. La commission préparatoire du désarmement n'a pu rien faire pour régler le différend naval franco-italien.

Celui qui s'élève contre l'Eglise est toujours vaincu: Mussolini

Rome. — "Qui que ce soit qui s'est levé contre l'Eglise catholique a toujours, à la fin, été vaincu", a déclaré le premier ministre Benito Mussolini dans un discours qu'il a prononcé à la chambre des députés. Mussolini discutait alors une nouvelle liste des fêtes publiques italiennes et il mentionna l'abolition de la fête du 20 septembre en commémoration de l'entrée des troupes italiennes à Rome en 1870 qui mit fin alors au pouvoir temporel des papes.

Citant Napoléon et Bismarck comme des exemples de la futilité des combats contre l'Eglise, il dit:

"Ce serait une grande erreur que d'être contre l'Eglise catholique. Le 20 septembre restera toujours un fait historique qui ne peut être détruit. Le gouvernement, cependant, lui a substitué le 11 février, car il est le signe de la reconnaissance par les catholiques de l'unité de l'Italie avec Rome pour capitale."

Il faut se rappeler que le traité du Latran, qui a réconcilié l'Eglise et l'Etat italien, a été signé le 11 février.

Mort d'un voyant de Pontmain

Le P. Joseph Barbedette, Oblat de Marie Immaculée, est mort le 4 novembre, à Pontmain.

Il fut l'un des quatre voyants de l'apparition de la Sainte Vierge, dans ce lieu de pèlerinage devenu célèbre.

Le soir du 17 janvier 1871, Joseph Barbedette et son frère Eugène pilaient des ajoncs pour la nourriture des animaux. Soudain, vers 6 heures, Eugène voit une "grande belle Dame" dans le ciel. Joseph également, puis Françoise Richer et Jeanne-Marie Lebossé, aperçurent à leur tour la vision aérienne. Leurs descriptions correspondaient exactement.

Les voyants épelèrent, devant une foule nombreuse, le message de la Dame écrit en lettres d'or dans le ciel: "Mais priez, mes enfants; Dieu vous exaucera en peu de temps, mon Fils se laisse toucher."

Cette nuit-là même, les Prussiens reçurent l'ordre de s'arrêter dans leur marche sur Laval.

Le corps du P. Joseph Barbedette repose désormais près de la majestueuse basilique de Pontmain, élevée en souvenir de l'apparition.

Le nom de Marquette est honoré à Nancy

Nancy. — Le cardinal Verdier, archevêque de Paris, a inauguré au foyer des étudiants catholiques le quatrième pavillon qui portera le nom de Jacques Marquette, illustre missionnaire si populaire et si honoré aux Etats-Unis qui partit de Lorraine pour explorer la vallée du Mississipi et la région des Grands Lacs.

Le cardinal était entouré de nombreuses personnalités, entre autres du maréchal Lyautey et du général Stanley-H. Ford.

On discute la crise du blé en Belgique

Bruxelles. — M. Joris, député du parti libéral, a déclaré au Parlement que les spéculateurs américains et canadiens sont à blâmer pour la baisse des prix du blé. M. Joris a pris la parole au cours d'une interpellation sur les mesures de restriction proposées par le gouvernement belge pour mettre fin au "dumping" du blé soviétique à Anvers.

Les techniciens et les fabricants de machines agricoles des Etats-Unis, dit-il, sont responsables de l'arrivée de plus en plus grande du blé soviétique sur le marché mondial, comparativement à l'avant-guerre.

M. Joris a demandé au gouvernement de boycotter la Russie soviétique ou de reprendre avec ce pays les relations politiques et commerciales; il a recommandé en tout cas l'amélioration des relations commerciales entre la Belgique et la Russie.

Le ministre de l'Agriculture a répondu à l'interpellateur que le gouvernement belge n'avait agi contre le "dumping" de la Russie, ni pour suivre la voie indiquée par la France, ni pour des raisons politiques, mais à la requête unanime des sociétés agricoles de Belgique après l'importation de 1,500,000 tonnes de blé soviétique via Anvers entre mai et octobre 1930.

La campagne des soviets contre la fête de Noël

Moscou. — La campagne des soviets contre la fête de Noël s'est ouverte mercredi, lorsque les sociétés d'athées militants ont annoncé que des milliers de professeurs et de conférenciers avaient été mobilisés pour montrer au peuple que la Noël est une tromperie des prêtres qui utilisent la légende de la naissance du Christ pour des fins contre-révolutionnaires.

On n'aura recours qu'à la persuasion cependant. Depuis le décret de Joseph Stalin, au printemps dernier, le zèle persécuteur de certains athées s'est considérablement refroidi. Plusieurs églises ont de nouveau ouvert leurs portes, mais par contre un bon nombre d'autres ont été rasées ou transformées en clubs ouvriers ou en hôpitaux lorsque l'on constatait que la majorité des gens de la région ne voulaient plus d'église.

Tous les théâtres et les clubs préparent des programmes spéciaux pour la nuit de Noël, afin de détourner de l'église les hésitants.

Le prochain président de la République française

Paris. — La lutte s'annonce très chaude pour la présidence de la République. M. Lebrun serait un des plus sérieux candidats. On parle aussi de M. Painlevé et de M. Bouilloux-Lafont. Quant à M. Bouisson, ses amis assurent qu'il ne se présentera pas pour la succession de M. Doumergue.

Par contre, M. Paul Doumer sera sur les rangs.

Le corps de Lenine se décompose

Londres. — Une fois de plus, on va réembaumer le corps de Lenine.

On mande, en effet, de Moscou au "Daily Mail", que le cadavre du dictateur rouge est dans un tel état que l'on n'ose le transporter ainsi dans le nouveau mausolée de porphyre élevé en son honneur.

Plusieurs experts étrangers ont été consultés, paraît-il, touchant le meilleur moyen de galvaniser, si l'on peut ainsi dire, la momie en décomposition.

Rappelons que, plusieurs fois déjà, il a fallu se livrer à de semblables pratiques pour conserver le peu qui reste du cadavre livré à l'adoration des foules.

LA QUESTION DES LANGUES EN BELGIQUE

La Belgique vient de passer par une crise ministérielle assez singulière: le ministère Jaspar a démissionné, mais le roi n'a pas accepté sa démission, de sorte que le gouvernement a repris ses fonctions sans avoir été modifié. C'est, dit un organe belge, un gouvernement vieux-neuf dont la situation ne sera pas plus facile demain qu'elle ne l'était hier.

La crise est survenue soudainement à propos de la question des langues qui, on le sait, trouble l'atmosphère politique en Belgique depuis de longues années, à tel point que beaucoup de bons esprits en ont conçu des craintes pour l'unité morale et politique de la nation. Il ne nous appartient pas de fixer les responsabilités, mais le fait est que l'on en est arrivé à préparer l'existence d'une Belgique flamande et d'une Belgique wallonne, à prévoir deux administrations ayant chacune sa langue particulière, des régiments flamands et des régiments wallons. C'est avec une sympathie inquiète que l'étranger suit ces événements, en se demandant si une séparation grave va se produire sur une question de sentiment.

La Belgique est cependant une nation qui a pour devise: "L'union fait la force". Favorisée par la nature, elle peut être fière de ses villes magnifiques, de ses campagnes fertiles, de son industrie florissante, de sa magnifique colonie du Congo, de ses richesses artistiques. Admirée pour son attitude pendant la guerre, elle occupe dans le monde une des plus hautes situations morales. Elle possède même un roi devant qui les fervents républicains s'inclinent avec respect. La Belgique n'a-t-elle pas tout pour être heureuse? Dans ce pays de liberté, les deux éléments nationaux qui ont fait bon ménage pendant plus d'un siècle ne peuvent-ils plus arriver à s'entendre?

Tous les amis de la Belgique souhaitent que l'entente se fasse, mais ils ne se dissimulent pas qu'il est difficile de trouver une formule donnant entièrement satisfaction aux uns et aux autres. La presse belge déclare que le gouvernement doit enfin offrir une "solution d'ensemble" du problème linguistique. Or, deux voies sont ouvertes devant le gouvernement: l'une conduit au maintien des cadres politiques et administratifs actuels, l'autre à une sorte de dislocation. Le choix du gouvernement ne saurait être douteux, mais la situation se trouve encore compliquée de ce fait qu'aucun parti ne dispose plus de la majorité absolue en Parlement.

Ainsi, la politique des partis complique la question des langues, qui est, au fond, la question des races. Pour l'étranger, c'est là une affaire de sentiment, en laquelle s'opposent des revendications purement sentimentales, car il n'apparaît pas que les Flamands soient des martyrs ni que les Wallons soient des martyrs. Faut-il donc en conclure que les questions de sentiment jouent un rôle important dans les relations de peuple à peuple? Sans aucun doute! La querelle des langues et l'opposition des races, en Belgique, ne posent pas seulement un problème redoutable, elles fournissent un enseignement.

Le problème, toutefois, n'est pas insoluble, puisque la Suisse l'a résolu de la manière la plus heureuse. La Belgique y arrivera aussi, pour la plus grande joie des nombreux amis qu'elle compte dans le monde.

Festival de Noël à Lucerne-en-Québec

Le département de la musique du Pacifique Canadien prépare actuellement pour le temps des fêtes prochaines, un Festival de Noël, qui aura lieu au Château Rustique de Lucerne-en-Québec, du 24 au 27 décembre inclusivement. Ce festival, qui prendra un caractère tout spécial du fait du cadre très pittoresque dans lequel il se déroulera, comportera un programme d'un intérêt plus qu'ordinaire et que ne manqueront pas d'apprécier tous ceux qui y assisteront. Un groupe de jeunes choristes de la Chapelle Royale Savoy, de Londres, Angleterre, y figurera dans l'interprétation de vieux chants de Noël anglais; un groupe de danseuses de l'Ecole de Margaret Eaton, de Toronto, y exécutera des danses du terroir anglais et un groupe mixte de danseurs de Montréal, sous la direction de M. Charles Goulet, paraîtra dans une série de danses populaires de France. On y entendra aussi les fameux "Troubadours de Bytown", si applaudis aux précédents festivals de Québec, dans leur répertoire si agréable de chansons du terroir canadien-français.

Comme attraction additionnelle durant le Festival de Lucerne, il y aura le dîner traditionnel de Noël tel qu'il a lieu au Queen's College, à Oxford, et une représentation de la pièce "Snowed In", de Dickens. Un grand concert de musique de Noël clôturera cette période de réjouissances durant laquelle on organisera encore une exposition des produits de la petite industrie du terroir canadien-français, avec fileuses et tisseuses travaillant à leurs rouets et métiers sous les yeux mêmes des visiteurs.

Magnifiquement situé au pied de la chaîne des Laurentides, sur les bords pittoresques de la rivière Ottawa, centre idéal pour tous les sports d'hiver, le "Château Rustique", qui se dresse à côté de l'historique Manoir de Montebello, se prête merveilleusement bien à la tenue d'un festival comme celui qu'organise actuellement le Pacifique Canadien, et nul doute que les visiteurs seront nombreux à Lucerne en cette occasion.

Elles sont trop!

De M. Clément Vautel, "Journal":

Les hommes n'envahissent pas du tout les professions féminines, alors que les femmes, au contraire, inondent les carrières où les fils d'Adam se croyaient depuis longtemps chez eux.

Ces débordements s'expliquent sans peine: les femmes sont trop et il faut bien que les surnuméraires se débrouillent!

Une statistique nous apprend qu'il y a, en Europe, une majorité de 18 millions de dames, demoiselles, frauen, misses, signoras, signorinas, senoras, senoritas, etc., etc. C'est terrible pour les hommes et aussi, et surtout, pour les femmes!

La femme, dévalorisée, a cessé d'être entourée, disputée, conquise de haute lutte comme au beau temps de son histoire: la loi de l'offre et de la demande ne lui est plus favorable et c'est, sans doute, la vraie cause de la pullulation des femmes qui tuent "par amour"... Autrefois, ces meurtrières étaient extrêmement rares, il n'y en avait même pas du tout; c'est qu'alors elles pouvaient plus facilement dire: "Un de perdu, dix de retrouvés!"

Trop de femmes, et c'est très grave à bien des points de vue, dont le moindre n'est pas le souci du niveau moral de la société.

Le remède? Pour ne pas parler trop sérieusement, j'en propose deux: trouver le moyen de ne procréer que des garçons jusqu'au rétablissement de l'équilibre ou décider que la prochaine dernière guerre sera faite exclusivement par les femmes. Ce sera notre tour de dire dans le Métro:

— Qu'est-ce qu'elle fait ici cette jeunesse? Pourquoi n'est-elle pas au front?

VOLUME XVIII. WINNIPEG, MAN., MERCREDI 17 DECEMBRE 1930 NUMERO 29

L'honnêteté porte en elle-même sa valeur ainsi que sa première et infaillible récompense: quoi qu'il advienne, l'on ne doit jamais regretter une bonne action.

Cardinal MERCIER.

LA LIBERTÉ

Rien n'est si risqué que d'essayer de déchiffrer l'avenir. Mais, quand il s'agit du catholicisme, on peut affirmer que les pessimistes ont toujours tort!

Pierre BATIFFOL.

QUELQUES CONSIDERATIONS

Le *Free Press* du 11 décembre a résumé le discours fait par M. le Premier Ministre du Manitoba, à Reston, ces jours derniers. La plus stricte économie s'impose aux individus comme aux corps publics, a dit le premier ministre. Il n'existe pas de remède pour guérir comme par enchantement et sans douleur le mal présent. Le retour à la prospérité sera sans doute pénible et ne s'effectuera pas sans banqueroutes et quelques fermes vidées de leurs possesseurs actuels. Inutile de regarder au loin pour voir d'où viendra le remède, les fermiers doivent s'efforcer de le trouver chez eux. Pratiquer la plus stricte économie, n'acheter que ce qui est absolument nécessaire, prendre le chauffage sur sa terre, s'il s'en trouve, et produire chez soi les diverses choses nécessaires à la nourriture. Le gouvernement provincial a déjà dépensé $16,000,000 pour les chemins, et il lui faut $1,800,000 par année pour entretenir ce qui est fait; il ne peut plus engager de capital à cette fin. Le chômage d'un an a mis sur ses épaules une dette qui sera lourde pour longtemps, on ne peut raisonnablement attendre plus de lui. Il importe pourtant de n'être pas pessimistes; mais être trop optimistes ne serait pas sage non plus.

* * *

Sur la page du *Free Press* qui résume le discours du premier ministre, se trouve un autre résumé de discours: celui fait à Toronto, ces jours derniers, par un M. Halbert, ancien président des Fermiers-Unis d'Ontario.

Le gaspillage insensé fait au pays pour les boissons enivrantes, a dit ce monsieur, est une des causes de la gêne actuelle. L'Ontario dépense $50,000,000 par année pour étancher sa soif. Il est impossiblbe de prendre d'abord cette somme effrayante dans la poche des gens d'Ontario et espérer ensuite y trouver assez d'argent pour acheter les produits de vos fermes.

Voilà deux cloches qui ne rendent pas le même son, mais qui cependant s'harmonisent; elles sonnent la nécessité du retranchement.

Les journaux de l'Est nous informaient dernièrement que la Commission des Liqueurs de Québec a réalisé près de $10,000,000 de profit l'an dernier, et il faut noter que la bière n'entre pas dans ce chiffre, puisqu'elle est vendue directement par les brasseurs. Cela suppose au moins $50,000,000 de vente pour Québec. Il est difficile de dire qui de Québec ou d'Ontario, dame le pion à l'autre en fait de breuvage.

Cent millions pour Ontario et Québec et un autre cent millions, probablement, pour le reste du pays: voilà à peu près notre bilan au chapitre des boissons enivrantes.

Les journaux de ces semaines dernières nous ont appris que le Canada a dépensé $50,000,000 l'an dernier en radios.

Il y a chômage dans les villes, la misère s'y fait sentir; et cependant les portes des vues animées ne sont pas assez larges pour laisser s'écouler trois ou quatre fois par jour le courant de ceux qui remplissent ces salles. Ils en emportent les miasmes des maladies physiques et morales; mais, il faut bien s'amuser.

Le temps est dur, on ne peut le nier; cependant, les voitures usagées ne se comptent plus dans les cours des vendeurs. Elles sont encore bonnes, mais elles ont le malheur de n'être pas *dernier cri*. Ces voitures qui attendent preneurs ne représentent qu'une faible partie des dépenses inutiles faites au chapitre des automobiles.

"*Le temps est dur*, disait une dame ces semaines dernières; *cependant je n'ai jamais vu autant de toilettes dispendieuses de ma vie.*"

* * *

Le premier ministre du Manitoba nous dit que le retour à la prospérité ne se fera pas sans souffrance, et nous dépensons de sept à huit cents millions de piastres par année en pure perte. Avant d'arriver à la souffrance, il serait peut-être sage de nous résigner à un peu de mortification, en coupant court à certaines dépenses superflues, quand elles ne sont pas décidément crasseuses. Il est vrai que se priver, quand on a pris l'habitude de faire bombance, n'est pas agréable; mais résignons-nous sans trop geindre à l'inévitable, ce sera un précieux élément de force dans les circonstances actuelles.

Quand chacun se sera limité au nécessaire, il restera certainement bien des cas de misère. C'est le devoir de ceux qui ont plus que le nécessaire de ne pas entasser leur surplus, mais de le dépenser jusqu'au dernier sou pour assister les malheureux. Les journaux nous apprennent qu'un bienfaiteur qui veut rester inconnu vient de faire ouvrir, à San Francisco, une cuisine publique qui sera organisée pour donner à manger à plus de deux mille personnes par jour. Voilà qui dépasse la creuse philanthropie qui fait tout pour l'annonce; c'est de la charité chrétienne qui veut laisser ignorer à la main gauche ce que fait la main droite. Les riches de ce calibre ne sont pas légion au Manitoba, mais ceux qui ont plus que le nécessaire sont plus nombreux que certains pourraient croire. Ne feront-ils pas quelque chose pour imiter le noble geste du bienfaiteur insigne de San Francisco? Il ne faut pas attendre d'avoir une fortune avant de songer aux misérables qui souffrent à côté de soi. Garder un surplus, en ces jours de souffrance, nous paraît un crime qui crie vengeance au Ciel; ne serait-il pas sage de ne pas en prendre les risques?

PERTINAX.

Pour que le Canada soit uni

Toronto. — Dans un discours au "Canadian Club" de Toronto, M. Arthur Beauchesne, greffier de la Chambre des Communes, a plaidé en faveur d'un Canada plus uni, ce qui n'est possible que dans le respect des minorités.

"Nous avons gaspillé beaucoup d'énergie, dit-il, dans les conflits de race et de religion pendant plus d'un siècle. Nos ressources naturelles sont longtemps demeurées inexplorées pendant que nous faisions des discours, que nous organisions des parades maçonniques et agitations de drapeau. Nous commençons maintenant à comprendre que nos énergies doivent être employées d'une façon plus pratique. L'aurore d'une nouvelle ère brille pour nous et nous devons nous élever à la hauteur de nos responsabilités qui vont augmentant."

La prohibition en Ontario

Toronto.—Les Fermiers-Unis d'Ontario, réunis en congrès, ont décidé, à l'unanimité, de demander au gouvernement ontarien la fermeture de tous les débits de spiritueux pendant la présente crise économique.

C'EST IMPOSSIBLE?...

Ça semble parfaitement inutile de dire aux cultivateurs, en ce moment, qu'ils doivent s'arranger le printemps prochain pour semer moins de blé.

Les cultivateurs connaissent leur affaire, surtout après l'expérience qu'ils ont eue cette année.

Faire de grosses dépenses pour semer en grand, le printemps prochain, du blé qui ne se vendra pas, ce n'est pas une expérience à renouveler.

Cependant il en coûtera beaucoup à plusieurs de se rendre à l'évidence, parce qu'on s'est habitué à ne cultiver rien autre chose que du blé, parce qu'on ne s'est outillé que pour cette culture, et parce qu'on ne voit point d'autre source de revenus que celle-là.

Cette crise de surproduction devait arriver un jour ou l'autre. Elle a pris par surprise la plupart des cultivateurs de l'Ouest.

La nécessité est une rude école. Coûte que coûte, il faut en apprendre les leçons.

Ceux qui disaient, autrefois, que le cultivateur de l'Ouest devait se préparer peu à peu à changer de méthode, prêchaient le plus souvent dans le désert.

Aujourd'hui ce sont les faits et l'expérience qui parlent. Ils en apprendront plus long au cultivateur que les livres, les revues et les articles de journaux.

Cependant, semer moins de blé, ce n'est tout de même pas une solution qui règle tout.

Il faut autre chose à la place.

Le revenu que le cultivateur escomptait les années dernières de la vente de son blé, il faut qu'il soit remplacé par autre chose.

Grosses dépenses, et, si la récolte était bonne et se vendait bien, gros revenus: c'était encore une bonne affaire. Et c'est là-dessus que le plus grand nombre de cultivateurs de l'Ouest ont spéculé, plus ou moins heureusement.

Maintenant, ce qu'il faut bien se mettre dans la tête, c'est que ce temps-là est fini, pour au moins plusieurs années.

Que l'on dise tant qu'on voudra que c'est bien pénible, bien regrettable, bien malheureux, cela ne changera rien à la situation.

Il faut chercher le remède ailleurs, et ce remède vous le connaissez:

Vivre de la terre et des produits de la terre; avoir moins de blé à vendre, mais aussi moins de choses à acheter; produire sur la ferme le lait, le beurre, les oeufs, la viande, les légumes pour la vie de la famille et pour le marché; cultiver moins grand, mais faire sortir de la ferme des produits plus variés; faire de moins gros revenus dans une année, mais aussi moins de dépenses qui engloutissent ces revenus l'année suivante; en somme, se résigner à aller moins vite pour avancer plus sûrement et arriver à une prospérité plus solide, qui aura coûté un travail plus long et plus soutenu que par la méthode de culture actuelle, mais qui, par contre, aura enlevé au cultivateur et à sa famille bien des soucis et des déboires.

Il y en a qui diront que c'est impossible.

Cela rappelle une petite anecdote:

Une charette s'embourba, un jour, dans une ornière profonde. Le conducteur, après avoir fait des efforts prodigieux pour dégager son véhicule, y renonça en disant: c'est impossible.

Survint un passant qui dit:

— De la façon dont vous vous y prenez, en effet, c'est impossible. Il alla chercher un levier, le plaça sous une des roues, le fit jouer et dégagea charette et chevaux.

Amis cultivateurs, c'est le temps de sortir de l'ornière. Vous avez l'intelligence et le courage pour le faire; vous n'êtes pas de ceux qui diront: c'est impossible.

ALBERTAIN.

(La Survivance).

Les médecins à Lourdes

Le nombre des médecins qui ont pris part aux travaux du Bureau des constatations médicales de la Grotte de Lourdes, que préside M. le Dr A. Vallet, s'est élevé, en 1930, à 998 dont 489 Français, 103 Belges, 79 Italiens, 47 Espagnols, 89 Américains du Nord, 38 Américains du Sud, 22 Hollandais, 20 Suisses, 17 Irlandais, 16 Allemands et des médecins du Danemark, de la Suède, de la Pologne, etc.

A ce propos, 920 médecins sont venus au Bureau des constatations; 788 en 1928, et 722 en 1927.

Ajoutons que l'Association médicale internationale de Notre-Dame-de-Lourdes a suivi une progression parallèle: elle compte actuellement 1,250 membres de 20 nations différentes dont 52 professeurs de Facultés et médecins des hôpitaux tant français qu'étrangers. Lourdes attire toujours

LA "POIGNE" DE CLEMENCEAU

Dans le livre "le Ministère Clemenceau" (Journal d'un témoin) qu'il a publié chez Plon, le général Mordacq rapporte cet incident survenu au ministère de l'Intérieur, le 19 mars:

A cette époque, si ma mémoire est fidèle, se produisit au ministère de l'Intérieur certain incident resté peu connu du grand public, mais que je tiens à rapporter, car il est des plus suggestifs. Il montre, d'une part, la triste mentalité de certains personnages politiques appartenant à l'entourage même du président du Conseil, et d'autre part, la "poigne" dont ce dernier dut faire preuve pour mater tous ceux qui, étant au pouvoir, auraient dû donner l'exemple et qui parfois, au contraire, en fait d'exemple, ne donnaient que le mauvais.

Voici donc ce qui se passa à la place Beauvau. A la suite des violents bombardements des gothas, un beau matin, le sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur, en l'absence du ministre, eut la malencontreuse idée de prescrire d'installer dans la cave le bureau du ministre, le sien et ceux des chefs de Cabinet. Le chef de Cabinet du ministre, M. Causeret, qui avait brillamment servi sur le front et en avait rapporté une croix de guerre parée de plusieurs agrafes, pensa qu'il s'agissait d'une simple boutade et ne s'en inquiéta pas davantage. Mais quel fut son étonnement le lendemain matin quand, en entrant dans son Cabinet, il le trouva complètement vide. Il appela vainement les huissiers et finit par apprendre que l'ordre du sous-secrétaire d'Etat avait été pris au sérieux et que tous les bureaux, téléphones compris, étaient installés dans les sous-sols. Le Chef de Cabinet crut encore à une erreur et bondit chez ce parlementaire qui, à toutes ses questions, lui répondit froidement qu'en l'absence du ministre il était "ipso facto" le maître et qu'il n'y avait qu'à exécuter ses ordres. L'ex-poilu ne put se contenir et des paroles graves, extrêmement graves mêmes, furent échangées. En fin de compte, M. Causeret sortit en déclarant qu'il ne resterait pas une minute de plus au ministère, qu'il ne voulait pas se déshonorer et qu'il donnait sa démission.

Le matin même, M. Clemenceau apprenait l'affaire. Il fit appeler aussitôt M. Cauteret et lui demanda de lui raconter tout l'incident dans ses moindres détails. Ce dernier avait à peine terminé son récit que M. Clemenceau me faisait appeler, me narrait rapidement l'histoire, me priait de lui confier une croix de la Légion d'honneur et se rendait au ministère de l'Intérieur, emmenant avec lui M. Causeret.

Dès son arrivée, il monte droit au bureau du ministre, s'installe dans le fauteuil de ce dernier et convoque le sous-secrétaire d'Etat qu'il prie d'exposer, à son tour, l'incident. Ce compte rendu achevé, M. Clemenceau se lève, marche droit sur M. Causeret et lui accroche la croix sur la poitrine en prononçant ces simples paroles:

— Cette croix a été faite pour les braves; je vous la confère, vous l'avez bien méritée.

Puis, se tournant vers le sous-secrétaire d'Etat, il lui rappela, en des termes tellement durs que je ne puis les rapporter ici, "que le premier devoir de tous ceux qui occupaient une charge dans l'Etat — surtout dans les moments difficiles — était de donner eux-mêmes l'exemple, et surtout, au milieu d'une telle guerre, l'exemple du mépris du danger; c'était ce que faisaient d'ailleurs constamment les poilus dans les tranchées".

— En tout cas, ajouta-t-il, en tant que président du Conseil, je donne l'ordre que chacun, au ministère de l'Intérieur, occupe immédiatement les bureaux habituels.

Le président serra ensuite de nouveau la main à M. Causeret, prit son chapeau et sortit.

Quand nous apprîmes, de la bouche même de M. Clemenceau, les détails de cette scène, nous pensâmes, et le président le premier, que le sous-secrétaire d'Etat allait, à son tour, donner sa démission. Il n'en fut cependant rien; les jours, les semaines, les mois passèrent, et, à la fin du ministère, il occupait encore ses fonctions.

Ce fut là un de mes grands étonnements. Je ne fus cependant pas plus surpris quand, quatre ans après, cet ancien sous-secrétaire d'Etat de M. Clemenceau attaqua violemment, en plein Parlement, l'oeuvre de son ancien président du Conseil. C'était écrit, disent très bien les Arabes; nous disons, nous: c'est humain!

Quelques auteurs traitent la morale comme on traite la nouvelle architecture, où l'on cherche avant toutes choses la commodité. — Vauvenargues.

CORRIGEONS-NOUS

Fournaise

Le mot "fournaise" se dit bien en France pour désigner un four incandescent, un four destiné à fondre les matières avec lesquelles on fait le verre, etc.; mais il ne s'y est jamais dit des appareils qui servent à chauffer les maisons, les appartements ou les pièces d'un logement. Ces appareils sont des calorifères, des chaudières ou des poêles. Les calorifères et les chaudières sont des appareils de grande dimension qui se placent en dehors des pièces à chauffer et qui sont destinés à réaliser un chauffage continu par l'air chaud, par la vapeur ou par l'eau chaude. Les poêles sont des appareils de petite dimension qui se placent dans les pièces ou les logements mêmes qu'on veut chauffer.

Petite fournaise

Les appareils de chauffage de petite dimension, à enveloppe métallique en forme de cylindre, de cloche, de tronc de cône ou de tronc de pyramide, qui s'installent dans la pièce ou dans le logement même que l'on veut chauffer, portent chez nous le nom de "petites fournaises". Ces appareils de chauffage sont des poêles ou des poêles genre tortue.

Poêle

Le poêle est un appareil de chauffage qui se place dans la pièce ou l'appartement qu'on désire chauffer. Il peut servir en même temps à la cuisson des aliments, et il garde alors le nom de poêle si son principal usage est le chauffage de la pièce ou de l'appartement où il se trouve.

L'appareil qui se place dans une cuisine et qui sert uniquement ou principalement à cuire ou chauffer des mets est un fourneau. Nos "poêles à gaz" sont donc des fourneaux à gaz; nos "poêles électriques", des fourneaux électriques; et nos "poêles à l'huile", des fourneaux à pétrole.

En France, on donne le nom de "cuisinière" à l'appareil qui sert à la fois au chauffage du logement et à la cuisson des aliments. Mais nous croyons qu'il vaut mieux appeler cet appareil "poêle" ou "fourneau", selon sa destination principale, à moins qu'il ne s'agisse d'en faire ressortir la double utilité; et dans ce cas, nous recommandons l'emploi du terme "poêle-fourneau", qui est usité aussi en France.

Ajoutons que nos "poêles" de cuisine qui fonctionnent, simultanément ou alternativement, au gaz et au charbon, sont des fourneaux mixtes.

Poêle à deux ponts, à trois ponts

On donne, dans nos campagnes, le nom de "poêle à deux ponts" ou de "poêle à trois ponts" à un poêle à bois, de forme rectangulaire allongée et comprenant deux ou trois réceptables superposés, c'est-à-dire un foyer et un four, ou un foyer et deux fours. Cet appareil de chauffage, qui sert chez nous à cuire ou chauffer les mets tout en chauffant le logement, semble inconnu en France.

Fourneau, poêle à fourneau

Le fourneau est un appareil servant à cuire ou à chauffer les mets. La partie d'un poêle qui est placée au-dessus ou près du foyer et qui forme une caisse fermée où l'on puisse faire cuire des mets est un four, non pas un "fourneau". Ainsi, on met cuire les gâteaux dans le four, non pas dans le "fourneau" d'un poêle. Il va de soi qu'on peut fort bien dire: mettre cuire un gâteau dans le fourneau, s'il s'agit d'un fourneau de cuisine et non d'un poêle.

Quant à notre "poêle à fourneau", c'est un poêle ou un fourneau, selon sa destination principale, ou bien un poêle-fourneau. Il ne serait pas incorrect de dire "poêle à four", mais cette appellation n'est pas usitée en France.

Palette, bavette (du poêle)

Nos gens donnent le nom de "palette" ou de "bavette" à la tablette qui est placée à la bouche du foyer d'un poêle, ou d'un fourneau, et celui de "palette" à la tablette qui est placée à la bouche du four d'un fourneau ou d'un poêle-fourneau. Les termes "palette" et "bavette" ne s'emploient pas avec ces acceptions, dans la langue du bon usage.

Plaque, rond (de poêle)

Dans les fourneaux de cuisine et les poêles, les pièces de métal avec lesquelles se ferment les trous circulaires qui sont ménagés dans la plaque établie au-dessus du foyer et qui servent à mettre le fond des vases en contact immédiat avec le feu, ne portent pas, en bon français, le nom de "plaques" ou de "ronds", mais celui de "rondelles". Ces rondelles mobiles sont dites "rondelles concentriques" quand elles s'emboîtent les unes dans les autres et qu'on peut les enlever en tout ou en partie de manière à obtenir des trous de diamètres différents.

Le Comité d'étude de la Société du Parler français au Canada.

CE QUE DISENT LES JOURNAUX

A la radio

Le Devoir (Georges Pelletier):

L'annonce à la radio est devenue un tel fléau qu'un groupe important de Canadiens a formé une ligue dont le but est de parvenir à mettre un terme à cette exploitation de plus en plus répandue. Hommes publics, financiers, professeurs d'université, la liste est longue et étendue de ceux qui s'intéressent à ce problème, se demandent comment le résoudre, veulent y réussir. Personne ne s'oppose à ce que des programmes de radio s'exécutent sous la direction ou avec le concours de puissantes maisons d'affaires ou de grandes industries, qui confient à des directeurs compétents le soin de faire exécuter de la musique attrayante et de nature à élever les esprits, de faire donner des conférences comme il y en a, par exemple, à l'"Heure Provinciale". Mais qu'on emploie la radio à abrutir sans fin des milliers de gens, à gâter tout à fait le peu de goût qui reste épars dans la masse, cela dépasse la limite. Aussi la ligue canadienne de la radio, dont les quotidiens ont annoncé la fondation, a devant elle une tâche longue et ardue, si elle veut réformer l'état présent des choses; d'autant qu'elle va se heurter à des intérêts privés aux ramifications étendues et à des filiales du monopole américain de la radio. Il n'importe; elle devra réussir, puisque le nombre de gens qui en ont assez du régime présent s'accroît d'une semaine à l'autre, tant les abus qu'ils constatent se font de plus en plus criants, — c'est le cas de le dire, à entendre à la radio tel ou tel prétendu chanteur à qui l'on devrait couper la gorge.

M. le sénateur Belcourt

Le Droit (Charles Gautier):

M. le sénateur Belcourt est élevé à la dignité de commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand. C'est donc qu'il a rendu quelques services à l'Eglise et, partant, à son pays; c'est donc qu'il n'a pas démérité.

Le nom de M. Belcourt ne peut être séparé de l'oeuvre de l'Association d'Education dont il est le président depuis dix ans et aux travaux de laquelle il a toujours pris une part très active. Il ne peut être séparé de notre cause scolaire dont il a été l'un des plus intrépides champions.

Le président de l'Association s'est dévoué à la cause des écoles bilingues et séparées. Il a travaillé à l'union entre les catholiques des deux races, à la bonne entente entre ces catholiques et les protestants. Il a toujours servi la cause de la justice, de l'harmonie et de la paix.

Le geste de l'Eglise, en décorant M. Belcourt, ne nous étonne donc pas. Elle est la mère et la protectrice des peuples. Elle reconnaît le droit que les races ont de se perpétuer, de conserver leur langue, leurs coutumes et leurs traditions.

Le chômage

The Globe (Toronto):

Et le chômage? a interrogé M. T. L. Church, ancien député, alors que la convention conservatrice, au Royal York, en était au moment des congratulations et que les délégués se préparaient au banquet Ferguson de la soirée. Quelle indiscrétion! Cet ancien député de Toronto ignore-t-il donc que le chômage a été liquidé peu de temps après les dernières élections — trois jours après, environ, ainsi que M. Guthrie peut le déclarer?

M. Church ne s'en est pas tenu à cela. Il a dit encore aux maîtres de la convention que leur parti a obtenu le pouvoir en misant sur les difficultés de l'heure et le chômage; et il a ajouté que les difficultés existent encore sur les fermes, où la faillite menace plus d'un serviteur dévoué de la glèbe, tandis que dans les villes des milliers de personnes n'ont pas d'ouvrage. Cependant il n'en était pas question dans l'ordre du jour remis aux délégués.

La ferme idéale

La Presse (Montréal):

Au moment où les gouvernements de tous les pays semblent se tourner vers l'agriculture pour trouver la solution appropriée à la crise actuelle, à cette époque de l'année où les membres des parlements réunis en session annuelle désirent remédier aux graves problèmes de l'heure, il est bon que les agriculteurs prennent la résolution de régir une ferme idéale, afin de seconder les efforts de ceux qui veulent leur prospérité en même temps que celle de la nation. Le problème agricole devient plus compliqué au fur et à mesure que les conditions de production et de transport évoluent. Il arrive que les nombreux producteurs se font la concurrence sur le marché mondial. La surproduction générale a été le résultat de l'accroissement et de l'expansion rapides des instruments aratoires et de l'outillage moderne. Il s'ensuit que la concurrence est partout serrée et que la population agraire doit envisager avec fermeté ses responsabilités.

LE CANADA ET LES ETATS-UNIS

M. Ernest Lapointe suggère une commission permanente pour le règlement des différends entre les deux pays

New-York. — Dans un discours au congrès de l'association des présidents des compagnies d'assurance-vie, M. Ernest Lapointe, ancien ministre de la Justice du Canada, a exprimé l'opinion qu'il y aurait lieu de former une commission permanente pour le règlement de tous les différends entre le Canada et les Etats-Unis.

M. Lapointe a d'abord rappelé le travail accompli par la commission des eaux limitrophes. Cet organisme, a-t-il dit, a fonctionné avec un succès manifeste. Les deux pays ne pourraient-ils pas s'entendre pour former une commission semblable pour le règlement de toutes les difficultés? Le Canada et les Etats-Unis, je suis heureux de l'affirmer, ont des relations fondées sur la bonne volonté et le respect mutuel. Sans cesse nous franchissons la frontière pour visiter des amis, pour négocier, pour prendre part à des congrès, pour des vacances, et même pour jouer au golf. Chacun des deux pays est le meilleur client de l'autre, en dépit des mesures fiscales occasionnelles faisant obstacle aux échanges commerciaux — ce qui montre qu'on ne peut pas plus combattre les lois de la nature que les principes de la saine économie.

Nous, Canadiens, sentons que nous devons développer notre individualité nationale pour pouvoir donner notre mesure comme peuple. Nous avons notre personnalité, nous sommes en train de devenir une nation ayant le respect de soi-même.

Nous devons veiller à ce que rien, en aucun temps, ne puisse affecter nos relations. La commission limitrophe, fondée en vertu du traité de 1909, élimine déjà une source possible de conflits.

Le Canada a accepté la juridiction du tribunal international de justice et a même adhéré à la clause optionnelle d'arbitrage obligatoire. Je ne sais pas quelle décision le Sénat des Etats-Unis prendra à l'égard du Tribunal mondial, mais, ne serait-il pas possible de conclure une entente pour l'institution de quelque commission ou tribunal pour les deux pays? En exprimant cette idée, je répète simplement ce que proposait le présent juge en chef des Etats-Unis, M. Hughes, dans un discours prononcé à Montréal, en 1923.

Mort d'un savant Jésuite français

San Jose, Californie. — Le R. P. Jérôme-Sixte Ricard, S.J., est décédé à l'infirmerie de l'Université de Santa Clara. Ce vieillard de 80 ans était connu par tous les Etats-Unis pour ses travaux sur la théorie des prédictions météorologiques basées sur les taches du soleil. Il avait publié tous les mois, vingt-cinq ans durant, ses prédictions sur la température, ce qui lui avait valu son surnom de "Père de la Pluie".

Le Père Ricard était originaire de Plaissans, Drome, France. Il était Jésuite depuis 59 ans, prêtre depuis 44 ans et professeur à l'Université de Santa Clara dont il dirigea l'observatoire de 1887 à 1929, pendant près d'un demi-siècle. Il était membre de nombreuses sociétés astronomiques de France, de Belgique, du Mexique et des Etats-Unis. Beaucoup de savants n'acceptaient pas les théories du vieux religieux sur les taches du soleil, mais tout le monde s'accordait pour lui reconnaître le mérite d'avoir largement contribué à vulgariser l'astronomie.

Vers la béatification

Le 24 novembre 1925 mourait en Ecosse, à l'âge de vingt-cinq ans, une jeune fille qui n'avait été qu'une humble ouvrière et puis une tourière des Pauvres Clarisses. Aussitôt après sa mort, les fidèles se prirent à l'invoquer; elle répondit à leur confiance par des faveurs multiples et même par des miracles.

Marguerite Sinclair, dont la vie a été éditée à la Bonne Presse, fut bientôt connue en France.

Le procès canonique de béatification de cette humble servante de Dieu s'est ouvert dernièrement.

Collège de Saint-Boniface 17 décembre 1930

AU COLLÈGE

Directeur: ERNEST GEORGE

IVe année Numéro 3

LE SPORT

Le sport existe dans toutes les maisons d'éducation, depuis les écoles les plus rudimentaires jusqu'aux grandes universités. C'est donc qu'il est en corrélation étroite avec l'enseignement.

Il semble même prendre une place de plus en plus grande dans les collèges. Quelle est la raison de cette expansion croissante? Victoire du matériel sur le spirituel, qui s'affirme par la glorification du muscle? Publicité formidable accordée au sport? Salaires exorbitants payés aux "étoiles", ce qui fait rêver plus d'un jeune homme? Bref, nous ne faisons pas une enquête, nous voulons simplement condamner un excès là où il existe. Car parmi les collégiens, il y en a toujours qui négligent leurs études pour s'intéresser plus exclusivement au sport — "leur seule préoccupation!" Cela dénote un manque de sérieux, une conception fausse des choses vraies et nécessaires, conception qui augure mal pour l'avenir.

Il se rencontre parfois de ces individus, qui, non seulement s'intéressent uniquement aux jeux, mais ont même cet idéal d'être promus un jour au rang des professionnels du hockey, de la balle au camp. Mais il reste que le sport offre des avantages incontestables. Il développe physiquement le corps, joue un rôle de préservation morale et surtout repose l'esprit en lui donnant une détente intellectuelle nécessaire.

Physiquement, il développe les jeunes, leur donne plus de souplesse, d'agilité, de vie, qualités qui les distinguent facilement de ceux qui habituellement ne se sont pas adonnés aux jeux. On reconnait facilement ces derniers à leur démarche: on dirait d'un corps sans articulation, courbé légèrement, surmonté de deux épaules arrondies, d'une figure pâle, étirée, le tout porté par deux jambes raides et trainantes. Celui-ci, où prendra-t-il l'endurance physique qui lui sera nécessaire plus tard pour réaliser son idéal, pour suivre sa vocation, quelle qu'elle soit?

Comme préservation morale, les jeux ont une importance particulière, surtout si l'on s'en tient au proverbe: "Occupe toi, ou le diable t'occupera." Le sport empêche les élèves de flâner ici et là en récréation; il sert de réducteur à leur imagination qui tend toujours à errer, lorsqu'ils sont inactifs, au gré des idées et histoires qui ne se trouvent pas dans les revues pieuses...

Les jeux sont enfin très importants dans le domaine des études. Ils sont en étroite corrélation avec l'enseignement, d'après cette devise latine très significative: "Mens sana in corpore sano." Des arguments psychologiques nous montreraient bien leur coopération dans le rendement intellectuel. Mais contentons-nous d'affirmer ici les constatations que tout étudiant a dû faire lui-même durant ses études.

Ces trois effets principaux du sport suffisent à justifier son existence dans toutes les maisons d'éducation. C'est sa raison d'exister ici au collège et de recevoir tant d'encouragement. Voyez plutôt:

Jeux "extérieurs": Balle au mur double, deux courts de tennis, quatre complets de balle au camp, balle molle, ballon volant, rugby, ballon, trois patinoires, trapèzes, pas-de-géants, systèmes d'anneaux, jeux de quilles, balançoires.

Jeux "intérieurs": Trois tables de billards, tables de ping pong (une demi-douzaine), ballon-panier (deux jeux), gants de boxe, ballon à boxe, dames, toupies...

Tous ces jeux sont activement poussés par un "conseil" sous la présidence du Père surveillant.

Le but immédiat de ce conseil est d'alléger la tâche des Pères surveillants en mettant plus de vie dans les jeux, en organisant des parties intéressantes, ou bien encore de les aider par le soin et la réparation de ces jeux. De là le devoir et les responsabilités assez lourdes de chacun des membres.

Ce conseil a aussi un but éducatif important qui mérite considération. Il est une source d'initiative qui habitue l'élève, c'est-à-dire tout "conseiller modèle", au dévouement, au désintéressement, et lui apprend le métier de meneur d'hommes, métier qui peut lui être une source de succès pour son avenir, un élan à l'initiative personnelle.

Nous voyons donc que le Collège fait tout servir, même les jeux et son conseil, à faire de nos collégiens des "hommes".

Lucien BOULET, Phil. II.

BRIBES...

Jean, depuis la répétition, travaille avec ardeur, et débite tant bien que mal devant quelque humaniste ébahi, des formules chimiques qui nous font dire en soupirant: "A-t-il changé, ce jeune homme!"

• • •

En septembre dernier, "ma tante" fit l'acquisition d'une superbe paire de souliers: cuir verni, appliques en reptile mauve, le tout superchic! Hélas! les pluies d'octobre et les neiges de novembre nous les ont ravies... Nous aimerions tant les revoir!

• • •

Charles n'est pas un homme ordinaire. Samedi dernier, en patinant, il se tord un genou; et messieurs, chose regrettable, c'est depuis ce jour qu'il a un vilain rhume de cerveau!

• • •

Deux philosophes déambulent en récréation. On parle d'examens d'université:

— Je ne vais plus avec toi cette année, gémit Aimé.

— Et pourquoi? reprend Alfred le Sage.

— Tu es trop lent. On n'avance pas avec toi.

— Allons! tu iras moins vite, et j'irai moins tranquillement.

— Pas moyen. D'ailleurs, on n'attelle pas les chevaux de course avec les ânes!

CHEZ LES EXTERNES

Marcel, un foudre de ballon-volant, sort de la cour en lançant ses regards furibonds sur quiconque ose obstruer sa route. Il va, court, vole à la maison et revient sans goûter au dessert, tant il se hâte. C'est sa charge de président des jeux extérieurs qui l'appelle ainsi au devoir; et lui, toujours fidèle à ses retentissantes promesses faites sur une table de missisipi, préside le déblayage de la patinoire... luisante. Vrai commerçant, va!

Que ne trouves-tu pas un exemple dans cet empressement, philosophe Noël. Malheur de malheur! Depuis 1920, ce sont les "petits chars" qui te causent le désagréable ennui d'arriver quelquefois... en retard. Le poids est-il si considérable ou... voilà: ton lit est certainement aussi chaud que le tuyau de la petite pipe oblongue du fumivore Tit-Louis, aux cheveux ondulés et au menton de galoche. Mais console-toi, jeune adolescent aux yeux bleus, tu n'es pas le seul et l'unique fumeur; le gallomane "Pitoune", bien qu'il se la coule douce, se fait volontiers ton émule et dédaigne même de pratiquer la charité en refusant deux bonnes bouffées à "Tit-Ken".

"Tit-Bull", un philosophe épris des sciences naturelles, s'en retourne chez lui, une "brunette" au bec et non devant les yeux cette fois, toujours silencieux et rêveur, tandis que "Tit-Gé", un sage finissant, se fait de plus en plus petit: on ne l'entend point, on le voit à peine; peut-être se plait-il à être externe complet...

N'est-ce pas attrayant cela? Réponds, toi, Paul Mille-Ouais, l'acteur que tant de collégiens voulaient entendre, que tant désiraient voir dans un accoutrement burlesque. — Comme papa! Comme c'est gentil! J'espère que tu n'avais pas un habit comme... comme... ton frère. Non, hein? Les cavaliers Ernest et Paul, avec leur ordonnance le plantureux Gérard, n'avaient pas désiré chose pareille. Même les messieurs Arnaux auraient pouffé de rire.

Toujours fatigués, nous retournons à la maison, délivrés une fois de plus, mais pour retourner à la captivité le lendemain. A mieux dire, nous partons tous les jours pour aller étudier et nous instruire; c'est donc une bonne captivité, relativement courte. Jugeons-nous heureux d'être ainsi, car plus d'un pensionnaire semble envier notre sort... et nos sorties quotidiennes. Qu'avons-nous besoin de plus? Du roucoulement rapide et gracieux de "Ti-Ti" dont la voix semble éclipser celle d'Orphée et qui chante mieux qu'un véritable rossignol d'Arcadie? Non, cela est suffisant, Arthur, et répétons avec Leibniz que "tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles".

René LETIENNE,
Versification.

LA SAINTE-CATHERINE

Le 25 novembre, selon la tradition, nos philosophes fêtaient la Sainte-Catherine. Et avec quel succès!

Qu'on vienne me dire que philosophe veut dire: grand penseur, homme profond, sans gaieté! Je ne le crois plus.. pas en la Sainte-Catherine du moins.

Comme dirait l'Ermite: "Pour une soirée, c'était une soirée." Elle égalait celles du passé, ce qui n'est pas peu dire.

Figurez-vous une salle d'élèves grouillants, tapageurs. Toutes ces figures illuminées brûlent de curiosité, et leurs yeux cherchent en vain à percer le rideau pour voir ce qui se passe en arrière. Nous sommes convaincus d'avance: le régal sera magnifique, car la réputation de nos philos n'est plus à faire. De temps à autre, un sage, tout pimpant dans son plus bel habit, passe devant l'auditoire bruyant. Il sourit malicieusement, d'un air qui semble dire: "Encore un peu de patience, mes gars, vous verrez tout dans quelques minutes." Ce qui redouble notre curiosité.

Ah! enfin, ça commence! Maître Paradis s'avance, l'air grave. En termes philosophiques... il se dit heureux de nous souhaiter la bienvenue, et il nous promet une agréable soirée.

Deux coups de cloche... nous sommes plongés dans l'obscurité... le rideau monte... Eclat de rire général: un gros bonhomme, court de jambes, en guenilles, chapeau de travers, barbe en "broussaille, mange à son aise, critiquant chaque bouchée d'un ton déconcertant. Tout près, un moine attend, visiblement ennuyé des remarques de son hôte difficile et exigeant. "Ce n'est pas que je sois difficile, mais... mon verre est encore vide." Le pauvre moine n'y tient plus: "Voilà le cinquième que vous videz... je ne suis pas votre chien pour que vous me parliez de ce ton... Hop! à la porte!" Repris de cette rudesse par un autre frère, doucereux celui-là, il lui cède la place. Notre vagabond revient pestant et jurant. Le bon frère a vite fait de le calmer avec quelques rasades... Sur ces entrefaites, arrive le Père Abbé qui tire les leçons.

Le second numéro ne se fait pas attendre. "Le diable aux manoeuvres", une farce! Les petits ont ri à leur saoul. Fallait voir les types: deux provinciaux, deux Parisiens, et le bon père Surot pour compléter la scène!

Les caricatures et la chanson traditionnelle: très soignées. C'est extraordinaire comme les confrères savent se coiffer les uns les autres...

Certes, nos "sages" ont soutenu leur réputation à merveille. Tous ont quitté la salle, joyeux, contents, prêts à rêver de moines, de vagabonds, de soldats et de fantômes... En sortant, un rhéto me pousse du coude: "Hum... l'an prochain ce sera notre tour..."

Gérard de RUYCK,
Rhétorique.

LES HUMANISTES

Nous possédons une belle petite classe, éclairée par quatre grande fenêtres. Tables et chaises toujours en bon ordre: quatre rangées de quatre, n'est-ce pas harmonieux? Le tableau, un grand tableau noir, très chic, est souvent plus blanc que noir; mais personne n'oserait l'essuyer, de peur qu'on l'accuse d'être daltoniste. Mais le plus grand avantage de cette classe c'est qu'elle est située tout près de l'étude: juste un pas et nous y sommes. On peut même quelquefois s'y trainer sans troubler son somme!

Notre petite classe, située à l'angle nord de la maison, a rarement la visite du soleil, mais en revanche, "Tacitae per amica silentia lunae...", la lune muette y joue souvent un grand rôle, et l'on voit qu'elle y semble la bienvenue...

Si l'on s'ennuie au Collège, si l'on compte les jours, ce n'est certes pas en belles-lettres, car au soir du 1er décembre, le Père professeur a dû descendre de sa chaire, faire trois grands pas pour aller arracher la feuille de novembre au calendrier! Certains eurent de la peine à la voir partir. Cela proviendrait-il d'une certaine crainte des examens? Je ne crois pas. Nous sommes forts: nous improvisons des définitions dans la philosophie du P. Verest, et les énumérations de Faivre ne nous font aucune peur.

Mais le latin, voilà notre fort. Virgile est plus facile pour nous que Shakespeare: en une composition d'analyse, l'autre jour, le Père professeur donne à traduire dix vers de la deuxième Enéide. Un quidam en traduit dix de la dixième, sans s'en trouver plus mal. Et cela aurait pu arriver aussi bien en Homère. Qui sait, peut-être à l'examen l'un de nous montrera-t-il ses capacités en fait de grec?

En histoire littéraire, grand scandale de découvrir la signification du mot "humaniste": savant, érudit dans les langues grecque et latine. Le Père professeur s'empresse d'éclaircir le concept: humaniste signifie aussi étudiant de troisième et de seconde. Déjà Léo murmurait: "Nous sommes loin d'être ce qu'on nous appelle, nous!"

Georges BRODEUR,
Belles-lettres.

A tous nos lecteurs Joyeux Noël Bonne, Heureuse et Sainte Année

Une partie de hockey

Nous sortions du réfectoire: 8 h. 20. Soudain Yves nous apparaît, revenant de la récréation, les joues roses, les yeux pleins d'eau, la glace au menton.

Qu'a-t-il fait si tard? Nous ne l'avons pas vu ce matin à table.

Il a arrosé la patinoire pendant le déjeuner... Car pensez-y bien, cet élève, encore chez les petits, bien plus, un syntaxiste, est... arroseur.

Jos. BURLEY.

• • •

L'après-midi, dans la salle, tout est en mouvement.

C'est la première partie de l'année.

Les joueurs revêtent leur costume à la hâte: celui-ci a perdu un bas, celui-là, un gant, un autre sa tuque.

Enfin tout est prêt. Les joueurs escortés des spectateurs se rendent à la patinoire.

Cependant la partie ne commence pas tout de suite. Tous en profitent pour se dégourdir un peu les membres. Enfin c'est le temps, on commence pour de bon. Les spectateurs s'alignent et chacun crie pour son joueur: "Holà! toi, le gros "Pitt", ne laisse pas passer toutes les rondelles." "Hé, Jôs, montre-nous que tu es digne d'être défense".

Mais la rondelle vole déjà. Bientôt les joueurs d'une équipe livrent une lutte acharnée près du but ennemi. Le garde-but tient bon, malgré les coups. Les spectateurs muets regardent les yeux grands comme des "soucoupes".

Après plusieurs minutes d'angoisses, une longue clameur s'élève. Quoi! est-ce un point? Non, c'est la rondelle qui, lancée par un geste désespéré du garde-but, tombe l'autre côté de la bande. On se précipite, on se dispute ce petit disque noir; mais la cloche sonne; c'est le premier repos.

De nouveau la partie recommence. Les faits glorieux se succèdent de part et d'autre, mais non les points. Tout à coup la rondelle, poussée par un gouret, serpente toute la patinoire, traverse tous les obstacles, s'apprête à sauter dans le but lorsque de nouveau la cloche sonne. Est-elle irritante un peu, cette cloche! Le résultat montre 0-0.

Jacques DUBUC.

La Saint-Jean-Berchmans

Le 26 novembre, c'était fête au Collège pour les congréganistes de Saint-Jean-Berchmans. Le programme fut bien simple. Le soir, à huit heures moins le quart, cantique à saint Jean Berchmans, suivi d'un sermon donné par le R. P. Paul Gauthier, S.J., lequel fut suivi de la réception de six nouveaux Congréganistes dont voici les noms: François Brunet, Paul-Bernard Brunet, Jules-Marie Dugas, Henri Champagne, Valmore Boissonneault, Yves Tremblay. Le salut solennel du T. S. Sacrement clôtura la cérémonie.

Le dimanche 30 eut lieu une petite réunion intime présidée par le Rév. Père recteur. Au cours de la réunion, l'un des Congréganistes, Georges Ramaekers, donne une intéressante conférence avec projections sur Jeanne d'Arc. Après la conférence, le Rév. Père recteur félicita les Congréganistes, anciens et nouveaux. Il fit à tous des recommandations qui auront certes leur retentissement. On se quitta à regret, prenant la résolution de faire tout son possible pour gagner l'un des deux prix de deux piastres et demie qui seront décernés à la fin de l'année à ceux qui se seront le plus distingués dans leurs fonctions.

CONGREGANISTE.

LA NOEL

Perdus dans cette houle capricieuse qu'est la plèbe, on rencontre parfois des êtres malheureux, sans vêtement ni asile, n'ayant que le pavé pour grabat et la marche de granit pour oreiller. C'est triste, bien triste, et cependant ce sont ceux-là souvent qui se plaignent le moins; ces mornes débris d'une société égoïste se contentent de leur sort, tout comme le personnage huppé, de sa vie opulente. Seulement l'ambition chez ceux-là fait place à l'indifférence, au dégoût, même pour ce qui les environne. Une pensée fixe, obsédante, hante leur cerveau tandis que chaque jour ils trainent sur le boulevard ou dans les ruelles faubouriennes une constitution déjà débile et dont les côtés jadis résistants achèvent de s'effriter au contact des misères quotidiennes.

Il est pourtant un rayon lumineux qui perce à travers cette vie lamentable. Quoi de plus réconfortant pour un corps grelottant que de se réchauffer à la flamme du foyer, à cette chaleur bienfaisante qui enveloppe, pénètre et rend aux membres raidis leur première souplesse. Il en est de même pour l'âme blessée, mise à vif à force de se heurter aux obstacles d'une vie toute de mendicité. Ce rayon lumineux, c'est Jésus-Enfant qui l'apporte, le jour de Noël, alors qu'il descend sur terre pour reconduire vers les sources de joie et de consolations les âmes en deuil, blessées par la rudesse des hommes. Il vient enfin vers cette vallée de larmes pour refaire l'épave oubliée, en faire un beau navire qui voguera à pleines voiles vers le port du bonheur.

Pour les grands, ce sont des joies indiscibles qu'amène le passage de cette lueur divine. Elles sont incommensurables pour les petits, les méprisés, ceux qui ne jouissent plus de l'hospitalité, si ce n'est de celle qu'ils trouvent aux pieds de l'Enfant qui s'est fait comme eux, tout petit, qui s'est abaissé afin de mieux saisir ces désirs qu'ils n'avaient pas osé formuler aux hommes.

Quelle béatitude alors pour tous que ce temps de Noël! Pour les riches comme pour les pauvres, chaque phase de ce temps béni est un objet de douces jouissances. Qu'est-ce qui fait le plaisir des enfants? Contempler dans les vitrines de beaux jouets, en émail peint ou en bois vernis; des confiseries qui leur mettent l'eau à la bouche rien que de les entrevoir; puis, à chaque coin de rue, un grand sapin dont les branches, couvertes d'ampoules multicolores, ne forment plus qu'un corps flamboyant, comme si c'eût été un côté d'étoile tombée de la voûte constellée. Voilà pour les villes.

Mais pour tout amant du sol natal, il n'est pas de joie comparable à celle que puisse procurer le traineau bien clos, tiré par deux belles bêtes qui vous enlèvent sur l'étroite piste comme une légère brise enlève une plume. Rien de plus enivrant que cette course folle par une belle nuit d'hiver, alors que la lune en son plein revêt tout ce qui touche à la terre: les arbres, les clôtures, les prés, d'un cachet nouveau et si sublime qu'il en est presque religieux. Alors à cet aspect de tant de chefs-d'oeuvre et de merveilles réunies, une rêverie bien douce s'empare de notre être et il suffit d'être un peu poète et d'aimer la nature pour goûter avec délices un bonheur qui se présente si varié, et sous des formes si touchantes.

L'heure approche où un Dieu se fera Homme pour ses créatures... Les joyeux grelots annoncent les voitures bondées à en craquer. Le Joyeux Noël unit tous les coeurs et aux gais propos de cette foule animée succède le chant sacré qui, parti d'un sentiment de reconnaissance infinie, élève les âmes jusqu'au seuil du Paradis: "Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle!"

Jules-Marie DUGAS,
Méthode.

EN PHILOSOPHIE

Croyez-moi, les Philos. Voici ce que l'on dit de nous dans les rangs. Suivez-moi pour vingt lignes, et surtout, ne les croyez pas.

On nous accuse d'être les derniers au jeu, d'être des haut-parleurs, quand ce n'est pas le temps et ce qu'il s'en fait des histoires. — Est-ce tout? En arrière de moi, on dit qu'ils sont des gens qui critiquent surtout au réfectoire: "Ah ça, mon ami! à moi la parole". Et la preuve, c'est que Fred ne peut pas composer cet après-midi. La cause? C'est qu'il a trop mangé

Ah! si tu veux dire qu'ils critiquent, eh bien, je te le concède, car l'autre soir, au retour d'une magistrale conférence entendue à l'Université, Paul, Albert et Lucien, tous trois esprits très développés, se sont pris à faire ressortir les points les plus importants du discours. C'était pour l'un, l'"Individu", pour l'autre, "la famille", et le troisième, c'était, quant à lui, "l'Etat"

— Vous n'y êtes pas, dit Gérard, ce fut... ce fut... le "Camembert".

Voilà nos Philos, mon ami.

Aussi faut voir en classe comme ils sont discrets. Tel par exemple, jeune homme pratique de première année, s'aventure l'autre jour à demander la solution de sa formidable objection: "Est-ce qu'on est obligé d'obéir à tout supérieur?" Et notre bon Père professeur — distinctions faites — exhorte notre Paul à obéir même à M. le surveillant.

Petit Noël nous arrive toujours à la même heure, c'est-à-dire... en retard. On peut blâmer pour lui les "petits chars", mais voyez comme il est franc: "Non, dit-il c'est que je dois aider à apprêter des volailles pour le marché, avant de partir." Aussi, l'autre jour, s'est-il trompé fameusement de boite à déchets: il a jeté une paire de pattes de coq dans le pupitre d'Hervé! Mais Hervé, malin comme dix, a bientôt trouvé le coupable et remis les pattes de l'animal.. dans le pupitre de notre farceur. Elles ont là réellement leur place, dit Albert...

Le Père professeur entre en classe. Halte brève; il lit au tableau: Réunion des Philos à 11 h.

— Ah! ça, mes amis, ne retardez pas vos classes pour tenir aux traditions.

Et on se le tient pour dit.

Et c'est qu'il y a eu beau jeu cette année. Voyez-moi ces organisateurs. Les uns font les invitations à temps, les autres s'occupent du chant et de la musique; les uns font des vers, d'autres des caricatures, et d'autres quêtent.

— Hein? Quoi? disent quelques petits — comme toujours, ils sont venus écouter aux portes — il y a des moines, des fantômes, des soldats et des vagabonds dans votre pièce? Est-ce qu'on va être en guerre où en rêve?

— Non, non, vous n'y êtes pas, les jeunes.

Et le soir venu, nos Philos furent de vrais soldats, de vrais moines et des acteurs révélés.

C'est curieux, se disent nos artistes Maurice et Aimé, comme il se fait parfois des découvertes. Tous ont fait leur part.

Et puis, le petit goûter, apprécié par tous nos invités et surtout dégusté par les intéressés... Pour le tout, Noël a encore eu cette année droit et raison de nos chaleureuses félicitations.

Un merci, proposé par Etienne et secondé par Tit-Jean, pour les souffleurs. En effet, ils ont eu, tous deux, une tâche ingrate.

Tantôt au piano, tantôt à quatre pattes et vite sous la boite du souffleur, voilà pour Maurice. Paul-Emile s'y rendait plus lentement, mais, aussi, il devait subir les bévues de notre Jean...

Maurice a reçu de "chaudes" félicitations pour sa méthode toute moderne d'enseigner la musique. Et pourquoi "chaudes"? C'est qu'elles sont venues de la Californie.

Bravo! bravo mille fois, leur crie toute la classe... Et quoi, "n'est-ce pas un prodige", nous disent Aimé et Paul.

Bravo! répétons-le, Aimé fut le premier en Turner, et Paul...

Et Paul a eu la médaille, les honneurs de la classe.

Voilà les Philosophes. En classe comme partout ailleurs, ils sont bien vus et respectés!

Toujours à la recherche de connaissances nouvelles, et toujours attentifs aux leçons de morale et de psychologie que nous donnent nos zélés professeurs, nous garderons ainsi longtemps un souvenir de notre classe.

J.-Charles VACHON,
Philosophie II.

UNE SEMAINE EN RHETORIQUE

Lundi 24 novembre. Tous entrent en classe, anxieux de connaître le fruit du travail de la semaine précédente. Quelle place auront-ils sur la liste?... Les uns sont surpris; d'autres sont déçus et doivent se contenter de... 25 points!

L'ardeur des rhétos, cette semaine, est sans bornes: il faut finir la matière et tout mettre à date. Les examens approchent... comme un fantôme pour les uns, comme un libérateur pour les autres. Aussi Gérard, animé des sentiments les plus généreux, et grand ami d'Horace, croyant nous sauver du temps en mettant en pratique sa devise: "Doctus cum codicibus", extermina en dix minutes un passage de dix lignes!

Mardi: glorieuse fête de nos confrères les philos. Le soleil est obscurci par la neige éclatante, qui se détache du ciel gris. C'est la manne des sans-travail. Les flacons tourbillonnent et tombent en rafale sur le balcon somptueux de notre classe. Le vent siffle, les murs craquent. Cette plainte de la nature jointe à la parole du professeur nous transporte à la demeure de Châteaubriand, au vieux château de Combourg, où le vol lugubre des hiboux, les reflets de lune sur les croix blanches du cimetière, préparent le sommeil de ce rêveur.

Ce soir-là, nous avons le doux plaisir de détendre nos nerfs et d'applaudir les anciens rhétos... Tout en admirant le jeu soigné des acteurs, la première pièce, "Les chiens ont des puces", nous déconcerte quelque peu. Comique au début, la pièce devient tragique pour se terminer comme une fable de Lafontaine. Heureusement qu'une étude approfondie du drame nous permet de classer cette pièce parmi celles du moyen-âge que le théâtre chrétien moderne a voulu ressusciter.

Vous ne sauriez deviner ce qui arriva, cette semaine, pendant la classe de mathématiques. Gérard se crut soudain appeler par Dieu. Dans son rêve, il allait prophétiser:

"Cieux, écoutez ma voix; terre, prête [l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob, que Normandeau [sommeille..."

Il ne sommeillait plus, et les totaux qui font la somme ont tiré Toto de son somme!

Samedi matin, Otello, la tête bourrée de musique et de vers de Racine, eut quelque peine à éclaircir ses souvenirs au sujet des prophéties. La nouvelle d'une composition d'apologétique, le dernier jour de classe, le foudroya.

Après cinq jours de labeur ardu, l'heure du débat est enfin venue. Le sujet est bien trouvé, et notre président le tient de lui seul: Serait-il avantageux d'avoir un fumoir au collège? Gérard (le prophète) soutient l'affirmative. Il est tellement sûr de la force de ses arguments, pour convaincre les Pères, qu'il n'hésite pas à dévoiler tous les petits trucs employés par les amateurs de la cigarette. Il avait compté sans l'éloquence de Léo. Ce dernier se leva, se moucha et saisit si bien son auditoire que plus d'un se crut empoisonné en entendant énumérer les ravages du tabac. Moïse, Abel, deux mille ans d'expérience, tout y passa. Cependant, le pauvre clou de cercueil qu'il tenait entre ses doigts, fusillé, guillotiné, décapité, dut retourner à son propriétaire, Edouard. La négative l'emporta par quelques points.

Et c'est ainsi que les jours passent en rhétorique, chargés de fruits et de bonheur.

Armand JOYAL.

EN RECREATION

Collégiens, combien d'automnes ont bruni le gazon sans apporter au collège une vie plus intense et un entrain aussi débordant que celui de 1930! Il semble que jamais, peut-être, pas même aux premiers jours de la vie collégiale d'Aimé, notre vétéran, on n'a vu se dérouler en récréation des scènes aussi joyeuses que cette année...

Les habitants de la rue Aulneau ne voient plus, comme jadis, des groupes d'élèves se promener dans la cour comme des prisonniers qui prennent leur exercice quotidien dans un enclos bordé de fer et de pierre. Le ballon, le "rugby", la crosse, bref toute une série de jeux récemment déterrés du fond des armoires, viennent de ressusciter dans tout l'éclat de leur ancienne popularité et remplacent avantageusement la marche. Cette renaissance, nous la devons aux Pères surveillants, mais une petite part en revient, croyons-nous, à Lucien et à Charles, grands tapageurs aux élections, les plus anxieux d'arriver au pouvoir. Ils y sont arrivés, et cette nouvelle vie est une parcelle du fruit de leur cabale.

Huit heures et quart. La dernière bouchée à peine avalée, tous, même Georges et Marcel, sont sur le terrain. Chacun, à son tour, s'endurcit le bout des pieds sur les ballons. Trop nombreux ces pieds: les ballons manquent, malgré la bonne volonté que montre Edgar, l'ex-bedeau, à réparer les anciens. Il faut en acheter des neufs.

Marcel ne dépense pas toute son énergie à frapper sur le ballon. Il en réserve une bonne partie pour les jeux intérieurs. Vous vous souvenez, sans doute, qu'il en est le président! C'est lui qui, à la veille des élections, faillit s'user les mains dans son fameux discours de remerciements. Vraiment, il se montre digne de sa charge. C'est un homme de tête, ce Marcel... et avec son secrétaire, le gros Louis, le ballon-volant, son jeu favori, ne chôme jamais. La classe à peine terminée, nos deux copains dégringolent les escaliers. Tendre le filet, sortir le ballon, griffonner sur le tableau le nom des joueurs, c'est, pour ces officiers mûris par l'expérience, l'affaire d'un instant.

Assez bavardé. Retournons dehors. L'hiver est venu pendant que nous nous amusions à l'intérieur... Il a neigé. Il faut construire les patinoires. En quelques heures, c'est fait! Dans trois jours, nous patinerons. Hélas! nous avions compté sans la neige. Trois jours durant, il en tomba! Il fallut déblayer. Le Père nous dit un soir: "Allons! tous sur la patinoire, nous arrosons ce soir." Les petits, moitié habillés, s'élancent sur les pelles, les grattes; ils font une besogne de Sisyphe. Les grands, toujours plus lents, ne se pressent guère. Ils arrivent: deux grattes, huit pelles, c'est tout ce qui reste. Certains font mine de maugréer contre les petits qui ont tout pris; intérieurement, ils prient le bon Dieu de ne pas leur en envoyer... Les autres se disputent, et l'ouvrage n'avance pas. Le Père assure que demain, il y aura trente instruments neufs. Mais pour l'instant, si l'on ne trouve pas un remède pour faire avancer les travaux, on n'arrosera pas la patinoire des grands. Pour comble de malheur, nos deux grattes sont mises hors de service. Alors, notre président du hockey a une idée de génie: faire venir tous les petits sur la grande patinoire, et laisser dormir l'autre sous la neige... Les petits n'ont pas goûté la proposition! Le Père eut pitié de notre détresse. Quelques minutes plus tard, nous voyions arriver un cheval attelé à une charrue.

Marcel BOULIC,
Méthode.

JOUR DE L'ASSOCIATION D'EDUCATION

AVIS IMPORTANT

Plusieurs cercles paroissiaux ne nous ont pas encore fait parvenir les montants de la souscription. Nous les prions de les envoyer sans délai au bureau de l'Association, afin de ne pas interrompre la publication des listes dans la "Liberté".

Somerset

Percepteurs: MM. E. Benoiton, Ph. Boyer, Wilfrid Decosse et L. Jubinville.

$5.00: M. l'abbé L. Senez, Roméo Decosse.

$3.00: Dr Henri Guyot.

$1.25: Mlle Yvonne Girouard.

$1.00: U. Lemieux, R.-J. Benoiton, Louis Malo, Pierre Parent, D. Girouard, Onésime Rondeau, H. Bessette, C.-E. Champagne, Robert Bessette, Germaine Rocan, Wilfrid Decosse, P.-A. Frossais, Cyp. Girouard, Hildège Nadeau, P. Grégoire, Louis Girouard, Gualbert Nadeau, Excide Landry, Hélène Rheault, Jos. Rheault, Ph. Boyer, Zénon Landry, Philippe Larivée, J.-E. Bessette, Alex. Lafrenière, J.-B. Potvin.

50 sous: Mme J.-A. Decosse, Ernest Rouire, C. Touchette, Isidore Labossière, Louis Laporte, Laurent Jubinville, Prosper Lafrenière, Edgar Labossière, Alfred Rheault.

25 sous: Prosper Payette, Wilfrid Potvin.

$8.25: Anonymes.

Total: $53.50.

Sainte-Rose-du-Lac

$5.00: J.-E. Langevin.

$2.00: Dr L. Gendreau.

$1.00: J.-M. Muguet, A. MacCarthy, O. Archambault, Alex. Hamelin, H. Kreisser, L. Fouchard, L. Molgat, Jean Tardif, B.-T. Tucker, Jos. Molgat, J.-E. Arcand, Eust. Labossière, H. Emery, Mlle Eva Houde.

50 sous: F. Fayant, T. Fitzmaurice, O. Pinette, A. Shuer, L. Lagassé, J.-L. Guillas, D. Neault, A. Bissonnette, R. Gallocher, Mlle A. Loire.

25 sous: A. Pauwels, Alex. Jeannotte, M. Tucker, P. Brabant, J. Delveaux, A. Parthenay.

Total: $27.50.

South Junction

$2.50: M. l'abbé U. Forest.

$2.00: A.-O. Beaudry, Mlle Léontine Grouette.

$1.00: D.-H. Beaudry, Art. Sévigny, Albert Desautels, Art. Brissette, Louis Brisebois.

75 sous: Mlle A. Tourond.

50 sous: J.-O. Beaupré, J.-B. Tardiff, Athanasé Brisebois, Adélard Brisebois, James Hébert, Louis Chastagner.

25 sous: M.-O. Moquin, Julien Dubois, Jos. Brisebois, A. Gagnon, Auguste Beaudry, Mme V. Prévost.

Total: $16.50.

Lac du Bonnet

Percepteurs: M. l'abbé H. Mazué et M. Albert Levasseur.

$5.00: M. l'abbé H. Mazué.

$2.00: M. Rodolphe Robidoux.

$1.00: Frs Beaulieu, F. Allard, Alb. Levasseur, C. Bouvier, M.-A. Fournier, L.-J. Gaudry, Pierre Bruneau et Mlle M. Molloy.

50 sous: M. Comeau, F. Bélanger.

25 sous: Alex. Lemaire, Alb. Gauthier, C. Bruneau, Mme Lupien.

Total: $17.00.

Sainte-Elisabeth

Percepteurs: MM. Antonin Lussier et E. Dupuis.

$5.00: M. l'abbé Halde et M. Odilon Desauiniers.

$1.00: Alcide Bacon, Georges Alarie, Henri Lacharité, S. Alarie, Henri Fontaine, Ernest Genson, Hector Sarrasin, Léo Gélinas, Odias Gratton, E.-H. Lussier, John Rivard, Mlle M.-Ange Cormier.

55 sous: P. Marion.

50 sous: Al. Collette, Ad. Lacharité, Georges Gratton, Edgar Lussier, Mme N. Fontaine, P. Fredette, P. Collette, Cam. Landry, Rodolphe Collette, H. Saint-Godard, Donat Gratton, Mat. Bérard, Edmond Lussier, M. Dupré, Ant. Lussier, Art. Demers, Jos. Collette, G. Bérard, O. Bérard, J. Bérard, M. Desaulniers, N. Saint-Godard, M. Guenette.

25 sous: Adélard Rivard, Al. Rivard, A. Bellerive, M.-A. Laferrière, Wm Demers, T. Larivière, Euclide Collette, P. Dupuis, Mme P. Collette, Edouard Bérard, Marcel Marion, G. Bérard, fils.

Total: $36.55.

Saint-Norbert

Percepteurs: MM. Léon Tellier, Georges Tellier, Roland Tellier, A.-B. Dufort, Elie Trottier et Fernando Champagne.

$17.15: M. l'abbé Deslandes.

$9.95: Anonyme.

$5.00: RR. SS. Grises, RR. PP. Trappistes.

$3.00: Joseph Champagne.

$2.00: J.-E. Trottier, L.-N. Lord, Mlle Yvonne Campeau, J.-A. Ritchot, Henri Gousseau, Mlle Thérèse Trottier, Dr L.-S. Gendreau, H.-D. de Moissac, Mme M.-E. Houde, Emery Blais.

$1.50: Oscar Bonin.

$1.00: Charles Verchère, Mme Arthur Champagne, Joseph Trottier, J.-E. Delisle, Sylvio Laporte, RR. SS. de la Miséricorde, L.-J. Brossard, Mme Girouard, J.-B. Monchamp, Jos. Chaussé, Jos.-M. Landry, Mlle Victorine Joyal, Armand Champagne, Hormisdas Codin, Ed. Dufort, Charles Verry, A.-B. Dufort, Mme Edmond Champagne, Aimé Curtaz, Germain Bohémier, Joseph Gosselin, J.-F. Grandmont, Arthur Guertin, Anonyme, Jos. Hamelin, J.-N.-A. Leclaire, Charles Delorme, Zachée Laporte, Arthur Delorme, John Kenny, Eugène Tellier, Mlle Josephte Delorme, Jos. Dufort, Mlle C. Gousseau, Mlle Arthémise Balez.

55 sous: A.-J.-B. Lord, Mme Maria Dorge.

50 sous: Alphonse Vedel, L. Désarménien, Raphaël Champagne, Raphaël Olivier, A. Olivier, A. Landry, Elie Marchand, Georges Kenny, Albert Perreault, Jos. Bohémier, Ovide Bibeau, Alphonse Champagne, M. Frankowski, Luc Campeau, J.-L. Tellier.

45 sous: Dr J.-B. Roy, Edouard Charette.

30 sous: Mlle Rosina Zastre.

25 sous: André Rousseau, A.-M. Benjamin, H. Lamoureux, R. Gérard, Edouard Perreault, Mme Ernest Landry, Mme Arthur Landry, Mme Georges Grandmont, Antoine Renaud, Napoléon Verreault, M. Ferland, Aimé Dambly, C. Vergnagno, Joseph Leclaire.

10 sous: A. Laporte.

Total: $100.00.

Haywood

Percepteurs: MM. Octave Esnault et Philippe de Rocquigny.

$5.00: M. l'abbé E. Lavoie.

$2.00: Eugène Bazin.

$1.00: MM. Ovide Dagesse, Joseph Tougas, Maurice Fay, Amédée Picton, A. Balaez, Adrien Rey, Alex. Dequier, Pierre Dedieu, J.-B. Balez, Elie Dagesse, Philippe de Rocquigny, Mlles B. Perras, A. Carrière, E. Girouard, I. Champagne et M. A. Dagesse.

50 sous: M. Fay, A. Perreault, F. Richard, M. Viallet, M. Picton, A. Groleau, J. Ritchot, A. Joly, Adélard Perreault, J. Bergeron, G. et J. Gautron.

25 sous: A. Lapayre et A. Letendre.

Total: $29.50.

NOUVELLES DE PARTOUT

Ligne téléphonique à travers le Canada

Montréal. — Les ingénieurs de la compagnie de téléphone Bell sont à étudier les plans d'une ligne transcontinentale de téléphone, qui s'étendrait d'Halifax à Vancouver.

Actuellement on peut téléphoner de Saint-Jean, Nouveau-Brunswick, jusqu'à la limite ouest du Manitoba en se servant exclusivement de lignes canadiennes, mais à partir du Manitoba, il faut avoir recours aux lignes américaines pour atteindre Vancouver.

On doute que les taux soient modifiés lorsque la ligne sera complétée.

Du travail à 84,712 chômeurs

Ottawa. — Le sénateur Robertson, ministre du travail, annonce que jusqu'à date, dans six des provinces du pays, la coopération du gouvernement fédéral et des gouvernements provinciaux pour l'atténuation du chômage a procuré du travail à 84,712 individus. Les trois provinces qui n'ont pas encore fait parvenir de rapports à ce sujet sont le Québec, la Saskatchewan et l'Alberta.

Chômage chez les instituteurs de l'Alberta

Edmonton. — Les instituteurs de la province suggèrent la fermeture d'une des écoles normales, comme une mesure de prévention contre le chômage dans leurs rangs. Près de 500 aspirants-instituteurs subissent, chaque année, leurs examens avec succès, mais ne peuvent trouver d'emploi à cause de la rareté des postes d'enseignement. L'exécutif de l'"Alberta Teachers' Alliance" a demandé que l'entrée à l'école normale soit accordée à ceux-là seulement qui auront terminé le cycle de leurs études, jusqu'au grade XII inclusivement. Des études d'une durée de deux années au lieu d'une seraient peut-être demandées aux futurs normaliens.

Le Canada mérite le meilleur de nous-mêmes

Toronto. — "Nous devons cultiver un large esprit de tolérance et enseigner à nos enfants que le Canada mérite le meilleur de nous-mêmes", a déclaré Mme Cairine Wilson, sénateur, devant l'Association des institutrices d'Ontario. "Nous ne devons pas songer uniquement à notre région, ajouta-t-elle, mais devons penser à tout le Canada."

"Par dessus tout, nous devrions inculquer à nos enfants l'amour du pays et l'orgueil de ses traditions", déclara le sénateur Wilson. "L'Ontario possède des hommes et des femmes excellents et je crois que nous ne pouvons pas trop estimer l'esprit des pionniers qui vinrent en ce pays".

Le drainage dans la province de Québec

Québec. — M. Adélard Godbout, le nouveau ministre de l'agriculture, a décidé de donner un vif essor à la pratique du drainage dans la province. Des sommes considérables seront affectées à cette fin dans le prochain budget. Le drainage, en effet, est à la base même de l'agriculture, il faut qu'une terre soit suffisamment drainée si l'on veut que les engrais donnent leur plein rendement.

Le ministre va faire cartographier la province au point de vue drainage, afin d'éviter les travaux et dépenses inutiles, le personnel actuel de la section du drainage va être augmenté considérablement et deux ou trois ingénieurs spécialisés vont parcourir la province, étudier la situation géographique du sol.

L'immigration américaine

Washington. — Le comité d'immigration de la Chambre a approuvé un bill qui suspendra toute immigration pour une période de deux ans à titre d'expérience. Le comité a décidé qu'une suspension de cinq ans comme le voulait le bill du président du comité, M. Johnston, était trop long et il en a réduit la durée à deux ans; quant au reste, il n'a pas pris de décision sur le bill. Le représentant Dickstein, démocrate de New-York, a déclaré après la réunion qu'il serait malhonnête de suspendre l'immigration pour remédier au chômage. Le bill aurait pour effet de fermer la porte à toute immigration canadienne.

Kingsford-Smith se marie

Melbourne, Australie. — Le chef d'escadrille Charles Kingsford-Smith, a épousé Mlle Mary Powell. La cérémonie, toute intime, s'est déroulée dans l'église des Ecossais. Tout près de mille personnes attendaient au dehors. Les officiers de l'aviation ont formé une haie d'honneur aux mariés au sortir de l'église. Kingsford-Smith était accompagné de son ami, le capitaine Ulm, qui l'accompagnait lors de son envolée transpacifique. La jeune mariée était entourée de quatre filles d'honneur.

Aumônier... de cirque

Dans la plupart des pays il y a des associations d'acteurs catholiques. Mais trouverait-on un établissement de spectacles possédant un aumônier officiellement attaché à son administration?

Parfaitement, il existe en Allemagne; en effet, à Rottenburg, le cirque Albertini, très connu outre-Rhin, vient d'obtenir qu'un prêtre lui soit affecté pour promouvoir le bien spirituel de son personnel.

C'est sur la demande propre du directeur du cirque, adressée à l'évêque de Rottenburg, que le prélat a accepté de désigner un ecclésiastique du diocèse qui résidera, de façon permanente, dans les dépendance du cirque et le suivra dans tous ses déplacements. Ce prêtre ne sera pas sans avoir à déployer quelque activité. Car sur 900 personnes employées dans le cirque Albertini, plus de la moitié sont catholiques.

L'aumônier sera logé dans une voiture spéciale dont une partie sera aménagée en chapelle.

Sinclair Lewis critique la civilisation des Etats-Unis

Stockholm. — Dans son discours d'acceptation du prix de littérature Nobel pour 1930, le romancier Sinclair Lewis a critiqué certaines phases de la civilisation américaine et voici quelques extraits de son discours:

"L'artiste ne compte pas dans un pays qui produit des immeubles de 80 étages, des autos par millions et des boisseaux de blé par billions.

Les grands hommes d'affaires gouvernent les Etats-Unis.

Les Etats-Unis sont le pays le plus contradictoire, le plus troublant et le plus déprimant.

Les Américains révèrent les écrivains qui chantent que leur pays est aussi simple et aussi pastoral que lorsqu'il n'avait que 45,000,000 de population.

L'académie américaine des arts et des lettres n'a pas de rapport avec la vie et les aspirations américaines.

Un excellent joueur de football est mis presque sur le même pied que nos héros les plus grands et les plus admirés, même Ford, Hoover et Lindbergh.

Les professeurs américains aiment leur littérature claire, froide, pure et absolument morte."

Ce qu'on entend

A la chasse:

— Vous faites donc de la politique?

— Comment le savez-vous?

— A chaque instant vous changez votre fusil d'épaule.

JOSEPH STALINE

Un portrait du dictateur soviétique

"C'est un homme de taille moyenne, au masque oriental, souligné d'une courte moustache noire. Il porte généralement une vareuse grise et avance lentement, en se dandinant comme un ours... Il parle très peu et ne confie à personne ses pensées secrètes. Même, il fait très rarement part de ses idées et de ses impressions à son entourage. Il possède à un haut degré la capacité de se taire; et c'est certainement une grande originalité dans un pays où tout le monde parle trop. Quand il parle, il ne dit jamais ce qu'il pense. Un adage affirme que la langue a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. Le cas de Staline est plus compliqué: la langue lui a été donnée pour que l'on ne puisse savoir s'il a, oui ou non, des pensées..."

Qui a tracé ce portrait à l'eau-forte du maître actuel de toutes les Russies? C'est un Russe, M. Boris Bajanov, dans des pages que vient de publier la "Revue de France", et qui rappellent parfois certaines pages de Tacite.

M. Boris Bajanov n'est pas un transfuge du bolchevisme. Il l'a servi pour mieux l'étudier de près. Nommé d'abord secrétaire du fameux Politburo, qui est le véritable gouvernement de la Russie d'aujourd'hui, nommé ensuite adjoint au "camarade" Staline, il a pendant six ans regardé évoluer devant lui, chaque jour, les sinistres silhouettes des grands chefs du soviétisme. Il les a, si on peut dire, vus en liberté, soit qu'ils tinssent conseil entre eux, soit qu'ils fussent assis derrière leur bureau. Aujourd'hui, il les décrit tels qu'ils lui sont apparus. Et la description est aussi saisissante qu'effroyable...

En somme, ce qui paraît dominer dans sa mémoire, c'est leur haine entre eux, une haine de loups beaucoup plus prêts à se dévorer les uns les autres qu'à guetter les moutons. Staline hait Trotzky plus que n'importe quel bourgeois. Et Trotzky, si jamais il reprenait le pouvoir, tuerait de ses propres mains Staline dans les deux heures. Il le lui a dit en face, à la séance mémorable du comité central du parti communiste, dans les derniers jours de 1927:

— Si mes amis et moi nous revenons au pouvoir, nous ferons ce qu'a fait Clemenceau; mais avec cette différence que Clemenceau s'est contenté de saisir le pouvoir et que nous, nous vous fusillerons tous. Oui, nous ferons cela!... Vous aussi, vous voudriez bien nous fusiller, mais vous n'osez pas. Nous, nous l'oserons, car ce sera la condition indispensable de la victoire!...

Cependant, sorti vainqueur de la lutte, Staline, lui, n'a pas fait fusiller Trotzky. Ce n'est pas dans sa manière, car ce n'est qu'un ours et point un tigre. Il fait disparaître les gens "à l'orientale", sans laisser trace du café et du lacet; il évite de se servir du poignard. Pour Trotzky, qui a un cancer à l'estomac, il s'est contenté de le déporter dans un coin affreux de l'Asie, pensant qu'il y mourrait. Il se trompa, car Trotzky survécut. Alors, il l'exila dans un pays où les agents de la Guépéou ne le perdent point de vue.

L'autre chose qui a le plus frappé M. Boris Bajanov, c'est la médiocrité lamentable — Lenine mis à part — de tous les maîtres de la Russie rouge. Molotov, bras droit de Staline, aujourd'hui le deuxième pilier du pouvoir bolchevik et le directeur du fameux Komintern, n'est qu'un ignare incapable d'écrire quatre lignes. Rykov, hier encore président du conseil des commissaires du peuple, n'est qu'un bègue alcoolique. Vorochilov, généralissime de l'armée rouge, est une sorte de pantin ridicule, répondant "Amen" à tout ce qu'on lui dit. Boudennyi, commandant la cavalerie rouge et idole de la foule, est un ancien maréchal des logis qui, lorsque son chef d'état-major l'interroge sur une question de tactique ou de stratégie, ne sait que dire: "Ca, c'est votre affaire. La mienne à moi, c'est de sabrer".

Quant à Staline, comme nous l'avons vu, il ne dit rien, il ne lit jamais et a pour règle invariable de se rallier toujours à l'opinion de la majorité. "Aux séances du Politburo, écrit M. Bajanov, j'ai toujours eu l'impression que Staline suivait beaucoup plus les événements qu'il ne les dirigeait... Pendant la discussion, il se tait et écoute attentivement. Il ne prend la parole que lorsque le débat est terminé et, en quelques mots, propose, comme venant de lui, la solution sur laquelle, comme il l'a observé, la majorité des assistants est d'ores et déjà d'accord. Comme c'est l'opinion de la majorité, elle est ordinairement adoptée". Cependant, parlant peu, il observe beaucoup et voit les choses que les autres ne voient point. Témoin, l'affaire Frounzé...

Ce Frounzé qui, vers 1925, était parvenu à la direction du ministère de la guerre rouge, est un des personnages les plus énigmatiques de la tragédie russe. Préparait-il un coup d'Etat? C'est infiniment vraisemblable. Mais il était si habile et si dissimulé que cela n'apparaissait pas à l'oeil du plus méfiant. Peu à peu, il était arrivé à éliminer tous les chefs communistes et jusqu'aux commissaires du peuple. Il avait même licencié les trois quarts des soldats de la guerre civile pour les remplacer par des paysans non contaminés par la politique. Si merveilleusement avaient été sauvegardées les apparences que nul à Moscou, au Politburo n'y voyait rien — nul, sauf Staline qui, du fond de son bureau, comprit et devina tout.

Alors, sachant que Frounzé était malade, il le fit venir et le conjura, au nom de l'armée, au nom de la nation, de se laisser opérer ou en tout cas examiner. Dans sa sollicitude, il alla jusqu'à lui offrir son propre chirurgien. Frounzé, après quelque hésitation, se laissa faire — et mourut sous le couteau. Le procès-verbal des médecins porte que le coeur du patient ne put supporter les effets du chloroforme. On l'enterra avec une pompe inouïe et Staline fit partie de la garde d'honneur qui veilla auprès du catafalque. Il commanda que son nom fût donné à l'académie de l'état-major général.

Il faut, on le voit, prendre garde à cet ours. Comme tous les ours, c'est une mauvaise bête...

Un revenant

Varsovie, Pologne. — Dans le village de Zuraska, près de Varsovie, un paysan sexagénaire tombé en état de léthargie fut considéré comme mort et placé dans un cercueil. Le soir, il s'éveilla et entra dans la salle à manger où sa femme, le voyant venir, mourut d'une embolie. Son fils alerta les voisins et une poursuite commença contre le malheureux qui avait pris la fuite. Il fallut l'intervention de la gendarmerie pour terminer ce pénible incident.

ATTENTION

FEU! FEU! FEU!

Dangers des temps des fêtes

Voici la saison de Noël avec les dangers d'incendie qui l'accompagnent.

Les magasins bondés, les églises avec leurs fêtes annuelles de Noël, les bazars en plein essor et les divertissements à domicile auront les habituelles décorations et accessoires électriques très inflammables, en plus de l'amas de rebuts également très inflammables occasionné par le déballage des cadeaux de Noël.

Soyez prudents dans l'usage de tous les accessoires électriques et voyez à ce que les fumeurs soient prudents avec leurs bouts de cigarette et leurs allumettes.

Dans aucun cas, n'employez de gazoline chez vous ou au bureau pour nettoyer, car la gazoline est plus dangereuse que la poudre.

Débarrassez la maison de tous déchets et rebuts — un incendie se cache dans chaque tas de déchets.

Puis-je donc demander la cordiale coopération de chaque homme, femme et enfant du Manitoba pour s'efforcer de rendre ce Noël à l'épreuve du feu?

Rappelez-vous toujours que la précaution peut avoir raison du feu.

Publié par l'ordre de

L'HON. W.-R. CLUBB,
Ministre des travaux publics et de la division de la prévention des incendies.

E. McGRATH,
Commissaire provincial des Incendies, Winnipeg.

Autour de la Ferme

L'ACJC et les jeunes cultivateurs

M. Louis Arneau, collaborateur de la "Page Agricole" de l'"Action Catholique", faisait dernièrement d'excellentes considérations sur l'A. C. J. C. et ses rapports possibles et désirables avec les jeunes cultivateurs.

M. le Dr Roy, président de la section québécoise de l'A. C. J. C., a écrit dernièrement un article au cours duquel il disait: "Nos cercles ruraux sont les frères des Cercles de jeunes cultivateurs."

M. Arneau commente comme suit les paroles du Dr Roy:

"C'est vrai, mais ce cher docteur ne sera ni surpris ni froissé de nous entendre dire que ces Cercles ne sont pas nombreux et qu'ils n'ont pas encore donné le rendement désiré. A quoi cela tient-il? A ce que le programme que l'on présente à ces jeunes est trop relevé, pas assez rural.

"Alors...

"Alors, nous est avis qu'il faudrait:

"1o. Mettre ensemble jeunes ruraux et cultivateurs d'âge moyen pour que les membres de l'A. C. J. C. et ceux de l'Union Catholique des Cultivateurs ne forment qu'un cercle d'étude paroissial.

"2o. Que les chefs des deux associations s'entendent pour préparer un programme d'étude, simple, détaillé, adapté aux connaissances et aux besoins ruraux.

"3o. Que chaque aumônier de cercle aide à préparer les séances mensuelles, à les rendre intéressantes, instructives pour les membres.

"Ce sera de la fameuse action catholique que de garder en tête de nos ruraux des idées saines, que de garder des bras à la terre.

"Les problèmes actuels sociaux et religieux de la France et de l'Angleterre ne se sont pas improvisés. Ils ont été préparés lentement, laissant indifférents ceux qui auraient pu alors si facilement les résoudre. Si nous n'y prenons garde, ils se présenteront chez nous, ces problèmes, et plus vite que nous ne pensons généralement. C'est donc le temps ou jamais de nous mettre résolument à l'oeuvre et d'aller de l'avant."

Voilà une longue citation dans un article de l'étendue ordinaire des nôtres; c'est ce qu'on appelle pour le geai se parer des plumes du paon. Mais passe; nous ne songeons guère à cela, mais au profit que nos lecteurs peuvent tirer des vérités énoncées par M. Arneau. Nous sommes convaincu qu'il n'aura aucune objection à notre emprunt.

Sans vouloir nous flatter, nous croyons pouvoir dire que l'A. C. J. C. manitobaine a déjà réalisé une partie du programme dressé par M. Arneau. Le plus grand nombre des Cercles manitobains de l'A. C. J. C. sont des cercles ruraux. Nous disons le plus grand nombre, c'est une manière de parler, car ils ne sont pas nombreux, pas assez pour le bien qu'ils pourraient faire. Nos acéjistes manitobains sont presque tous de jeunes cultivateurs, certains d'entre eux sont déjà des pères de famille et ils comptent parmi ceux qui donnent le ton. Ils ont réalisé, en grande partie, le souhait formulé par M. Arneau au sujet du programme d'étude des cercles. Sans oublier certains sujets d'ordre religieux et intellectuel ils font cependant, des matières rurales, l'objet principal de leurs études et de leurs discussions, et parfois l'échange de vues se prolonge dans la soirée; on sort de là tout étonné d'avoir trouvé tant à dire, lorsqu'au début on ne savait pas trop ce qu'on pourrait bien aller faire dans un Cercle de l'A. C. J. C.

Un Cercle de l'A. C. J. C. dans chaque paroisse, comme ceux qui existent déjà dans quelques-unes, aiderait beaucoup à la solution de notre problème rural. Ici comme à Québec, ici plus qu'à Québec, — puisque nous avons affaire à plus forte partie adverse, — "c'est le temps ou jamais de nous mettre résolument à l'oeuvre et d'aller de l'avant".

Notre population rurale a besoin d'une bonne dose d'étude pour améliorer sa situation, et l'étude à faire se fera difficilement en dehors d'un cercle rural de l'A. C. J. C. Pourquoi chaque paroisse n'aurait-elle pas le sien? Ceux qui, dans nos paroisses, fournissent généralement le branle trouveront que le plus court chemin pour arriver à une réalisation sur ce terrain est encore d'aller voir fonctionner un Cercle rural de l'A. C. J. C. dans les quelques paroisses où ils existent.

CULTIVATEUR.

Le succès de la réfrigération préalable

Les producteurs de pommes de la Nouvelle-Ecosse sont extrêmement satisfaits des résultats des expériences sur la réfrigération préalable des fruits, qui viennent d'être conduites par la Division fédérale des fruits, à Wolfville et Fort William. Non seulement on a réussi par ce moyen à allonger considérablement la saison de la vente des fruits hâtifs, comme la Gravenstein, mais ce qui est beaucoup plus important, on empêche les fruits de se gâter par cette précaution. Le coût d'une installation de réfrigération préalable n'est pas exagéré. Le matériel se compose principalement d'un système de glace d'ammoniaque et de plusieurs mille pieds de tuyau. Les fruits sont conservés à quelques degrés au-dessus du point de congélation, à une température uniforme.

L'épreuve finale

Dans une allocution prononcée récemment à l'exposition royale d'hiver, à Toronto, l'hon. Robert Weir, ministre fédéral de l'Agriculture, a fait l'exposé de nouvelles initiatives importantes pour l'agriculture et a fait mention, en terminant, de ce qu'il considérait comme l'épreuve finale de l'utilité d'un programme national. "En élaborant un programme national d'agriculture, je me place par la pensée dans une simple maison de cultivateur. Beaucoup de ces maisons me viennent à l'esprit lorsque je travaille sur ces problèmes. Je ne juge les choses que sur cette base. Si le programme exposé ne laisse pas son impression sur la ferme, alors je sais que vous conviendrez avec moi qu'il ne mérite pas d'être considéré comme un programme national d'agriculture".

Grain Insurance and Guarantee Company

AVIS est donné par le présent que la compagnie dite "Grain Insurance and Guarantee Company" s'adressera au parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir une loi augmentant son capital-actions et autorisant la compagnie à créer et à émettre comme actions privilégiées, aucune partie des actions non émises de son capital, et à convertir en actions privilégiées les actions du capital-actions de la compagnie qui ont été émises avant une date à être désignée par ladite loi, et subordonnément aux dispositions, conditions et restrictions stipulées dans ladite loi.

Daté à Winnipeg, Manitoba, ce 25ème jour de novembre A.D. 1930.

PITBLADO, HOSKIN & CO.,
Bank of Hamilton Chambers,
Winnipeg, Manitoba.
Procureurs de la "Grain Insurance and Guarantee Company".

LE CHANGE

L'argent des pays d'Europe se vend aux prix suivants, en sous canadiens:

	Prix du jour	Prix normal
Livre anglaise	$4.86⅛	$4.86¼
Franc français	3.96	3.92
Belga belge	14.06	13.9
Franc suisse	19.54	19.3
Lire italienne	5.27	5.26
Couronne suédoise	27.01	26.8
Cour. norvégienne	27.92	26.8
Couronne danoise	26.92	26.8
Mark allemand	24.01	23.8
Cour. hollandais	40.53	40.2

LE MARCHE

16 DECEMBRE 1930

Bouvillons, jusqu'à 1,050 livres—
Bons et de choix .... $5.50—$6.25
Moyens .... $4.75—$5.25
Ordinaires .... $3.50—$4.50

Bouvillons, au-dessus de 1,050 livres
Bonnes et de choix .... $5.50—$6.00
Moyennes .... $4.50—$5.25

Génisses—
Bonnes et de choix .... $5.50—6.25
Moyennes .... $4.75—$5.[illegible]
Ordinaires .... $4.00—$4.50

Veaux engraissés—
Bons et de choix .... $8.00—$8.[illegible]
Moyens .... $6.00—$7.00

Vaches—
Bonnes .... $4.00—$4.7[illegible]
Moyennes .... $3.00—$3.75
Ordinaires .... $2.50—$2.75
Pour conserve .... $1.50—$2.25

Taureaux—
Bons .... $3.00—3.25
Ordinaires .... $2.50—$2.75

Bouvillons à engraisser—
Bons .... $4.00—$4.75
Ordinaires .... $3.00—$3.75

Vaches et génisses à engraisser—
Bonnes .... $3.00—$4.25
Ordinaires .... $2.50—$2.75

Veaux de boucherie—
Bons et de choix .... $9.00—$10.50
Ordinaires et moyens .... $4.00—$8.00

Porcs—
Bacon de choix—Prime de $1 par tête
Bacon $8.65
Bouchers—Escompte de 70s par tête
Pesants $7.65
Très pesants $7.50
Légers et maigres .... $9.00—$9.75
Truies No 1 .... $7.25—$7.50
Truies No 2 .... $7.25—$7.50
Inférieurs .... $5.00—$6.00
Verrats .... $6.00—$6.50

Agneaux—
Bons, poids moyen $7.00
Bons, pesants .... $6.00—$6.50
Ordinaires .... $5.00—$5.50
Béliers $5.00

Moutons—
Bons, pesants .... $3.50—$4.00
Bons, poids moyen .... $4.50—$5.00
Ordinaires .... $2.00—$3.00

PRODUITS

Beurre—
Crèmerie F.O.B. Winnipeg, approximatif — No 1 .... $ .27½

Oeufs—
(D'après la classification du gouvernement fédéral)
Extra, la douzaine .... $ .40
Premiers .... $ .36
Seconds .... $ .25

Pommes de terre nouvelles—
Par 100 livres .... $ .90

Farine—
Prix de détail pour les marques suivantes: Quaker Patents, Lake of the Woods, Five Roses, Western Canada Purity, Ogilvie Royal Household et Maple Leaf Mills:
Sac de 98 livres $3.00
2 sacs de 49 livres $3.05
4 sacs de 24 livres $3.10

Alimentation—
Son. La tonne $16.00
Gru. La tonne $17.00

Gruau—
Le sac de 80 livres $2.75

Foin—
Pour foin sur voie. Bonne condition. Prix de deux maisons de Winnipeg
Mil. No 1 .... $14.00
Mil. No 2 .... $12.00

Cours du grain fourni par EUG.-J. DUFRESNE

Prix déchargé à Fort William ou Port Arthur
Pour la semaine finissant le 15 décembre 1930

Grains	Mardi 9 Déc.	Merc. 10 Déc.	Jeudi 11 Déc.	Vend. 12 Déc.	Samedi 13 Déc.	Lundi 15 Déc.
Blé No 1 Nord	.60	.58½	.57⅞	.56¼	.54¼	.56⅞
2 Nord	.57¼	.55⅜	.54⅜	.53¼	.51⅛	.53⅜
3 Nord	.52½	.51	.49¾	.48¾	.47	.49⅞
Avoine 2 CW	.28⅜	.27⅛	.26⅜	.26¼	.25⅛	.26⅞
3 CW	.25⅜	.24⅜	.23¾	.23⅛	.22⅜	.23⅞
Orge 3 CW	.27	.26⅜	.25	.24⅜	.24¾	.25⅞
4 CW	.25	.23⅞	.22½	.22¼	.22¼	.23⅜
Lin 1 NW	1.04¼	1.02¾	1.01⅜	.99¾	.98¼	1.00⅞
2 CW	1.00¾	.98¾	.97⅜	.95¾	.94¼	.96⅞
Seigle 2 CW	.33⅞	.33	.31⅛	.29⅞	.29¼	.31
Prix sur voie (track)						
Base Blé 1 Nord	.60	.58½	.57⅞	.56¼	.54¼	.56⅞
Avoine 2 CW	.28⅜	.27⅛	.26⅜	.26¼	.25⅛	.26⅞
Orge 3 CW	.27	.26⅜	.25	.24⅜	.24¾	.25⅞
Lin 1 NW	1.04¼	1.02¾	1.01⅜	.99¾	.98¼	1.00⅞
Seigle 2 CW	.33⅞	.33	.31⅛	.29⅞	.29¼	.31
Options						
Blé Décembre	.60	.58½	.57⅞	.56¼	.54¼	.56⅞
Mai	.64	.63	.61⅞	.60¾	.59⅛	.61¼
Juillet	.65⅝	.64⅝	.63¼	.62⅛	.60⅛	.62⅝
Avoine Décembre	.28⅜	.27⅛	.26⅜	.26¼	.25⅛	.26⅞
Mai	.30½	.29⅞	.29⅜	.28¾	.28¼	.29⅜
Juillet	.31⅜	.30¾	.30¼	.29⅝	.28⅜	.30
Orge Décembre	.27	.26⅜	.25	.24⅜	.24¾	.25⅞
Mai	.30¼	.29¾	.29⅛	.28⅝	.28¾	.29¾
Juillet	.31⅜	.31	.30⅜	.30	.29¾	.30⅞
Lin Décembre	1.04¼	1.02¾	1.01⅜	.99¾	.98¼	1.00⅞
Mai	1.10	1.09¼	1.07⅞	1.05¾	1.03¾	1.06⅜
Juillet	1.10⅝	1.08¾	1.08¼	1.07¼	1.05¾	1.07½
Seigle Décembre	.33⅞	.33	.31⅛	.29⅞	.29¼	.31
Mai	.37⅞	.36¼	.35¼	.34¼	.33¼	.35
Juillet	.39	.38¼	.37	.35⅜	.34⅜	.36⅜

RENSEIGNEMENTS AGRICOLES

Une économie de plusieurs millions

L'emploi de cloisons portatives dans les wagons à bestiaux permettra non seulement d'expédier différentes espèces de bestiaux dans un même wagon, mais réduira également le danger des blessures et des meurtrissures et épargnera, de ce chef, à l'industrie animale des millions de dollars par an. A la suite des constatations du Comité national, dont le Dr J.-H. Grisdale, sous-ministre fédéral de l'Agriculture, est le président, les sociétés d'élevage de l'Est et de l'Ouest du Canada ont présenté une pétition conjointe à la Commission des chemins de fer, demandant que les compagnies soient obligées d'installer et d'employer au moins deux cloisons mobiles, d'un type approprié, dans tous les wagons employés pour le transport des bestiaux. On propose que la taxe à payer pour les wagons ainsi aménagés soit de un dollar ($1) par wagon et par voyage. Dans les conditions actuelles les meurtrissures causées aux bestiaux se chiffrent tous les ans par une perte dépassant $2,000,000.

On paye avec du blé

Les conditions qui règnent actuellement sur les Prairies rappellent l'époque des pionniers. Les agents de campagne du Ministère fédéral de l'Agriculture disent que certains cultivateurs, n'ayant pas d'argent pour acheter de la farine, transportent leur grain sur une distance de soixante-quinze milles au moulin de campagne. Les moulins ont beaucoup de difficulté à satisfaire la demande. Près de quatre-vingt-dix pour cent de la farine est moulue à raison d'environ vingt-cinq sous par boisseau, et ce montant est généralement payé en blé. Le cultivateur paye ses comptes au magasin avec de la farine et il remporte chez lui le son et le petit son pour les donner aux bestiaux. Beaucoup des petits cultivateurs qui aident leurs voisins plus prospères se font payer en blé.

Il faut savoir s'y prendre pour faire de l'argent

Les recettes que les cultivateurs tirent actuellement de leurs volailles dépendent de la façon dont elles sont apprêtées. Ceci comprend l'engraissement en épinette (cage d'engraissement), un bon abatage et une plumaison soigneuse — pour que les volailles puissent obtenir la prime offerte à la catégorie "Nourries au lait", il faut que l'apparence et la qualité soient les meilleures. Par l'intermédiaire de son Bureau des publications, le Ministère de l'Agriculture distribue sans frais un nouveau feuillet intitulé "La préparation des produits de la basse-cour pour la vente" (No 125—N.S.), qui traite de l'engraissement en épinette, de l'abatage, de l'habillage et des catégories du gouvernement.

Un avertissement aux planteurs de pommes de terre

S'il est vrai qu'il y a une amélioration sensible de la part des producteurs de pommes de terre dans le classement et le marquage de leurs produits, la pratique générale est encore loin de répondre aux exigences des règlements fédéraux établis sous la loi des plantes-racines potagères. Le Commissaire fédéral des fruits déclare que son personnel d'inspection a constaté jusqu'ici cette année plus de cinquante infractions à la loi dans la seule province de l'Ontario. Les prescriptions générales pour la vente des pommes de terre sont les suivantes: elles doivent être classées "Canada No 1", "Canada No 2", "Canada No 3" ou "Canada de luxe"; les catégories doivent être indiquées par une étiquette sur les sacs ou par une marque en papier sur les barils ou les autres contenants. L'étiquette doit indiquer le nom et l'adresse du producteur et la catégorie des pommes de terre contenues dans le paquet. Les règlements pour le classement et le marquage des pommes de terre s'appliquent à toutes les provinces du Canada et les infractions exposent à de fortes amendes.

Nouveaux faits au sujet du boeuf

"Le boeuf — Comment le choisir et le faire cuire". C'est là un nouveau bulletin publié par la Division fédérale de l'industrie animale et qui contient toute une richesse de renseignements sur la plus utile des viandes — le boeuf. Ce bulletin enseigne également à la ménagère bien des moyens nouveaux et engageants d'utiliser les coupes bon marché du boeuf classé par le gouvernement et d'obtenir ainsi économiquement une qualité supérieure. Les institutrices en science ménagère, les experts en diététique et les organisations de femmes prennent un vif intérêt dans ce nouveau bulletin dont une quantité limitée est offerte pour distribution gratuite.

La chasse dans la province de Québec



DEPUIS que la saison de chasse est commencée dans la province de Québec, on ne compte plus les heureux nemrods qui ont rapporté avec eux quantité de superbes trophées témoignant de leur habileté au tir et des ressources abondantes en gibier que renferment nos forêts. Mais aujourd'hui que la rapidité est de mise dans tous les domaines, les sportsmen ne se contentent plus du canot ou de leurs jambes pour atteindre les districts giboyeux — ils mettent l'aéroplane à contribution. C'est ainsi qu'au milieu d'octobre dernier, trois chasseurs quittèrent St-Jovite en hydravion et se rendirent dans le Nord pour s'enquérir des perspectives de la chasse dans cette région. Leur espoir ne fut pas déçu, car tous revinrent avec de superbes panaches; le premier abattit une superbe bête dont le panache avait une envergure de 66½ pouces; un autre tua un orignal avec panache de 60½ pouces d'envergure, tandis que le troisième rapporta un trophée qui, sans être aussi gros que les autres, était cependant fort intéressant.

Le gros gibier, au dire de ces nemrods, abonde dans la région au nord de Mont-Laurier et comme le but de cette excursion dans les forêts du Nord était de s'en assurer, en même temps que de se familiariser avec les portages, les sites de campements, le canotage et obtenir tous les renseignements possibles sur cette région quasi inconnue, ils revinrent enthousiasmés par les perspectives de chasse qui y sont offertes aux amateurs. Dans la vignette du haut, on voit le gigantesque panache d'un orignal et à l'arrière-plan, l'hydroplane qui a transporté nos sportsmen à ce véritable paradis des chasseurs; à gauche, Tom Wheeler, propriétaire de l'hôtel "Gray Rocks Inn" et un guide.

A Travers les Centres Français

Des correspondants spéciaux de la "Liberté"

MANITOBA

SAINT-NORBERT

Partie de cartes

Le 30 novembre, nous avons eu une très intéressante veillée, organisée par Mmes Basile Dufort et Maurice Monchamp, pour doter notre église d'une belle crèche.

Une crèche de $90.10, cela doit être magnifique! M. Charles Véry, le plus bas soumissionnaire, — il recevra du bon Dieu un chèque endossé par la sainte Vierge — a le contrat pour reconstruire la ville de Bethléem et la grotte dans laquelle doit naître le petit Jésus.

Aussi, les enfants... du bon Dieu, vieux et jeunes, ont-ils hâte d'être rendus à Noël. Pour mieux admirer ces beautés, ils travaillent à rendre plus clairs encore les yeux de leur foi par un redoublement de ferveur dans leurs prières.

Le prix des dames, don de Mme Basile Dufort, a été gagné par Mme Arthur Guertin, et celui des hommes, donné par M. le curé, a été décerné à M. Alfred Hamel.

Mlle Monchamp et M. Camiré ont décroché les deuxièmes prix.

Mlle A. Grandmont et M. Charles Véry, pas chanceux du tout, ont reçu, la première, je ne sais plus trop quoi pour apaiser ses sanglots, et le second, un splendide miroir pour sécher ses larmes.

Le prix d'assistance a été décerné à Mlle Lina Cloutier.

Mme Ricard a été l'heureuse gagnante d'un service de vaisselle donné par Mme Edouard Dufort.

Mlle Josephte Delorme est retournée chez elle avec un sac de farine de 50 livres sous le bras, don de M. Joseph Lord, se promettant de faire des beignes et des pâtés de viande hachée — tourtières — au temps des fêtes.

M. Arthur Landry, en bon Canadien, a préféré prendre un demi-minot de bons pois à soupe récoltés par M. Oscar Courchaine.

Les 20 livres de sucre, don de Mme Maurice Monchamp, échurent à Mme Elie Trottier. Heureux enfants de cette bonne maman: ils vont pouvoir en donner des "becs sucrés"... au petit Jésus de la crèche!

M. George Kenny, à qui le bon Dieu a donné une toute petite fille qui a deviné le nombre de pois contenus dans un bocal, a gagné une bonne soupe aux pois préparée non au lard mais à la piastre. Si vous voulez une riche soupe aux pois, adressez-vous à M. Basile Dufort: il en a la vraie recette qu'il distribue gratuitement.

Vint ensuite la collation aux tartes variées, toutes meilleures les unes que les autres, où tous, sans excepter M. le curé, nous eûmes l'occasion de nous sucrer le "bec" à profusion.

Pour clore la soirée, nous n'avons pas dansé, parce que ça, ce n'est pas beau pour des gens honorables que nous étions tous, mais nous avons chanté et touché le piano. Nous avions la bonne fortune d'avoir au milieu de nous deux messieurs Pelletier et notre Fernand Tellier, de véritables artistes. M. Tellier a révélé un talent extraordinaire pour accompagner les chants les plus variés: on aurait dit qu'il lisait les notes sur le front du chanteur; c'était à se demander s'il n'est pas le septième des garçons dans la famille de son vénérable père.

Des chants tantôt comiques, tantôt sérieux furent exécutés par M. le curé, M. Bélisle, un ancien de Saint-Norbert, M. Joseph Landry, avocat, M. Ragot, de Notre-Dame-de-Lourdes, M. Charles Véry et M. Alfred Hamel.

Après les Vêpres du Royal David chantées par ce dernier, — "but not the least"! — nous n'avions plus qu'une chose à faire, c'était d'aller nous coucher pour faire des rêves sucrés.

Trois hourras pour Mmes Dufort et Monchamp, ainsi que pour M. Basile Dufort.

SAINTE-ANNE-DES-CHENES

Tableau d'honneur au Couvent —

Grade XI: Anita Heim, Emma Lavack.

Grade X: Jennie Bodz, Margaret Charnicki.

Grade IX: Simone Légaré, Laura Perron.

Grade VIII: Aline Bohémier, Margaret Lacroix.

Grade VII: Flora Lacroix, Nina Mason.

Grade VI: Henri Boucher, Irène Grouette.

Grade V: Cécilia Champagne, Albertine Grégoire, Thérèse Mahé.

Grade IV: Thérèse Desautels, Marceline Nolin.

Grade III: Georgine Champagne, Jeane Tétrault.

Grade II: (a) Edouard Desrosiers, Léontine Desautels; (b) Georges Cloutier, Rita Smith.

Grade I: (a) Jeannette Tougas, Gertrude Desautels; (b) Henri de Montigny, Germain Champagne.

SAINT-CLAUDE

Le vendredi 5 décembre, M. Joseph Bodin s'éteignait paisiblement à l'âge de 60 ans. Il vint de France au Canada en 1894 et s'établit à Notre-Dame-de-Lourdes, où il demeura 21 ans. C'est là qu'en 1876 il épousa Clémentine Bazin. En 1915, malade, il quitta Lourdes et vint s'établir à Saint-Claude. Très charitable, il ne refusa jamais d'aider celui qui frappait à sa porte. Aussi était-il très estimé et comptait-il de nombreux amis. Dimanche, on lui chanta les vêpres des morts, puis on le transporta à Notre-Dame-de-Lourdes, où il fut enterré près de ses deux enfants, Joseph et Lucien, qui y dorment leur dernier sommeil.

Lui survivent: sa femme, née Clémentine Bazin; ses fils, Julien, Armand et Louis, de Saint-Claude, Mme P.-O. Frossais, de Somerset, Mlle Clémence, garde-malade à Winnipeg, et Mlle Hélène, de Saint-Claude.

• • •

Les familles Bodin et Frossais nous prient d'offrir leurs plus sincères remerciements à tous ceux qui, de près ou de loin, d'une manière ou d'une autre, leur ont apporté leur aide et offert leurs sympathies dans ce grand deuil.

LORETTE

Bien peu de choses viennent rompre la monotonie de notre petit train ordinaire de vie. Toutefois, nous ne devons pas passer sous silence l'aimable visite de nos jeunes amis du Cercle LaVérendrye de Saint-Boniface. Sous la direction de leur aumônier le R. P. Bergeron, S.J., ils nous donnèrent, le 26 novembre au soir, une jolie représentation comique: "Le Contrôleur des wagons-lits". Nous leur devons les plus sincères remerciements, et quelques excuses pour le défaut d'organisation dans la réception, que nous aurions dû leur faire plus belle.

• • •

Une autre séance nous était donnée, la veille de l'Immaculée-Conception, par des jeunes filles et élèves du Couvent, sous la direction de Mlle Alice Trudeau. En voici le programme:

Duo: Rhapsodie Mignonne.

Chant à l'Immaculée.

"Vingt piastres de récompense", comédie en trois actes. 1er acte.

Entr'acte: "Les Adieux de sainte Blandine".

Comédie, 2ème acte.

Entr'acte: "Celui qu'elle aimait".

"La plume et l'aiguille".

Valse du péril: accordéon, guitare et piano.

Comédie, 3ème acte.

"La petite Chaperonne Rouge".

Air patriotique: accordéon.

Chant: "La nuit en mer".

"O Canada".

• • •

Nous remarquons avec plaisir qu'en cette année de dépression générale qui doit être excessivement dure pour les missions, nos enfants ont pris à coeur d'accroître les recettes de l'Oeuvre de la Sainte-Enfance. C'est la deuxième séance qui se donne dans ce but, sans parler d'autres moyens auxquels on a eu recours pour augmenter les ressources de cette oeuvre d'apôtre.

• • •

Marc Trudeau, qui était à l'hôpital depuis quelque temps, nous est revenu plein de santé.

• • •

Le doux temps que nous avons permet aux ouvriers de compléter la construction du garage de M. Sam Naud. Deux garages dans notre village! Et l'on viendra encore nous dire que nous n'avons pas de village à Lorette!...

SAINTE-ROSE-DU-LAC

Comme nous l'avons annoncé précédemment, la séance des enfants de l'école aura lieu le dimanche 21, à 3 h. et 8 h. précises. Pour ne pas en perdre une partie, tout le monde devrait être dans la salle aux heures requises, car nous commençons exactement à l'heure. Voici le programme qui sera rendu:

Marche de Noël, duo: Thérèse Boiteau et Mollie Shuer.

"Come Where the Lillies Bloom", chant anglais.

"Les Petits vont en guerre", saynète par les petits.

"Restless Gallopp", trio: Mollie Binkley, Lisette Maitre, Lucile Adam.

"Jolly Boys", chant.

"La Lettre au Petit Jésus", saynète.

"Le Sourd", dialogue: Louis Molgat et Romain Guyot.

Le Ballet des Roses: les petites filles.

"Le réveil du lion", solo de piano: Helen Bell.

"Les Princesses manquées", opérette, acte 1er.

"Le petit boiteux", récitation: Lisette Maitre.

"Fleurs et fougères", duo: Helen Cumming et Claire Hogue.

Opérette, acte 2ème.

"My Little Mouse", récitation: Mollie Benkley.

"Danse des Démons", duo: Bella Valcourt et Catherine Furneaux.

Opérette, acte 3ème.

Chant: Irène Montsion.

"Household Hints", comédie.

"Longing for Home", solo de piano: Helen Cumming.

"Consultations gratuites", comédie: Alfred Ramsay, Edouard Saurette et Napoléon Pélissier.

"O Canada".

FORT GARRY

Notre bazar est déjà histoire du passé, et nous pouvons dire que ce fut un véritable succès. Les dames se sont bien dévouées et certainement méritent nos meilleures félicitations. Parmi ces dames, mentionnons Mme Jane Desbbet qui, malgré son âge avancé, s'est dévouée depuis trois mois au succès de ce bazar, ainsi que son assistante Mme Joseph Plouffe. Grand merci à ces deux dames.

Considérant les temps difficiles, nous avons raison de dire que notre bazar fut un véritable succès. Ceci prouve le grand travail des dames, avec l'aide de leur curé. Grand merci à tous.

Les gagnants des différents prix sont: $10 en or, M. R. Milette; $5 en or, M. J. Verchoire; $2.50 en or, Mme D. Hogue; $2.50 en or, $Mme J. Laurence; $2.50 en or, M. Léo Cloutier; $2.50 en or, M. A. Saint-Laurent; gâteau, Mme J. Cassidy; pot de fleurs, M. J. Poll; coussin, M. Léon Hervo; chapelet, M. Labossière.

La lutte entre nos deux candidates, Mlle Berthe Hervo et Mlle Germaine Denervett, fut très contestée et la majorité fut si petite que nous pouvons dire que les deux furent victorieuses.

• • •

Quoique notre presbytère ne soit pas encore totalement fini, notre curé a déjà pris résidence. La bénédiction et l'ouverture officielle aura lieu le 6 janvier et pour cette circonstance nous aurons l'honneur d'avoir avec nous notre dévoué et aimable archevêque.

• • •

Nous aurons la messe de minuit comme les années passées. Déjà notre choeur de chant se prépare. Le chant est une prière et mérite préparation.

LAURIER

Nos jeunes gens sont à la Montagne depuis plusieurs jours; nous aurions bien voulu les voir à notre dernière partie de cartes, mais d'un autre côté c'était pour eux une grosse perte de temps et d'argent. Cependant nous les attendons sous peu. Le résultat de notre dernière soirée fut très satisfaisant et nous remercions nos Enfants de Marie de leur grand zèle et de leur beau dévouement.

• • •

Dimanche prochain, 21 décembre, nos bonnes religieuses organisent un joli concert au profit de l'église. Retenez vos places d'avance, amis, la chose en vaut la peine, et sans trop commettre d'indiscrétion, je soulève un petit peu le coin du programme:

Marche héroïque: Amélie Assailly.

Bienvenue: E. Miron, M.-L. Dauphinais, P. Laurier, A. Doucette, A. Lafrance, F. Berthelette, Y. Duruisseau, M. Miron, R. Gamache.

"Throwing Kisses": G. Hébert.

"Doux Parler ancestral", chorale.

"Douce France": S. Van Humbeek.

"Drill" — "Les Etoiles": 16 fillettes.

"Le réveil de la poupée", O. Van Humbeck.

Opérette: "Mirza la Bohémienne": A. Fradette, Alvine Fradette, A. Doucette.

"Confession": R. Van Humbeck.

Opérette: "Les deux Sourdes pour rire": C. Laurier, F. Assailly.

"The Dolly": C. Hunter.

Comédie: "L'Inspecteur": P. Deslauriers, C. Berthelette, L. Lavoie, C. Tourand; un groupe d'élèves.

Piano: A. Assailly.

Comédie: "La Fée captive": S. Aubin, A. Bonin, M. Pennaruin.

"The Sun": Mora Duffy.

Pantomime: "La Tentation": A. Fradette, Alvine Fradette, C. Berthelette, C. Tourand.

"Le Noël des bébés": les petits.

Comédie: "La Statue merveilleuse": les garçons.

"La Prière et l'Aumône": J. Desrochers.

"Les Deux Années": 1930, M.-L. Dauphinais; 1931, F. Berthelette.

Tableau: "Vision de Bethléem": S. Aubin, A. Assailly, A. Doucette, J. Boisvert, A. Hamel, A. Fradette, G. Desroches.

"O Canada" — "Dieu sauve le Roi".

SOUTH JUNCTION

L'église de Sainte-Jeanne d'Arc de South Junction a été complètement détruite par le feu, dimanche dernier. Elle avait été bâtie en 1921. La perte est d'environ $6,000, dont la moitié seulement était couverte par l'assurance.

C'est une bien douloureuse épreuve pour notre population et notre dévoué curé.

FISHER BRANCH

La mort, cette inexorable faucheuse, vient encore une fois d'arracher un père à sa nombreuse famille. Il s'agit de M. Achille Champagne, de Fisher Branch. Le défunt habitait cet endroit depuis 1910; travailleur infatigable, époux et père dévoué, il avait su gagner l'estime de tous.

Ses funérailles eurent lieu dans l'église de Fisher Branch le 3 décembre. Les porteurs furent son frère, M. A. Champagne, ses deux beaux-frères, MM. O'Connor et Johnson, ses deux cousins, MM. R. Champagne et A. Dufort, et M. Roy.

Il laisse pour le pleurer sa femme et huit enfants en bas âge; sa mère, Mme A. Champagne, de Saint-Norbert; trois frères, Georges, Arthur et Aurèle; sept soeurs: la Rév. Soeur Beaugrand, des Soeurs Grises de St-Boniface, Mmes O'Connor, de Winnipeg, A. Curtaz, de Saint-Norbert, A. Lavoie, de Navin, N. Morin, de Gravelbourg, et Mlles Flora et Georgina.

• • •

La famille Champagne remercie toutes les personnes qui lui ont témoigné une si grande sympathie et particulièrement MM. René Champagne et Millier.

POUR RIRE

Méfiance

— Vous êtes bien le patron, pharmacien de 1re classe, s'écrie avec un air soupçonneux un monsieur bien mis?

— Mais oui, Monsieur.

— Et vous exercez depuis longtemps?

— Trente-cinq ans, Monsieur.

— Alors vous connaissez à fond votre métier?

— A fond.

— Et vous avez été diplômé?

— Oui, Monsieur, voyez ce cadre.

— Bon; alors, donnez-moi pour deux sous de boules de gomme.

Clemenceau à la tribune

Il était à la tribune de la Chambre. Comme un député ne cessait de l'interrompre, il le pria de le laisser parler.

— Mais j'ai le droit... j'ai bien le droit... commença son adversaire.

Alors Clemenceau:

— Vous avez le droit de tout faire, Monsieur, excepté mon discours.

Annonces

D'une institutrice: "Une dame suisse parlant l'allemand prendrait volontiers une jeune élève deux heures par jour pour lui montrer sa langue."

D'un chapelier: "Chapeaux à 20 francs pour les hommes de paille."

D'un cabaretier: "Vin blanc nouveau, bon pour les huîtres."

Ambassadeur distrait

M. Dwight Morrow, l'ancien ambassadeur des Etats-Unis au Mexique, dont la fille a épousé le colonel Lindbergh, est célèbre dans son pays par sa distraction. Ses amis se plaisent à conter des histoires qui, tantôt révèlent son esprit, son habileté diplomatique, et tantôt ses absences.

Les exemples sont sans nombre qui le montrent absolument inconscient de ce qui se passe autour de lui. Combien de fois ne l'a-t-on pas vu fixer son secrétaire, après une conférence absorbante, pour lui demander d'un ton solennel:

— Arthur, ai-je déjeuné?

Un jour, au cours d'un lunch, il se lança à fond dans l'exposition d'un sujet ardu. Tout en parlant, il mangeait, mais il était clair qu'il ne prêtait aucune attention à ce qu'il faisait. Enfin, on débarrassa la table; M. Morrow termina son exposé, et regardant la table vide:

— Maintenant, dit-il en se frottant les mains, nous allons faire un bon déjeuner.

Cannibalisme

Un journalier se présente dans une ferme pour demander du travail. Ce n'est pas l'ouvrage qui manque, puisqu'on est à la veille des foins. Mais le fermier, homme circonspect, ne veut embaucher personne à la légère.

— Où vous êtes-vous loué en dernier lieu? demande-t-il.

— Chez maître Jacques, de Casselot-le-Mal-Gardé.

— Pourquoi n'y êtes-vous pas resté?

— A cause de la nourriture, répond franchement notre journalier. La première semaine, une vache crève, on nous force à la manger. La seconde semaine, un vieux cheval se casse la patte, il faut le manger aussi. Et la troisième semaine, voilà-t-il pas que le grand-père de maître Jacques vient à mourir. Alors, vous comprenez, je n'ai fait ni une ni deux, j'ai eu peur... j'ai demandé mon compte et je cours encore!

Education

M. S... la femme du peintre, rentre chez elle fatiguée et énervée: elle se trouvait dans un tramway où de nombreux jeunes gens étaient confortablement assis, et aucun d'eux n'a même fait mine de se lever pour lui offrir sa place. Elle raconte son aventure, dans un dessein pédagogique à son fils, un garçonnet de douze ans, et lui demande:

— Est-ce que tu resterais bien tranquillement assis, toi aussi, en regardant fixement la dame debout?

Et cet enfant moderne de répondre:

— Oh! non, maman, je ferai semblant de dormir!...

SAINT-BONIFACE

A la cathédrale

Dimanche dernier, à toutes les messes, M. l'abbé Primeau a entretenu les paroissiens de la cathédrale de l'oeuvre de la Propagation de la Foi. M. Primeau est le directeur diocésain de l'oeuvre. A la suite des messes, les fidèles ont été invités à verser leur contribution en faveur de l'oeuvre.

A l'hôtel de ville

Le conseil actuel terminera son année et sera remplacé par le nouveau conseil, après le premier de l'an. Le maire Campbell remplacera le maire Walsh et les habitués de l'hôtel de ville verront partir avec regret l'ex-maire Walsh.

A la dernière assemblée, il a été question du projet de remanier le parcours de la Seine à Saint-Boniface. La petite rivière, si capricieuse dans son cours, fait une courbe dangereuse en arrière de la Western Steel. Les rives se rongent et il y a plusieurs éboulis, près de la rue Archibald, exposant à des dommages le tuyau qui alimente les réservoirs d'eau de Norwood.

Pour remédier au mal, il faudrait faire disparaître le fer à cheval que forme la rivière à cet endroit et faire passer le cours d'eau par un autre canal. La compagnie Western Steel a été approchée et a donné la permission voulue. Le conseil de ville a ensuite entrevu le gouvernement provincial; ce dernier a répondu que toutes les sommes allouées par le fédéral au bénéfice des sans-travail étaient épuisées. Néanmoins, si le fédéral consentait à voter la somme de $2,000, le provincial ne serait pas moins généreux et fournirait une somme égale. L'échevin McLean a été alors délégué à Ottawa, vers la poule aux oeufs d'or... Le conseil attendra son rapport.

Les soumissions pour la fondation du nouveau pont seront acceptées le 17 décembre. Le conseil décidera alors à qui en attribuer les travaux.

Les cadeaux

Nous osons en parler! Tout le monde se plaint de la dépression économique, mais il y aura encore des exagérations! Il faut en donner, mais avec mesure et selon ses moyens. Et pourquoi ne pas donner des choses utiles? Le tout serait mieux apprécié, car d'une part l'on se sentirait moins obligé envers le donateur raisonnable, et d'autre part, l'on serait souvent heureux d'avoir un cadeau utile.

Une vieille habitude française voulait que les cadeaux soient offerts à l'occasion de la nouvelle année! L'on est en train d'oublier la tradition et de plus en plus on se fait des cadeaux à Noël. L'esprit chrétien qui inspirait ces dons et présidait à leur distribution a aussi disparu. Il y a encore cependant de vieux durs à cuire, qui persistent à donner leurs cadeaux au jour de l'an, qui se font leurs souhaits, comme au bon vieux temps, et qui gardent à ces fêtes leur saveur chrétienne d'autrefois. Ceux-là n'en sont pas plus malheureux et ont le mérite d'aider à la conservation d'une tradition qui est moins insignifiante qu'elle en a l'air, puisqu'elle nous distingue des autres qui nous entourent.

Décès de Mme J.-O. Dubuc

Nous avons le regret d'annoncer la mort de Mme J.-O. Dubuc, épouse de M. J.-O. Dubuc, 522, rue Langevin, décédée subitement mardi matin. Elle était née Eugénie Sicotte, de Boucherville, P. Q., et âgée de 39 ans. La défunte laisse quatre enfants en bas âge. Les funérailles auront lieu vendredi matin à la cathédrale.

La Liberté prie M. Dubuc d'accepter ses bien vives condoléances dans le deuil douloureux qui le frappe.

Représentation à l'Institut Collégial Saint-Joseph

Le lundi 22 décembre, les élèves de l'Institut Collégial Saint-Joseph donneront une représentation sous le haut patronage de S. G. Mgr A. Béliveau.

Soirées musicales de la Commission scolaire

Les commissaires d'école ont décidé d'organiser, au cours de l'hiver, une série de soirées musicales et récréatives. Le but de ces soirées est de fournir à nos gens l'occasion d'entendre de la bonne musique et de leur procurer de temps en temps une saine récréation. Les commissaires méritent de chaleureuses félicitations pour cette heureuse initiative.

Dimanche soir a eu lieu la première séance. Le programme comportait l'opéra "Cavaliera Rusticana", joué sur le phonographe de l'école. M. Marius Benoist expliqua l'opéra à l'auditoire. Des élèves de l'école prirent part au programme. Clelio Ritagliati exécuta trois morceaux d'accordéon. MM. Lévêque, Camille Phaneuf et Curris donnèrent de jolies déclamations.

M. le commissaire Pambrun, organisateur de ces soirées, annonça qu'au mois de janvier nous aurons le plaisir d'entendre l'opéra "Carmen".

Ces soirées méritent d'être encouragées et la population devrait s'empresser de seconder la commission scolaire.

Une soirée de cinéma et de grand opéra à l'Union Nationale Française

L'Union Nationale Française, désireuse de procurer à ses membres et à la population de langue française en général un divertissement de choix, a décidé d'organiser une soirée de cinéma et de grand opéra qui aura lieu dimanche, à 8 h., dans la salle Constant, 254, rue Dumoulin. On y déroulera des films intéressants et l'on reproduira sur le phonographe l'opéra de Faust en français au complet. Tous les amateurs de bon cinéma et de belle musique tiendront à encourager cette louable initiative de l'Union Nationale Française.

Cercle Ouvrier Saint-Joseph

Partie de cartes du 3 décembre

Notre partie de cartes du 3 courant fut, si l'on considère les temps durs que nous traversons, très satisfaisante; aussi, nous sommes très heureux de dire un grand merci à notre population de Saint-Boniface et des environs, pour le magnifique encouragement qu'elle a bien voulu nous donner à notre première partie de cartes de la saison.

Nous remercions également, et de tout coeur, les généreux donateurs de Winnipeg, Saint-Boniface et Saint-Vital, qui ont largement contribué à faire ce beau succès.

Quatre-vingt-sept tables furent remplies, tout marcha rondement à la grande satisfaction du comité d'organisation, qui veut remercier aussi tous ceux et celles qui ont bien voulu l'aider à mener à bien cette partie pour les pauvres.

De nombreux prix furent distribués aux heureux gagnants que voici:

Prix pour dames: Mme Orile Rheault, 1er; Mme J.-A. Cusson, 2me; Mlle Benoist, 3me; Mme E. Normandeau, 4me; Mme Boily, 5me; Mme Théo. Marius, prix caché. Le prix d'entrée fut gagné par Mme L. Normandeau.

Prix pour messieurs: L. Fontaine, 1er prix; A. Hogue, 2me prix; A. Jetté, 3me; R. Decuyper, 4me; M. Duguay, 5me; M. J.-A. Bibeau, prix caché. Le prix d'entrée fut gagné par M. G. Painchaud.

Le prix de rafle de $10 en or fut gagné par M. J.-M. Montagnon.

Nos sincères félicitations aux heureux gagnants.

Les recettes nettes de cette partie de cartes se chiffrent $168.39 en argent et $45.60 en marchandises, après déduction des prix donnés en marchandises.

Après la partie de cartes, un goûter fut servi à l'assistance; un grand merci aux dames qui nous ont généreusement fourni de si bons et beaux gâteaux, qui furent arrosés par une bouteille de Coca-Cola gracieusement fournie par la Cie Coca-Cola, de Winnipeg.

Tous s'en retournèrent après avoir passé une belle soirée, en se promettant de ne pas manquer la prochaine partie de cartes du Cercle Ouvrier qui aura probablement lieu d'ici une couple de mois.

LE SECRETAIRE.

L'Union Nationale Française

L'Union Nationale Française a tenu lundi soir, dans la salle Constant, une réunion générale de ses membres. La nouvelle société semble très populaire parmi les Français, à en juger par le nombre de ses membres qui s'élève à 127. Un travail de recrutement reste encore à faire pour grouper le plus grand nombre possible d'adhérents.

On a décidé de placer au début du livre des minutes le compte rendu de la réunion tenue à l'hôtel de ville de Saint-Boniface à laquelle assistaient M. et Mme Edouard Carteron.

Une autre assemblée générale aura lieu le lundi 12 janvier pour l'adoption définitive des statuts.

Un comité a été chargé de voir à procurer quelques douceurs, à l'occasion des fêtes, aux membres de la colonie qui pourraient se trouver dans le besoin. Des sympathies ont été votées à M. Serraillon, récemment blessé par un tramway.

Le sport

Les équipes de Saint-Boniface seront bientôt à l'oeuvre. Mercredi dernier, nos intermédiaires devaient se rencontrer avec les Winnipeg. La partie n'eut pas lieu; le combat finit... faute de combattants. Les Winnipeg ne s'étant pas présentés, la partie fut allouée aux nôtres.

Les Juniors rencontreront, mardi prochain, le Collège St-Paul. Les Juniors portent, pour la plupart, des noms aux consonnances anglaises. La raison en est qu'il y a actuellement peu des nôtres en état de jouer junior. Dans une année ou deux nous aurons des joueurs. Nous avons actuellement 15 juvéniles, tous canadiens-français, qui joueront dans leur section respective de la même ligue.

L'on se prépare à une saison intéressante.

Chevaliers de Colomb

Conseil Provencher No 2450
Ligue de Quilles

La première série est terminée. Le Club Côté, en gagnant deux parties contre le Club Laroque, décroche la première place. Les autres clubs suivent de près. Six parties seulement séparent le premier et le dernier club. La deuxième série, qui commencera le 8 janvier prochain, promet d'être encore plus intéressante.

D'ici là, on parle de parties spéciales avec le club de la Banque Canadienne Nationale, qui fait très belle figure dans la Ligue des Banques.

Jeudi prochain, à l'heure habituelle, nos clubs joueront entre eux, avec plusieurs dindes comme prix. Tout joueur de la Ligue est prié de se rendre au Saratoga, s'il désire une dinde à bon marché. Toute partie sera individuelle avec handicap, ce qui donne à chacun chance égale. Avis aux amateurs de la bonne chère d'être présents!

Le résultat des dernières joutes suit:

Club Côté — Poulin, 252; Buote, 419; Germain, 450; Bénard, 140; Côté, 461; handicap, 134. Totaux: 618, 700, 783—2101.

Club Laroque — Parent, 434; Mercier, 301; Pelletier, 459; Dufault, 263; Laroque, 232; handicap, 102. Totaux: 746, 588, 714—2048.

Le Club Côté gagne deux

Club Millette — Vermette, 366; Marquis, 347; Picard, 233; Bergevin, 255; Millette, 333. Handicap, 147. Totaux: 609, 674, 713—1996.

Club Gatien — Laurendeau, 475; Trudel, 374; Grondines, 470; Gatien, 417. Handicap, 82. Totaux: 683, 659, 640—1982.

Le Club Millette gagne deux.

Club Desjardins — Gagnon, 331; Collin, 371; Leduc, 505; Desjardins, 451. Handicap, 111. Totaux: 632, 647, 712—1991.

Club Roy — Lanthier, 400; Michon, 429; Rodrigue, 126; d'Eschambault, 238; Carrière, 535. Handicap, 120. Totaux: 663, 712, 695—2060.

Le Club Roy gagne deux.

Résumé

La plus haute partie simple: Millette, 210.

Le plus haut total, trois parties: Carrière, 535.

Position des clubs

	G.	P.
Côté	18	12
Laroque	17	13
Millette	15	15
Desjardins	15	15
Gatien	13	17
Roy	12	18

Moyennes individuelles

	Parties.	Moy.
Carrière	27	160.40
Grondines	25	159.21
Desjardins	29	159
Roy	23	155
Millette	26	154
Leduc	29	153
Pelletier	24	148
Gatien	29	147
Blanchard	16	146
Côté	29	145
Parent	16	145
Laurendeau	29	142
Laroque	24	140
Blain	24	138
Lanthier	16	135
Bénard	2	134
Dufault	18	134
Mercier	26	133
Boismenu	7	133
Hébert	12	132
Buote	21	132
Dostert	21	132
Trudel	29	132
Germain	24	131
Collin	25	129
Bergevin	22	129
Picard	21	128
d'Eschambault	16	127
Poulin	20	126
Vermette	19	122
Baudry	4	119
Lavoie	4	118
Rodrigue	8	117
Michon	14	115
Gagnon	8	114
Marquis	19	113
Laberge	3	98
Lévêque	5	97

Records de la première série

Haute partie individuelle: Millette, 225.

Haute partie individuelle avec handicap: Leduc, 251.

Hautes 3 parties individuelles: Desjardins, 609.

Hautes 3 parties individuelles avec handicap: Leduc, 658.

Club, haute partie individuelle: Desjardins, 688.

Club, haute partie individuelle avec handicap: Gatien, 816.

Club, hautes 3 parties individuelles: Desjardins, 1943.

Club, hautes 3 parties individuelles avec handicap: Côté, 2240.

PETITES NOTES

Mme A. Dufault, suite 4, 85, rue Marion, Norwood, est revenue le 6 décembre d'un voyage à Edmonton, en promenade chez sa fille, Mme O. Courtemanche. Elle s'est arrêtée à Régina pour quelque temps, chez son fils Armand, et est revenue enchantée de son voyage.

Baptême

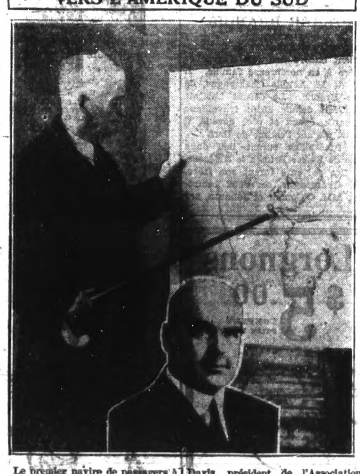
Le 10 décembre — Joseph-Edmond-Joachim, né le 14 novembre, enfant de Zacharie Leclair et d'Emilienne Zastre. Parrain, Edmond Léonard; marraine, Mme Leclair, grand'mère.

Sépultures

Le 9 décembre — Inhumé dans le cimetière de la paroisse, le corps de Chrysostome Bousquet, époux de feu Marie-Rose Carrière, décédé le 5 décembre, à l'âge de 74 ans.

Le 10 décembre — Le corps de Marie-Ange, enfant d'Edmond Petit et de Lucie Dumaine, décédée le 10, âgée de quelques heures.

VERS L'AMÉRIQUE DU SUD



Le premier navire de passagers à quitter un port canadien pour l'Amérique du Sud — le "Prince Robert", nouveau navire de la Canadian National Steamships — partira d'Halifax, le 2 mars, avec un groupe de délégués du commerce canadien et de touristes à destination de Buenos Ayres où se tiendra l'an prochain, la grande exposition de l'Empire Britannique. En cours de route les Canadiens feront plusieurs escales et auront l'occasion de visiter diverses villes de l'Amérique Latine. A Buenos Ayres, capitale de l'Argentine, ils seront reçus officiellement par les gouvernements et les corps publics. Des entrevues seront ménagées sur le terrain de l'Exposition entre les hommes d'affaires canadiens et ceux de l'Argentine. Nous voyons ici M. Angus McLean, président de la Canadian Chamber of Commerce, montrant sur la carte de "Amérique du Sud, la ville de Buenos-Ayres, but ultime du voyage du "Prince Robert", et M. Elmer Davis, président de l'Association des Manufacturiers Canadiens. La Chambre de Commerce et l'Association des Manufacturiers ont, de concert avec le gouvernement canadien, assuré la représentation du Canada à l'exposition de Buenos Ayres qui sera ouverte par le Prince de Galles et sera l'une des plus importantes jamais tenues dans le monde. De même que plusieurs autres délégués, MM. Davis et McLean seront accompagnés dans leur voyage à l'Amérique du Sud par leurs femmes. Plusieurs Canadiens feront aussi le voyage en simples touristes pour profiter de l'itinéraire spécial du "Prince Robert" et du bas prix exceptionnel du voyage. A l'itinéraire figurent des escales à la Havane, Trinidad, Pernambouc, Montevideo, Buenos Ayres, Santos, Rio de Janeiro, les Bermudes, etc.

De plus des excursions par chemins de fer seront organisées pour visiter le Chili et une partie du Brésil.

LA VIE AU COLLÈGE

Du nouveau! Nos petits sont entrés dans une ligue de "Midgets", pour Saint-Boniface. La première partie s'est jouée dimanche, alors que nos porte-couleurs ont rencontré ceux de la Cathédrale.

Joute intéressante — certains ont dit davantage, mais nous ne voudrions pas froisser nos grands... — c'était merveille de voir ces bouts d'homme rompus aux tactiques des vieux joueurs.

Les protégés de George Watkins, énervés au début par les cris enthousiastes des spectateurs — ils étaient nombreux, nous avons même reconnu Mgr l'Archevêque — semblaient devoir être inférieurs à leur adversaires. Un premier point leur donna confiance, et dans la seconde et la troisième période, ils se montrèrent si habiles joueurs que notre gardien de buts, Yves Tremblay, ne put faire montre de ses nombreuses qualités! Le jeune Beaudin et le capitaine Paul Gauthier ont été en évidence pendant toute la joute. Beaudin passa à Viau pour le premier point et compta lui-même les deux autres.

Nos félicitations à notre ancien, M. Albert Lemay, pour avoir si bien stylé ses joueurs et leur avoir communiqué son bel esprit sportif.

* * *

Nos grands ont rencontré une équipe de fortune formée par le Cercle La Vérendrye. Ils n'ont pas eu grand'peine à triompher de leurs adversaires.

* * *

Les universitaires composent consciencieusement tous les jours à l'Université. Nos petits songent déjà à faire leurs paquets...

Les cimetières militaires dans la Meuse

Bar-le-Duc. — Le département de Meuse a le douloureux privilège d'être le département français comptant le plus grand nombre de cimetières militaires.

On compte en effet 40 cimetières nationaux avec 80,000 tombes, et 34 cimetières militaires allemands avec 60,000 tombes.

Dans ces chiffres ne sont pas comptés les militaires dont l'identification a été impossible et qui reposent dans les ossuaires. Le nombre de ces inconnus est très élevé.

Enfin, dans plus de 300 cimetières communaux, il existe des tombes militaires confiées aux municipalités.

Par ailleurs, de nombreux corps ont été restitués sur la demande des familles.

Quant à l'Allemagne, elle a laissé à la garde de la France la totalité de ses soldats tombés sur les champs de bataille, alors que tous les nôtres décédés en pays ennemis ont été rapatriés.

Ces glorieux restes sont, en cas d'identification, inhumés au cimetière national de Douaumont, dans le cas contraire dans les tombeaux du même ossuaire.

L'aménagement des cimetières nationaux se poursuit rapidement et d'une façon rationnelle. De hautes tiges et des haies entourent à peu près tous les cimetières. Les allées sont également gazonnées et des massifs de fleurs et arbustes d'ornements judicieusement disposés.

Quiproquo

Pendant une leçon de choses, Jacques est distrait et bavarde avec son voisin.

Le maître s'en aperçoit et l'interroge à l'improviste sur le sujet de la leçon:

— Quel est l'animal qui nous fournit le jambon?

Jacques, surpris et n'ayant entendu que les derniers mots, s'écrie:

— Monsieur, c'est le charcutier!

Soumissions pour enlèvement de déchets

Des soumissions cachetées et adressées au soussigné avec indication sur l'enveloppe "Soumissions pour déchets", seront reçues jusqu'à 5 heures du soir, le lundi 22 décembre 1930, pour l'enlèvement et transport des déchets de la ville aux terrains des vidanges.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque accepté par la banque ou de billets de banque comme garantie égale à 5 pour cent du montant de la soumission.

La plus basse ou aucune soumission ne sera nécessairement acceptée.

Pour plus amples renseignements et devis s'adresser au Service de l'Hygiène, à l'hôtel de ville.

Par ordre,
ERNEST GAGNON,
Greffier.

Saint-Boniface, ce 15ème jour de décembre 1930.

Feuilleton de la "Liberté" No 6

ANITA

M. DELLY

(Suite)

Anita et Ulrich lui firent écho, mais Ary n'eut qu'un demi-sourire. Depuis un instant, son regard un peu assombri ne quittait pas le visage de son cousin.

— Et vous, Mademoiselle, avez-vous un rôle dans la comédie? demanda étourdiment Ulrich.

Les sourcils d'Ary se rapprochèrent violemment et il se détourna pour adresser une observation impatiente aux jardiniers. Mais la question d'Ulrich ne parut pas troubler Anita, et elle répondit avec beaucoup de calme:

— Je ne prends pas part aux soirées, vous le savez, Monsieur Heffer.

— Ah! c'est vrai, j'avais oublié!... Pardonnez-moi, dit-il d'un ton de regret.

— Viens-tu voir ma mère? Elle s'occupe à organiser le buffet, mais tu ne la dérangeras pas, dit Ary en posant sa main sur l'épaule de son cousin.

Sa voix avait des vibrations irritées, et le regard que rencontra Anita était très froid, presque dur.

Les deux cousins s'éloignèrent dans la direction de la salle à manger... En traversant la salle d'études, Ulrich s'arrêta tout à coup et posa sur son cousin son regard sérieux.

— Vraiment, Ary, je te croyais un homme de justice et de devoir! dit-il de sa belle voix sonore. Pourtant, tu m'en fais douter, mon ami.

— Ah!... Et comment cela? demanda négligemment Ary.

— Mais en traitant cette pauvre jeune fille, ta cousine, comme tu le fais, comme vous le faites tous!

— C'est-à-dire en martyre, dis franchement le mot...

Il parlait d'un ton moqueur, mais une lueur de colère avait traversé son regard.

— Pas d'exagération, Ary, je parle sérieusement, dit Ulrich avec gravité. Il ne s'agit pas ici de martyre, mais de l'abandon moral, tout à fait voulu et systématique, où vous avez laissé cette parente; il s'agit de cette cruauté qui vous la fait reléguer dans sa chambre, tandis qu'au-dessous d'elle s'amuseront d'autres jeunes filles de son âge, dont la plupart ne la valent pas... En conscience, Ary, cela est-il juste et conforme aux intentions de ton père?

— Quel enthousiasme, mon cher! dit ironiquement Ary dont la main, d'un geste machinal, se mit à tourmenter la frange d'un tapis. Tu fais un excellent avocat, mais malheureusement tu ne peux me convaincre. De tout temps, nous nous sommes tracé vis-à-vis de la fille de Bernhard Handen cette ligne de conduite et nous ne nous en écarterons pas. Il est impossible d'oublier qu'elle est la fille d'une aventurière, la petite-fille d'infimes ouvriers, et que son père fut cause de la mort prématurée du nôtre... Aussi, bien que nous lui prêtions, d'après le voeu de mon père, l'honorable abri de notre toit, elle doit toujours rester en dehors de la famille.

Il prononça ces mots avec une décision hautaine, mais son front eut une légère crispation.

Ulrich secoua la tête d'un air désapprobateur. Cependant, connaissant la volonté inébranlable de son cousin, il jugea inutile d'insister... Il entra dans la salle à manger où Mme Handen surveillait les apprêts du buffet. Frédérique se trouvait là aussi. Sans doute venait-elle de rentrer, car elle avait encore son chapeau et tenait sous le bras une volumineuse serviette. Elle accueillit Ulrich avec une indifférence qui ne lui était pas habituelle autrefois envers ce cousin, honoré dès l'enfance d'une prédilection particulière de cette nature peu prodigue d'affection... Mais le jeune homme ne parut pas s'en apercevoir et sa gaieté n'en fut aucunement troublée.

. . . .

La soirée d'Anita devait se passer tout entière dans sa chambre, car elle n'était pas admise au dîner qui réunissait, outre Wilhelm Marveld, quelques étrangers parmi lesquels figurait Joël Ludnach. Elle prit donc son repas solitaire et se mit à travailler.

Mais une invincible tristesse l'envahissait. C'était le souvenir des paroles dures et méprisantes qui lui avaient été prodiguées dans son enfance, la pensée de son abandon et de cette hostilité froide qui l'environnait toujours... Et puis — car enfin elle était jeune, pleine de vie et d'entrain — elle ne pouvait, malgré sa piété et son sérieux, s'empêcher d'éprouver un léger regret à la pensée de cette soirée qui commençait au-dessous d'elle, véritable régal artistique dont elle aurait su si bien apprécier les beautés.

La demie de 11 heures avait sonné et elle travaillait encore. Mais elle s'aperçut tout à coup qu'un livre indispensable lui manquait, et elle se rappela l'avoir laissé dans la salle d'étude. Léopold, avec qui elle était demeurée en excellents termes, le lui avait emprunté la veille et elle n'avait pas songé à le reprendre. Tant pis, elle s'en passerait!

Et elle se remit à écrire, essayant de fermer l'oreille aux sons du piano qui montaient jusqu'à elle, mêlés par instants à ceux, incomparablement pénétrants, du violoncelle d'Ary.

Mais, décidément, elle ne pouvait se passer de ce livre. Son travail, long et extrêmement difficile, n'avançait pas du tout... Pourquoi n'irait-elle pas le chercher? La salle d'étude, ne faisant pas partie des pièces consacrées à la réunion, devait être évidemment fermée et déserte. Très facilement, elle pourrait y parvenir sans être vue.

Un instant plus tard, Anita arrivait au bas de l'escalier. Elle s'arrêta un moment, indécise... Le vestibule était brillamment éclairé, et, par la porte du salon entr'ouverte, venait un bruit de voix et de rires remplaçant la musique qui avait cessé.

Mais Anita se rassura en se disant qu'on ne pouvait l'apercevoir. Elle se glissa jusqu'à la salle d'étude et ouvrit doucement la porte. Mais elle recula aussitôt. Cette pièce, qu'elle croyait trouver complètement obscure, était éclairée par l'illumination du grand salon. La porte de communication était ouverte, mais un superbe bosquet de palmiers masquait cette issue... En réalité, les invités réunis dans le salon ne pouvaient rien apercevoir dans cette salle.

Anita le constata avec soulagement, et elle s'avança pour chercher son livre. Mais elle demeura tout à coup immobile. Les conversations avaient cessé, et, au milieu d'un religieux silence, une voix s'élevait seule — une voix singulièrement douce et charmeuse, qui disait une poésie exquise, empreinte d'une grâce mystérieuse... En avançant un peu la tête, Anita put apercevoir, à travers les feuilles écartées d'un palmier, le grand salon plein d'une foule élégante, et, sur le petit théâtre, un inconnu, jeune, mince et très blond, aux grands yeux bleus rêveurs... C'était probablement Joël Ludnach, le poète norvégien.

Machinalement, le regard d'Anita se dirigea vers un groupe placé près du bosquet de palmiers. Outre plusieurs jeunes personnes qui lui étaient inconnues, il y avait là Bettina, bâillant doucement derrière son éventail, Wilhelm qui la contemplait d'un air de béatitude; Frédérique, dont Anita ne pouvait apercevoir le visage, tourné vers le théâtre. Comme sa soeur cadette, elle était vêtue de faille blanche, mais tandis que des ornements vaporeux agrémentaient la toilette de Bettina, la sienne était absolument simple, à part une immense collerette Médicis en dentelle d'où ressortait sa tête fière, couronnée d'une magnifique chevelure crêpelée.

Elle détourna tout à coup son visage, et Anita demeura frappée de surprise. Etait-ce bien la froide et sombre Frédérique, cette belle créature au sourire radieux, au regard étincelant de bonheur?

Les applaudissements saluaient le poète qui se trouva aussitôt entouré de gens empressés à le complimenter. Frédérique se leva et fit quelques pas dans cette direction... Mais le conseiller Handen apparut tout à coup près d'elle.

— Ah! tu vas aussi féliciter ce nuageux personnage? dit-il avec un gros rire narquois.

Il n'avait pas paru s'apercevoir du brusque mouvement de recul de sa nièce et du regard dur, plein d'aversion, qui se tournait vers lui.

— ... Il me déplait souverainement, ce famélique poète, et je ne comprends pas l'engouement de mes concitoyens pour cet étranger.

Tout ce qu'un regard humain peut exprimer de colère et de haine était empreint dans les yeux gris qui se fixèrent un instant sur le conseiller... Mais il ne vit rien, étant occupé à examiner le groupe qui entourait le poète.

— Où est donc Ulrich?... N'est-ce pas lui que j'aperçois dans ce coin là-bas?... Vous êtes donc brouillés? dit-il en jetant un coup d'oeil méchamment curieux sur la physionomie glacée de sa nièce.

Elle détourna la tête sans répondre. Sa lèvre avait un pli dédaigneux, sa main longue et fine agitait nerveusement un éventail de plumes blanches.

— Ce serait dommage, reprit le conseiller d'un ton patelin. Oui, il serait véritablement regrettable de ne pas mettre à exécution ce projet de mariage, projet tacitement adopté de tout temps par vos familles. Mais je ne sais si Ulrich...

Il s'interrompit, regardant en dessous la jeune fille. Mais les yeux de celle-ci étaient obstinément tournés du côté opposé.

— ... Oui, je crains que ce pauvre Ulrich — un garçon fort intelligent, mais une tête folle que tu aurais besoin de mettre à la raison, Frédérique, — je crains, dis-je, qu'il ne médite quelque sottise. Quel coup de théâtre si, un jour il venait demander à ta mère, non la main de la cousine qui lui est promise depuis l'enfance, mais celle de...

Il s'interrompit encore et coula le même regard inquisiteur vers Frédérique. Mais elle ne broncha pas et ne détourna pas la tête... Cela exaspéra le conseiller.

— Es-tu changée en statue? dit-il en lui saisissant brusquement le bras.

Elle se dégagea presque avec violence et le regarda avec hauteur.

— Eh! que m'importe ce que vous me racontez là, mon oncle! Ulrich est libre d'épouser qui lui plait... et moi aussi! ajouta-t-elle en redressant orgueilleusement sa tête brune.

— Ah! par exemple! murmura le conseiller absolument abasourdi. Tu t'arranges de cela... là, tout de suite?... Et as-tu idée de celle dont je veux parler?

— Oh! je vous avoue que cela me préoccupe peu! dit-elle avec une profonde indifférence, en faisant quelques pas pour s'éloigner.

— Vraiment, tu ne tiens pas plus que cela à Ulrich?... Que t'a-t-il donc fait?... Et tu le verrais peut-être sans déplaisir solliciter la main d'Anita?

Malgré l'empire qu'elle possédait sur elle-même, Frédérique ne put retenir un geste de stupeur.

— Anita!... A quoi pensez-vous, mon oncle? Le fils du pasteur Heffer épousant une catholique, la fille d'une chanteuse! Vous avez de l'imagination! dit-elle avec ironie.

— Bien, bien, nous verrons qui rira le dernier, grommela le conseiller exaspéré. Vous êtes donc tous aveugles pour ne pas vous apercevoir de l'attitude admiratrice prise par ce garçon en présence d'Anita, — et cela, on peut le dire, depuis le premier jour où il l'a vue, tout enfant!... Et la petite, pas sotte, pose pour la triste abandonnée et fait des mines malheureuses afin d'attendrir ce naïf et de le prendre dans ses filets.

Frédérique eut un geste de protestation.

— Pour cela, mon oncle, vous vous méprenez!... Malgré nos légitimes préventions contre cette jeune fille — ou, pour parler plus exactement, contre ses parents, — il est loyal de reconnaitre qu'elle s'est toujours tenue à sa place et n'a jamais eu l'ombre de coquetterie. Elle est parfaitement simple et franche, et cette tristesse dont vous semblez lui faire un crime est assez explicable dans sa situation. Quant à Ulrich, je suppose que vous vous êtes mépris sur ses sentiments, et que vous ne devez voir là que la bonté, l'amabilité naturelles à son caractère.

— Ah! tu la défends aussi, toi! Ma parole, elle va vous ensorceler tous!... Voilà déjà Léopold qui n'a que sa louange à la bouche...

Il s'éloigna en mâchonnant des mots furieux et se dirigea vers Ulrich. Mais en voyant venir ce personnage qu'il ne pouvait souffrir, le jeune homme se leva vivement et rejoignit le groupe entourant le poète norvégien et Ary. Frédérique s'était avancée aussi de ce côté, et de gais propos, de joyeux éclats de rire venaient de cette jeune réunion... Le conseiller se dit qu'il n'avait que faire là, et, d'assez mauvaise humeur, il alla retrouver les graves et importants personnages à têtes chauves ou grises réunis dans le fumoir.

Peu après, Ary, qui semblait fatigué et soucieux, sortit du grand salon où une pianiste attaquait une rhapsodie de Liszt.

VIII

La conversation du conseiller et de sa nièce s'était commencée à voix basse, à cause des jeunes personnes étrangères qui se trouvaient près d'eux. Mais celles-ci s'étant éloignées, le conseiller avait un peu élevé la voix. Anita, occupée à chercher son livre qui demeurait introuvable, n'avait d'abord rien entendu. Enfin, elle mit la main sur le volume et s'apprêtait à s'éloigner, lorsque son nom, prononcé par le conseiller et répété par Frédérique, vint frapper son oreille... puis la phrase incrédule et dédaigneuse de Frédérique et les paroles méchantes du conseiller...

Oui, elle avait entendu, et maintenant elle demeurait immobile, rougissante de douleur et de colère... Ainsi, voilà ce qu'il avait imaginé cet homme qui la détestait! La compassion d'Ulrich, la politesse aimable dont il usait envers elle étaient si bien en désaccord avec la matière d'agir de sa famille qu'elles avaient frappé la malveillance toujours en éveil du conseiller, et maintenant il allait colporter — si ce n'était déjà fait — l'idée éclose en son cerveau fertile en méchancetés — Mme Handen serait informée que son neveu pensait à épouser l'orpheline détestée, Frédérique, quoi qu'elle en dit — par bravade, probablement — ne pourrait plus supporter la présence de celle qu'on lui montrerait prête à la supplanter, Ary... Mais la langue venimeuse du conseiller n'avait-elle pas déjà passé par là? N'était-ce pas l'explication de la physionomie sombre et contrariée du jeune homme lorsque, cette après-midi même, Ulrich avait adressé la parole à sa cousine?

Ainsi, sa position dans cette maison n'avait pas encore semblé assez pénible au vindicatif conseiller; il s'attachait à la rendre plus dure encore — ou, plus exactement, impossible.

Les tempes d'Anita battaient nerveusement; ses mains brûlaient de fièvre... Elle s'était toujours heurtée ici à la malveillance plus ou moins déguisée, mais jamais encore ce sentiment n'avait revêtu l'apparence perfide, la lâcheté qui essayait aujourd'hui d'exciter sournoisement contre elle les membres de sa famille, si hostiles déjà. L'enfant aimante, la jeune fille loyale et fière se sentait à la fois révoltée et brisée devant cette haine tenace qui la poursuivait.

Elle n'entendait pas les harmonies étranges de la rhapsodie hongroise, elle ne voyait plus rien... D'une main fébrile, elle ramassa le livre qui avait glissé à terre et sortit de la salle d'étude.

Mais elle demeura subitement clouée au sol. De la pénombre du vestibule venait de surgir une forme masculine, haute et svelte. C'était Ary qui se promenait de long en large, les bras croisés sur sa poitrine, la tête penchée dans une attitude méditative...

Cette tête se redressa soudainement, le jeune homme, d'un geste las, passa la main sur son front. En même temps ses yeux, dans lesquels se reflétait une profonde tristesse, se dirigèrent machinalement du côté où Anita, revenue de son saisissement, reculait dans l'ombre protectrice...

Ary eut un tressaillement et son regard exprima une extrême surprise... Se voyant découverte, Anita s'avança résolument.

— J'avais oublié ceci dans la salle d'étude, dit-elle en montrant le volume.

Il lui était insoutenable de penser que sa présence ici, à cette heure, pouvait être attribuée à une vulgaire curiosité.

— En aviez-vous donc absolument besoin ce soir?

Elle crut percevoir un peu d'ironie dans son accent. Comprimant la petite irritation qui la gagnait, elle répondit avec froideur:

— Je ne pouvais m'en passer pour terminer mon travail que je dois présenter demain. Sans cette nécessité, je ne me serais pas risquée à rencontrer l'un de vos invités... ou même vous.

Un sourire railleur entr'ouvrit les lèvres d'Ary.

— Moi surtout, probablement? Mais avez-vous donc coutume de travailler si tard?

— Rarement, mais cette semaine je suis accablée de besogne. Mlle Rosa Friegen est malade et j'ai emporté les devoirs de ses jeunes élèves afin de les corriger.

Ary eut un mouvement d'impatience.

— Décidément, il est dans vos idées de faire la maitresse d'école! dit-il ironiquement.

Son regard se fixait avec irritation sur le joli visage un peu pâli et creusé qui se tournait vers lui.

— Ces veilles prolongées ne peuvent que nuire à votre santé, et je suppose qu'il serait raisonnable de vous les interdire absolument.

Elle le regarda avec une intense surprise. A quel propos s'occupait-il de sa santé? Probablement pour lui susciter quelque ennui, la priver de sa liberté de travail? Oui, c'était cela, on n'en pouvait douter.

— Qu'importe! dit-elle sèchement. Qui s'inquiétera si je me fatigue ou non? J'ai besoin de travailler pour vivre, puisque la somme que je tiens de mon père sera insuffisante lorsque j'aurai ma liberté entière. Si je ne veux pas végéter dans des emplois subalternes, si je tiens à conquérir un jour une position un peu élevée dans l'enseignement, il m'est indispensable de posséder la plus grande somme possible de savoir.

— Cela est évident, mais il est au moins inutile d'y ajouter les corvées imposées par Mlle Friegen.

La jeune fille eut un énergique mouvement de protestation.

— Rien ne m'est imposé, et c'est de mon plein gré que j'ai proposé à Mlle Rosa — qui s'y est longtemps refusée — de lui rendre ce petit service. Je lui dois bien cela, certes!

Ary fit quelques pas vers le salon, puis se retourna tout à coup.

— Ainsi, vous vous destinez irrévocablement à l'enseignement?

— Son regard impérieux scrutait avec attention la physionomie de sa cousine.

— Mais oui, ainsi que je vous l'ai déjà dit. C'est pour moi le seul parti à prendre.

— Vraiment!... Vous croyez? dit-il d'un ton railleur. Il y a cependant d'autres voies... le mariage, par exemple.

Les yeux étincelants semblaient chercher à pénétrer l'âme d'Anita, et la jeune fille dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas laisser transparaître l'agitation amenée en elle par cette question. Les perfides et mensongères paroles du conseiller se présentaient nettement à son esprit, et, vraiment, il lui était impossible de supporter la pensée qu'Ary la crut capable des manoeuvres hypocrites dont l'accusait son grand oncle.

— Je ne me laisse pas aller à des rêves aussi inutiles, je vous prie de le croire, dit-elle froidement. Qui donc aurait la pensée de demander la main d'une orpheline pauvre et délaissée, absolument inconnue? Je ne comprends même pas que cette supposition vienne à l'esprit de celui qui a si constamment proclamé, par ses paroles et par ses actes, que j'étais une paria, une créature que l'on peut mépriser et humilier... parce que ma mère était fille d'ouvriers et se servait de sa voix pour gagner le pain quotidien!

La main d'Ary, d'un geste nerveux, arracha la fleur piquée à sa boutonnière et se mit à la pétrir impitoyablement. Son beau visage était devenu d'une pâleur mortelle. Mais, sans s'en apercevoir, Anita continuait:

— Je me trouve précisément obligée, d'un côté, de garder une certaine situation sociale, et là se révèle l'opportunité de mon projet. L'enseignement est une carrière honorable et estimée qui ne pourra porter ombrage à votre amour-propre, dit-elle avec une mordante ironie. Songez donc, si j'avais fait quelque modeste pauvre mariage!... Décidément, je crois que ma résolution est la bonne.

— Nous verrons si les circonstances ne la feront pas faiblir, dit-il d'un ton glacial. Dans tous les cas, il ne saurait être question de quitter cette maison avant votre majorité.

Il s'éloigna dans la direction du salon. Paolo apparaissait sur le seuil du couloir de l'office. Il jeta en passant un regard surpris sur la jeune fille, vêtue de laine grise, qui demeurait, comme une Cendrillon, en dehors de l'élégant tourbillon s'agitant près d'elle.

Anita gravit lentement l'escalier. Une nouvelle souffrance venait de fondre sur elle. Cette liberté qu'elle souhaitait si ardemment, ce départ de la maison Handen, cet espoir qui la fortifiait dans son travail sans relâche, tout cela venait de s'évanouir, d'être reculé à plusieurs années par un caprice d'Ary... ou, plus exactement, par un sentiment de vengeance de la part du jeune homme qu'avaient froissé sa franchise et le reproche tacite qu'elle lui avait adressé. Car on ne pouvait réellement expliquer autrement cette défense faite d'un ton tranchant, un véritable ton de maitre. Et il l'était vraiment, car le tuteur d'Anita, un vieux cousin de son père, ne voyait que par ses yeux. Ainsi, il lui faudrait bien obéir à cete volonté implacable... il faudrait demeurer ici encore!

Mais elle se reprocha aussitôt cette plainte intérieure. Qu'avait-elle à se désoler, puisque, plus heureuse que beaucoup, elle possédait la forte amitié des demoiselles Friegen, l'ardente affection de Charlotte... et surtout, puisqu'elle avait Celui en qui se résument toutes les tendresses de la terre?

Elle s'était arrêtée un instant sur le palier du premier étage. Un léger courant d'air venait jusqu'à elle, la faisant un peu frissonner. L'atmosphère extérieure avait été considérablement rafraichie par une averse torrentielle, mais les appartements étaient étouffants, et la jeune fille se sentait saisie par cette transition. Sans doute quelque fenêtre était demeurée ouverte, malgré la pluie qui recommençait à tomber avec violence.

Anita fit quelques pas dans la direction de l'escalier du second, puis elle revint en arrière. Il était décidément préférable d'aller fermer cette fenêtre, car cela occasionnerait une gronderie à Charlotte ou à Mina si Mme Handen trouvait les parquets mouillés.

Guidée par le courant d'air, la jeune fille, marchant très légèrement pour ne pas éveiller les enfants, arriva au bout du couloir, en face de la chambre de Maurice. Ce soir, ce dernier s'y trouvait seul. L'air venait de cette pièce par la porte entr'ouverte.

Anita la poussa complètement et retint, par un suprême effort de volonté, le cri d'effroi qui allait sortir de ses lèvres. La fenêtre était ouverte; un homme, arrivé au sommet d'une échelle, s'apprêtait à sauter dans la chambre. Un second individu, penché sur le lit de Maurice, s'occupait à bâillonner le malheureux enfant.

Anita vit tout cela en un clin d'oeil. Mais l'homme qui entrait par la fenêtre l'aperçut aussi, au moment où elle reculait doucement pour aller donner l'alarme en bas. Avec une exclamation de rage, il s'élança vers elle. Elle bondit sur le palier en jetant un cri:

— Au secours!... Ary!

Le malfaiteur s'était jeté sur elle, mais elle se débattait avec énergie. Tout à coup, elle sentit une lame pénétrer dans sa chair, une douleur aiguë lui mordre le bras. Au même instant, il lui sembla qu'on la lâchait, qu'elle tombait à terre, puis elle s'évanouit.

En ouvrant les yeux, elle vit quelqu'un penché sur elle. Mais cette syncope lui avait certainement laissé un peu de vague dans l'esprit, car il lui semblait sentir une main froide et tremblante qui pressait la sienne, elle croyait distinguer, s'attachant sur elle, un regard empreint d'une inexprimable angoisse. En réalité, il n'y avait là qu'Ary.

Le jeune homme se redressa un peu brusquement en voyant se fixer sur lui les grandes prunelles bleues d'Anita. D'un signe, il appela Paolo qui entrait, tout émotionné, et témoignant son agitation par de grands gestes et des exclamations italiennes.

— Tais-toi, dit impérieusement Ary, et va prévenir Charlotte que Mlle Anita est blessée. Mais tâche que personne d'autre ne le sache pour l'instant, il est inutile de troubler la soirée.

— Maurice... voyez Maurice! balbutia la voix tremblante d'Anita.

Elle essayait en même temps de se soulever, mais un geste d'Ary l'arrêta.

— Restez en repos! ordonna-t-il, tout en s'élançant vers le lit de son jeune frère.

Il eut une exclamation d'angoisse et enleva rapidement le bâillon et les liens entourant les membres de l'enfant. Celui-ci était évanoui.

Lorsque, quelques instants plus tard, Ary, aidé de Charlotte, eut réussi à le ramener à la vie, ce fut pour le voir demeurer tremblant et sans voix, son regard plein de terreur sans cesse tourné vers la fenêtre.

— L'enfant est d'une faible santé et excessivement nerveux. Je ne sais ce qu'il adviendra de cela, murmura Charlotte d'un ton inquiet, tandis qu'elle pansait avec dextérité le bras d'Anita.

— La blessure n'est-elle vraiment pas grave? Un médecin est-il nécessaire? demanda Ary.

Il était demeuré près du lit de son frère et se retournait pour faire cette question d'un ton anxieux.

— Le médecin!... pour cette égratignure! s'écria Anita. Non, non, cela se guérira tout seul et très vite. Mais ne croyez-vous pas que pour Maurice?...

— Oui, il le faut pour lui. Je suis véritablement très inquiet de ce tremblement qui augmente de minute en minute... Charlotte, envoyez vite Thomas... ou plutôt Paolo, il est plus leste. Puis revenez aider Mlle Anita à monter chez elle, car le repos lui est absolument nécessaire après cette secousse.

La femme de chambre sortit, et Ary se mit à arpenter lentement la pièce. Il s'arrêta tout à coup devant Anita assise dans un fauteuil près de la fenêtre.

— Vous êtes vraiment tombée à point pour empêcher les malfaiteurs d'accomplir leur oeuvre, dit-il d'une voix qui frémissait un peu. Sans vous, nous étions en partie dévalisés, tandis que l'on s'amusait en bas. Les misérables avaient bien choisi leur jour et aussi cette partie de la maison, plus déserte et plus accessible que les autres. Si cela ne doit pas vous fatiguer, pouvez-vous me dire en deux mots ce que vous avez vu?

Quand elle eut terminé, il hocha la tête d'un air soucieux.

Ce sont évidemment des gens qui connaissaient bien la maison. J'ai à peine entrevu celui qui vous tenait, car, en m'entendant arriver, il vous a lâchée et s'est précipité vers la fenêtre où son complice l'avait précédé. Cependant, j'ai cru trouver une ressemblance avec un homme que nous avions donné il y a quelques années comme aide à Thomas, lorsqu'il a été si malade. C'était un assez mauvais sujet...

Un gémissement le rappela près du lit de Maurice. L'enfant tremblait toujours et s'agitait étrangement. Ary demeura assis près de lui, son regard angoissé fixé sur le pâle petit visage de son frère. Charlotte revint peu après, annonçant la prompte arrivée du docteur et apportant un cordial pour Anita.

La jeune fille, l'ayant bu, se leva et s'approcha du lit de Maurice.

— Pauvre enfant! dit-elle avec émotion. Que ne suis-je arrivée plus tôt!

Elle posa sa main sur le front de l'enfant, et, sous cette pression d'une extrême délicatesse, Maurice parut éprouver un soulagement. Sa physionomie contractée se détendit un peu, mais le tremblement qui inquiétait tant Ary ne cessa pas.

— Croyez-vous que ce soit très grave? demanda Anita.

— On peut tout craindre avec une nature impressionnable telle que celle-là. Heureusement — et nous devons en bénir Dieu — que je me trouvais en bas de l'escalier lorsque vous avez jeté votre appel. Un second malheur aurait été probablement à déplorer.

Sa voix tremblait légèrement, et il passa la main sur son front comme pour en chasser quelque idée obsédante.

— Mais ne demeurez pas debout, Anita, montez vite vous reposer. Souffrez-vous beaucoup?

— Oh! c'est très supportable!... Et fort heureusement, c'est le bras gauche!

— Oui, cet accident n'interrompra pas votre labeur acharné? Cependant, il faudra vous résigner à demeurer au moins toute la journée de demain au repos complet, car je m'aperçois que vous avez aussi des tremblements nerveux... Il faut me promettre cela Anita.

Il parlait avec sa froideur habituelle, mais il n'avait plus l'accent autoritaire qui avait si fortement froissé Anita lorsqu'il lui avait déclaré sa volonté tout à l'heure dans le vestibule.

— Oh! oui, cela, je vous le promets volontiers, dit-elle tranquillement.

— Ce serait tout autre chose s'il s'agissait de l'abandon de vos projets d'enseignement! fit-il avec une légère ironie.

— Certes! Ceux-là sont immuables, je vous en préviens. Vous pouvez m'empêcher de les mettre à exécution pendant quelques années encore, mais après, je serai libre... enfin! murmura-t-elle avec un soupir d'allègement.

Les sourcils d'Ary se froncèrent légèrement, ses lèvres frémirent un peu:

— En vérité, je suis un impitoyable tyran! dit-il en essayant de parler avec un calme railleur. C'est bien ainsi que vous me considérez, n'est-ce pas?

— En tout cas, vous prenez plaisir à tourmenter sans motif une pauvre créature qui ne demande que le droit de travailler pour vivre et de quitter une demeure où vous l'avez accueillie à contre-coeur, dit-elle en levant vers lui son regard fier. Car c'est là tout ce que je vous demande, Monsieur Handen... et c'est là aussi ce que vous me refusez inflexiblement.

— Pour le moment, oui, car vous êtes trop jeune. Nous verrons plus tard, dit-il tranquillement.

(A suivre)

PETITES ANNONCES

Tarif: 2 sous par mot. Minimum: 25 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

Les petites annonces doivent nous parvenir au plus tard le lundi soir, à cinq heures.

CADEAUX DE NOEL

Déjà Noël... l'année nouvelle... Qu'allez-vous offrir à vos amis? — Pourquoi pas un objet utile... électrique... Nous avons, pour la fin de l'année, un choix varié d'articles à des prix défiant toute concurrence. Fers à repasser, poignée couleur, $1.95. Lampes de poche, couleur, complètes, 75 sous. Fers à friser, couleur, Star rite, 95 sous. Percolateurs, depuis $3.75. Ces articles sont tous garantis un an.

FONTAINE & COMPAGNIE
Tél. 201 423 — 165, ave. Provencher

MIEL PUR A VENDRE — $4.50 la chaudière de 60 livres, mis en chaudières de 10 livres. S'adresser à Maison Saint-Joseph, Otterburne, Man. — Tf

PLOMBAGE, CHAUFFAGE, couverture, ventilation. Spécialité: Fournaises à air chaud. Attention spéciale aux réparations. St. Boniface Plumbing and Heating Co. Téléphones: bureau, 204 489; résidences, 204 489 — 203 094. — Tf

ARBRES DE NOEL à vendre: 35, 50 et 75 sous. Livrés à domicile. Téléphone 203 082. — 30p

VICES DU SANG, boutons, digestions difficiles, migraines, constipation, congestions, hémorroïdes, rhumes, maladies de la peau, acné, douleurs, rhumatismes vaincus radicalement par la Tisane de Cisbey de l'Abbaye des Trappistes (France). Mme A. Le Gouarguer, agent dépositaire, 202, rue Notre-Dame, Saint-Boniface. Prix, 60 sous. — 30p

JEUNE HOMME, 24 ans, demande emploi sur la ferme, pour sa nourriture seulement. S'adresser à la Liberté, Boîte 17. — 28p

PIANO "New State and William", machine à coudre "Singer" à vendre ou a échanger pour bêtes à cornes ou grain. S'adresser à 150, boulevard Dollard, St-Boniface. — 29

CADEAUX DE NOEL

Et pourquoi ne pas "moderniser" votre salon? Installer des lumières sur les murs? L'Anglais dit "wall brackets". Vu le peu de travail pour la saison nous pouvons vous faire cette installation à un prix très avantageux; nous avons en magasin un assortiment complet d'appliques murales bien meilleur marché que ce que vous pouvez trouver de l'autre côté du pont.

FONTAINE & COMPAGNIE
Tél. 201 423 — 165, ave. Provencher

AU SACRE-COEUR

La séance de la "Liberté"

Les paroissiens du Sacré-Coeur, avant même d'avoir lu les cinquante-deux numéros de la Liberté, avaient déjà reçu l'invitation d'assister à une séance, celle du 11 décembre, c'est-à-dire à la dernière de la huitième Tournée de la Liberté; et, cette invitation avait certainement été acceptée avec empressement, puisque la salle paroissiale s'est remplie, puisque les membres de l'A. C. J. C., en plaçant les invités, n'eurent pas à se plaindre du vide.

Le programme, connu mais souhaité à nouveau, ne donna aucun signe de chômage, de faiblesse ou de disette de la part des artistes du Cercle Molière. En particulier, "Le Pater" "Moulard n'est pas heureux", "Les Charbonniers", eurent des acteurs et des actrices qui parurent bien éprouvés au cours de ces pièces. Que voulez-vous! Leurs rôles le demandaient ainsi, et aussi les applaudissements n'en furent que plus sympathiques.

A M. A. Boutal, directeur de la Tournée, à Mme Boutal, aux demoiselles Y. Thibault et S. Ledoux, aux MM. L. Glénat et J. Delavignette, nos meilleurs compliments.

Un mot du directeur de la Liberté, le mot du commencement, de remerciement au Rév. Père curé et aux abonnés, avait imprimé un premier mouvement de plaisir délicieusement paroissial.

L'allocution du R. P. W. Vézina, O.M.I., le mot de la fin, de félicitations aux artistes et de sincère reconnaissance, fut comme l'écho de l'agrément de tous: "Vous nous avez fait plaisir".

De passage

Le R. P. J. Magnan, O.M.I., provincial, le R. P. H. Brassard, directeur de l'école indienne de Fort Frances, le R. P. de Grandpré, O.M.I., missionnaire de Beren's River; tous trois étaient présents à la séance de jeudi soir dernier; le R. P. Gédéon Bellemare, O.M.I., récemment nommé supérieur du Juniorat de la Sainte-Famille de Saint-Boniface, et qui chanta la grand'messe au Sacré-Coeur, dimanche dernier.

Partie de cartes

A la dernière partie de cartes donnée par les Dames de Sainte-Anne, les joueurs occupèrent une trentaine de table; la liste des prix ne fut donc pas longue.

Au whist: Mmes Roy et Lalonde, MM. A. Dumontier et M. Genthon. Au bridge: Mme Chouinard et M. Jolin. Prix d'entrée: Mme Blanchard.

MM. W. Pelletier et Dianes gagnèrent les prix raflés: deux $2.50.

Avant le goûter, Mlles G. Thomas, Fl. Dumontier et J. Belair nous entretinrent quelques instants au salon musical.

Aux organisatrices, un cordial merci.

La Société Saint-Jean-Baptiste

Une heure durant, dans l'après-midi du 14 décembre, les membres de l'assemblée Saint-Jean-Baptiste parcoururent l'ordre du jour d'une fin d'année.

Les nominations se sont closes avec vingt noms au tableau. Il a été entendu que la séance mensuelle de janvier prochain aurait lieu dans la soirée. Enfin, fidèle à la coutume, au profit de notre église-école, les membres de la Société Saint-Jean-Baptiste prépareront pour dimanche prochain, le 21 au soir, la grande partie de cartes, communément appelée la "partie des dindes".

Notre ligue de quilles

Les dernières rencontres ont décidé bien des choses: les deux équipes en tête se sont rencontrées, de même que les deux autres, qui étaient aussi égales. Avec le système des "handicaps", les équipes se trouvent à peu près d'égale force, puisqu'elles sont toutes sorties la dernière fois avec un total de 2,400 points ou un peu plus. Qui sait si les perdants resteront derniers, car... "les premiers seront les derniers"!

	G.	P.	Pts
Gervais	5	1	10
Gauthier	4	2	8
Léveillé	2	4	4
Sala	1	5	2

WINNIPEG

Fédération des Femmes Canadiennes-Françaises

Un avis d'Ottawa fut reçu dernièrement par Mme Laberge, présidente de la Fédération des Femmes Canadiennes-Françaises, ainsi qu'une copie des quelques changements faits à la constitution de la Fédération. Un des plus importants est la date des élections qui dorénavant aura lieu le 15 février ou aussi près que possible de ce jour.

Aucun mot de la prochaine visite de S. G. Mgr Vilineuve n'a été reçu, et le thé annuel de la Fédération, qui doit coïncider avec la réception, aura lieu le même jour aussi tôt que la date sera connue. Il est à espérer que le retard ne diminuera en rien l'enthousiasme des membres. Nous comptons sur tous pour un grand succès.

Hermine FRAPPIER-LOVE,
Secrétaire.

Noël en Europe

Un groupe de 125 voyageurs sont partis jeudi de Winnipeg, à bord du "Continental Limité", du Canadien National, à destination de Halifax où ils se sont embarqués le 13 décembre à bord du "Letitia", de la ligne Cunard, à destination de l'Europe, pour passer la Noël.

Mort d'un fameux chanteur canadien

Watiln Mills, fameux chanteur, qui demeura à Winnipeg de 1917 à 1928, est mort à Toronto à l'âge de 74 ans. M. Mills se fit entendre dans plusieurs concerts dans tout le Canada, ainsi qu'aux cérémonies du couronnement d'Edouard VII et de celui de George V. Il chanta aussi devant la reine Victoria.

PETITES NOTES

MM. A. Labelle, sous-chef des passagers pour le Canada, et A. Merchadier, contrôleur général, sont passés à Winnipeg, en tournée d'inspection pour la Compagnie Générale Transatlantique.

L'entente cordiale franco-britannique

Excellent article du corrrespondant diplomatique du "Sunday Referee":

La menace à cette paix universelle, qui est une nécessité vitale pour la Grande-Bretagne et l'Empire britannique, ne vient pas de la France ou de ses alliés la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie, etc., toutes nations particulièrement désireuses de maintenir le "statu quo" sur lequel reposent la paix et la sécurité, mais de ces nations telles que l'Allemagne, la Russie, l'Italie, la Hongrie, qui peuvent escompter un bénéfice d'un changement violent.

Le salut de la Grande-Bretagne est donc étroitement lié à celui de la France, ces deux pays ayant un intérêt national et international identique à maintenir la paix du monde.

Si la Grande-Bretagne prenait le parti de s'isoler, la France, laissée à elle-même, sans la collaboration de Londres, poursuivrait en Europe une politique conforme à son intérêt national et sans se préoccuper le moins du monde de l'intérêt britannique. Nous plaindre serait alors trop tard et d'ailleurs illogique, car, entre autres, nous aurions fait le jeu des propagandistes anti-britanniques de Berlin et de Moscou.

Il n'y a au problème britannique qu'une solution: celle de l'entente cordiale anglo-française.

* * *

Un homme longtemps souffrant — "Depuis ma prime jeunesse je souffrais de maux d'estomac, de manque d'appétit et de beaucoup d'autres maux", écrit M. Julius Hinz, de Chinook, Alta. "Mon état s'aggravait continuellement en dépit de maints traitements et remèdes, jusqu'à ce que j'eus pris possession du Novoro du Dr Pierre. Trois bouteilles de ce remède reconstituèrent entièrement mon système." Cette fameuse préparation végétale éprouvée facilite l'assimilation des éléments nutritifs et la formation des cellules et tissus sains. Elle est vendue exclusivement par des agents locaux qui sont nommés par le Dr Peter Fahrney & Sons Co., de Chicago, Ill.

Livré exempt de douane au Canada.

HEURES DES OFFICES RELIGIEUX A LA CATHEDRALE DE SAINT-BONIFACE

Mgr Jubinville, curé. Vicaires: MM. les abbés Brunet et Lévêque.

Messes du dimanche: 6 h. 15, 7 h. 30, 9 h. et 10 h. 30. Vêpres: 3 h. Messes sur semaine: 6 h. 15, 6 h. 45 et 7 h. 30.

HEURES DES OFFICES RELIGIEUX A L'EGLISE DU SACRE-COEUR DE WINNIPEG

Coin des rues Lydia et Bannatyne. L'église paroissiale de toute personne de langue française de la ville de Winnipeg. Téléphone 28 870.

R. P. Vézina, O.M.I., curé; R. P. J.-B. Beaupré, O.M.I., vicaire.

Messes du dimanche: 7 h. 30, 9 h. et 11 h. (grand'messe). Vêpres à 7 h. 30. Messes sur semaine: 6 h. 45 et 8 h. 30.

VOLUME XVIII. WINNIPEG, MAN., MERCREDI 17 DECEMBRE 1930 NUMERO 29

LA LIBERTÉ

Le Noël de Baou-Baou

Je vous présente Jean-Pierre, un petit gars héroïque!

Ca vous a huit ans, et pas toutes ses dents.

Il vient de mettre dans les sabots du petit Noël... un chameau...!...

Et quel chameau!...

Parmi vous qui lisez ces lignes, pas beaucoup peut-être seraient capables d'en faire davantage.

Vous allez en juger...

* * *

D'abord un brin de description:

Taille moyenne, blond bébé, les mollets au vent... un tantinet gourmand... deux tantinets paresseux... tire la natte à sa soeur, s'intéresse vivement à "Gugusse" et "Chocolat", et fait des fautes d'orthographe.

A part cela, un coeur d'or!

Quand il vint au monde, son père l'éleva dans ses bras en s'écriant: "Tu seras un social!"

D'abord, Jean-Pierre ne comprit pas.

Mais aujourd'hui, il a presque saisi.

L'âge où de rouges petits gosses se cramponnent, furieux, à leur assiette, et risquent des congestions parce qu'Azor ou le petit frère menace leur bouillie, Jean-Pierre tendait sa tasse et disait: "Combien que tu en veux...?"

Question de tempérament!... me répondrez-vous.

Pas du tout!...

Et c'est ce qui m'amène au chameau.

* * *

Jean-Pierre a, depuis Pâques dernier, un chameau... un amour de chameau!

Un mètre de hauteur, l'air bonasse avec ses grosses touffes de poils de mouton, ses perles jaunes dans les yeux, ses pattes calleuses et ployantes, ses quatre caisses de rechange qu'on peut, hélas! remplir d'eau (vous comprenez!... à cause de la chaleur du désert!) et un bouton discret sur le ventre qui produit un "frrrott" énorme quand on presse dessus.

Vous savez que "frrrott", c'est le petit cri du chameau quand il se parle à lui tout seul.

Jean-Pierre a voué à son chameau une affection profonde, une de ces affections qui survivent à tout.

La plus tendre des petites filles ne chérit pas sa poupée comme Jean-Pierre chérit son chameau. Il le lave, le peigne, le brosse, le harnache, le promène, le soigne quand il est malade, l'embrasse, le fait coucher avec lui, les quatre pattes en l'air, et, malgré sa bosse, bien serré contre son coeur.

— Jean-Pierre... tu ne devrais pas coucher avec Baou-Baou!...

— Oh! maman... c'est des bêtes qui sont pas pour l'hiver!...

* * *

Or, la semaine dernière, maman a tenu à Jean-Pierre le langage suivant:

— Mon petit Jean... voici Noël qui approche. Tu sais en quoi consiste Noël...?

— Oui... Le petit Jésus, il a quitté le paradis pour descendre sur la terre qui était froide...

— C'est cela!... Il a laissé le grand ciel bleu, les anges, les saints, les étoiles, les clartés, l'immense paix de là-bas, pour venir dans la neige, dans le noir, grelotter sur de la paille... Et pour qui...?

— Pour Jean-Pierre!...

— Et alors...?

— Et alors...? répète Jean-Pierre, qu'une vague inquiétude commence à envahir.

— Et alors, si le petit Jésus a fait tant de sacrifices pour Jean-Pierre, il est bien naturel que Jean-Pierre en fasse un pour Jésus!... Est-ce vrai...?

— Pour ça... il n'y a pas à dire!...

— Aussi je vais te laisser à toi-même: tu vas réfléchir, et tu me diras, ce soir, quel sacrifice tu comptes faire pour le petit Jésus...

Et, avec une intonation plus grave, elle ajouta:

— J'espère que cela sera, quelque chose de très bien!

* * *

Resté seul dans sa chambre, Jean-Pierre est anxieux...

La dernière parole de sa maman trotte au galop accéléré dans sa petite tête.

— Quelque chose de très bien!... Il n'y a que son chameau qui soit très bien!... et même beaucoup très bien!... Tout le reste c'est comme qui dirait après une bataille!...

Il ouvre une armoire où livres et jouets s'empilent sur des tablettes.

Les livres...? Non, ça, vraiment, ça ne serait pas un sacrifice!...

Les jouets...? mais quels jouets!... Ils ont tous reçu les plus sérieux horions. L'aéroplane a les deux ailes cassées... Le cheval, le ventre ouvert... Le passeboule se trouve fendu en quatre endroits... Le grand jeu de patience a servi de projectiles dans plusieurs discussions orageuses... Le clown, ayant perdu son son, est plat comme la bourse d'un curé sous la troisième République.

Hélas!... hélas!... il ne reste plus que le chameau!...

Non... ça... c'est pas possible.

Ca, c'est de l'exagération!... du fanatisme!... N'en parlons plus!... Tant pis pour le petit Jésus!... Après tout, les Rois Mages, qui étaient des saints, ils ont tout donné, excepté les chameaux!...

— Baou-Baou de mon coeur!... mon gros Baou-Baou!... on voudrait que nous nous séparions!... Non!... tu ne veux pas...? Je savais bien!... N'y pensons plus!...

Jean-Pierre sort pour son piano, et travaille avec ardeur pour penser à autre chose... "Mi do ré mi, — mi sol fa mi, — fa fa mi ré"...

Mais le chameau revient quand même.

— Non... inutile!... puisque je te garde!...

Il s'énerve même, Jean-Pierre...

Tous les sacrifices qu'il a déjà faits ce mois-ci!...

Il a laissé, d'abord, un bout... puis les deux bouts grillés de son croissant.

Sa soeur lui a cassé son crayon... et elle n'a rien reçu!

Il n'a mis qu'un seul morceau de sucre dans son cacao.

Avant-hier encore, il a donné le sou de sa tablette à un pauvre.

Sans doute!... mais ça ce n'est pas quelque chose de très bien... quelque chose comme de quitter le paradis... et les anges, et les étoiles, et le bleu... et les clartés!... Ah!... Baou-Baou!...

* * *

A mesure que la journée s'avance Jean-Pierre est de plus en plus perplexe.

Il pense maintenant aux enfants pauvres qui ont de vilains habits, et qui logent dans des maisons sans ascenseur...

Au Luxembourg, il en voit souvent qui sont jaunes, qui ont des trous aux manches, qui toussent, qui le regardent avec des grands yeux d'envie quand on lui apporte son goûter... S'il était pauvre comme eux... comme il aimerait qu'on lui en donne des jouets!...

C'est même les pauvres qui doivent en avoir le plus besoin par rapport que ça doit empêcher peut-être de penser trop à manger...

Et Jean-Pierre se représente très bien Baou-Baou entrant dans une mansarde où il y aurait des tas de petits enfants... Baou-Baou avec sa bosse... son beau poil... son grand harnachement, ses quatre caisses pleines de bonbons...

La joie qu'il apporterait... les cris... les petites mains battant d'enthousiasme!...

Evidemment... c'est le chameau qui est le grand sacrifice...

— Allons!... fait Jean-Pierre avec un gros soupir!

* * *

Rentré dans sa chambre, il prend le chameau à part, et, bien gentiment:

— Tu vois, mon pauvre Baou-Baou... il le faut!... il le faut absolument!... J'ai bien lutté, va!... bien cherché!... parce que tu sais si je t'aime!... Je sais que tu m'aimes bien aussi... Voyons... trouves-tu autre chose, toi?

Le chameau ne bouge pas...

— Tu vois!... tu es bien le gros sacrifice... oui, le tout gros!... Te rappelles-tu les bons jours que nous avons passés ensemble...? Comme tu me consolais quand j'avais été grondé!... Tout ce que je t'ai confié... Ah... c'est dur!... mais, vois-tu, ça, c'est la vie!...

Et il se met à le caresser, à l'embrasser... une fois, puis une fois encore... et puis encore une autre fois!... Baou-Baou!... mon pauvre gros Baou-Baou!...

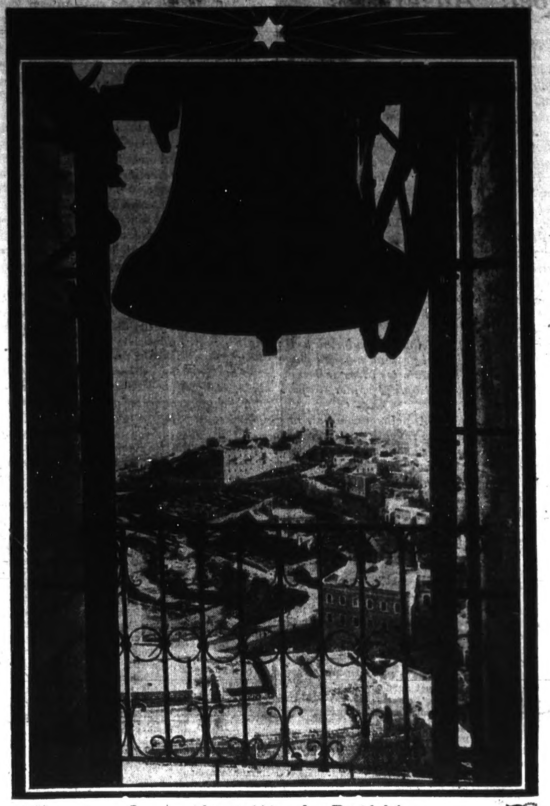
* * *

Et, le soir, la maman vit entrer dans sa chambre, d'un pas résolu, saccadé, son Jean-Pierre, tout défait, tout pâle, les lèvres serrées... un Jean-Pierre qui lui mit, avec un geste presque violent, le grand chameau dans les bras, et se sauva ensuite sans rien dire...

Et comme elle désirait pourtant avoir quelques explications, elle vint à la chambre du pauvre petit; quelle ne fut pas sa surprise en distinguant, au travers de la porte, quelque chose comme un enfant qui sanglotait tout bas...

Pierre L'ERMITE.

La bouche étant l'organe de la parole, qui est elle-même l'organe et l'expression de l'intelligence, tous les hommes ont cru qu'il y avait dans le rapprochement de deux bouches humaines quelque chose de sacré qui annonçait le mélange de deux âmes; le vice s'empare de tout et se sert de tout, mais je n'examine que le principe. — J. de Maistre.



La petite ville de Bethléem

Les Fêtes de Noël en Provence

Dans le midi de la France, les fêtes de Noël s'ouvraient naguère par un dîner servi devant le feu qui pétille — un feu alimenté par un énorme tronc d'olivier jalousement conservé pour cet usage pendant toute l'année.

Mais, avant de s'asseoir à table, le plus jeune enfant de la famille s'agenouillait devant le feu et suppliait la flamme... "de bien réchauffer pendant l'hiver les pieds frileux des petits orphelins et des vieillards infirmes" et de ne jamais dévorer la maison du laboureur, ni le navire du matelot en mer.

Après le dîner, on chantait des "noëls" jusqu'à minuit. Puis on se rendait à la messe.

Pendant toute la nuit de Noël, les pauvres étaient autorisés à demander publiquement l'aumône.

En outre, on laissait sans y toucher, sur la table, une part que l'on nommait la "part des morts", marquant ainsi qu'à cette fête de la famille les parents disparus n'étaient pas oubliés.

Le lendemain de Noël on mangeait le "Pain de saint Etienne".

C'était un pain de forme épaisse et ventrue, à qui l'on attribuait des vertus plus ou moins bizarres.

Dans beaucoup de régions de la France, un certain nombre de ces habitudes de jadis sont encore conservées. Il n'est pas une famille qui, encore aujourd'hui, ne connaisse la bûche traditionnelle et n'évoque avec émotion le souvenir des Noëls passés.

Et, dans les campagnes, la foule des paysans se rendant, par les champs glacés, en portant à la main la petite lanterne chargée d'éclairer leur chemin, n'est pas un cortège sans pittoresque, ni sans grandeur.

L'Hostie de Noël

Hostie de Noël, que vous êtes merveilleusement une hostie de louanges! Quel beau cantique vous chantez à Dieu dans votre harmonieux silence, mieux que les anges, mieux que le soleil, la lune, les étoiles et mieux que le grand concert des mondes qui racontent nuit et jour le Dieu qui les a faits. Vous aussi, pure et blanche Hostie, vous racontez ces merveilles. Tout le reste est la merveille de ses mains et vous êtes la merveille de son coeur. Tout le reste ne raconte que sa puissance et vous racontez son amour.

La religion chrétienne ne promet que des joies, puisque toute épreuve supportée courageusement devient une dette du ciel; puisque la mort même se transforme en vie éternelle, si nous nous acheminons vers elle avec les enseignements de l'Eglise.—Mme Adam.

Messe de Minuit

Noël est une fête précieuse parce qu'on y célèbre la messe de minuit. Messe de minuit! Comme ces deux mots brodés ensemble, associés, appuyés l'un sur l'autre, si puissants et si riches de visions, font un beau mariage chrétien! A l'appel que font ces flots de clartés, nous les passants, même ceux qui n'entrent pas, savent que c'est "la messe de minuit", une messe où les hymnes sont entonnés par des âmes meilleures, où l'orgue trouve des voix réellement célestes; où la prière longtemps perdue, revient toute seule au bercail de la mémoire; où le Christ, en haut de l'autel, ne semble plus crucifié. Bras ouverts, il sourit à tous, et chaque clou de sa main percée ne paraît que le grain de myrrhe déposé dans ses mignonnes paumes par les rois d'Afrique à genoux.

Ah! quel plaisir grave et charmant c'était! La profonde fête que d'aller autrefois, quand nous avions si peu d'années... entendre cette Messe aux flambeaux du village! D'y songer, le coeur me manque et mes doigts essuient mes yeux.

Henri LAVEDAN.

Il n'y a point de vertu proprement dite sans victoire sur nous-mêmes, et tout ce qui ne coûte rien ne vaut rien. — J. de Maistre.

La Fête des Joujoux

Voici Noël, la fête des joujoux
Pour les enfants qui tâchent d'être sages.
N'ayez plus peur de la neige et des loups
Car, cette nuit, les cloches à grands coups
Sonnent Noël des bergers et des mages.
Noël! Noël! vous aurez des joujoux.

Songez alors, petits enfants choyés,
A ce pauvret qui, de loin, vous envie,
Au miséreux, mal couvert et nu-pieds,
Qui n'a jamais possédé de jouets
Et dont la faim est à peine assouvie...
Songez à lui, petits enfants choyés!

Pour célébrer joyeusement Noël,
Donnez un peu de toutes vos richesses;
La charité possède un pouvoir tel
Qu'elle nous fait tout grand ouvrir le ciel.
De vos joujoux faites quelques largesses
Pour que le pauvre ait aussi son Noël!

MARYEL.

Noël dans les Chantiers

Peut-être était-ce le plus petit des chantiers de la Rivière-Noire, et pourtant, ce soir-là, il y avait bien 50 hommes assis en rond, qui se chauffaient les genoux et s'écrasaient les coudes, autour du feu de la cambuse.

Tous des vrais, originaires d'un peu partout. Les uns de Sorel, les autres d'en bas de Québec, du Bic, ou de Rimouski, mais la plupart des vétérans, venus de Hull, une nouvelle place, qui commençait à retiger autour d'une petite chapelle rouge. Tous, rompus au métier, pouvant manoeuvrer la hache, comme un notaire une plume et chanter toute la veillée, après une journée passée, la gorge au vent et les pieds dans la neige fondue.

Ce soir-là, ils étaient mornes et silencieux, les yeux obstinément fixés sur la flamme du foyer. Pas une histoire! Pas une chanson!

Pierre Duval, le vieux conteur, n'en finissait pas de bourrer et de bourrer sa pipe. Louis Morin, le violoneux, se défendait mal contre les rafales de fumée, qui piquent et rougissent les paupières, pendant que Toine Lévesque, le plus jeune de la bande, un enfant de 16 ans, se roulait en soupirant sur sa couche de sapin.

Evidemment un nuage de tristesse planait comme un suaire sur ce bivouac de soldats vaincus.

Au retour de Moscou, le froid avait réduit à l'impuissance les soldats de Napoléon; mais ici, comment ces rudes bûcherons endurcis à toutes les rigueurs de nos hivers, avaient-ils pu être terrassés?

Une pensée, un simple souvenir avait suffi. Ce soir-là, c'était la veille de Noël; et voilà que tout à coup dans ces âmes rustiques, s'étaient élevées, comme un vent de tempête, une soif dévorante d'émotions religieuses, une faim atroce du pain de chez nous, pétri et servi par les mains d'une mère, d'une soeur ou d'une épouse.

Depuis des heures, tous, sans se lasser, suivaient le capricieux travail de la braise.

Quand la flamme s'élançait haute et droite en léchant la résine d'un rameau d'épinette ou de sapin, il leur semblait voir rayonner dans l'ombre, la silhouette d'un clocher. Dans les vides des tisons entrelacés, les uns distinguaient des autels, pendant que d'autres, l'oreille tendue, croyaient saisir, dans le bourdonnement du bois qui éclatait sous les morsures du feu, mille échos lointains, des soupirs d'orgues, carillons joyeux, voire des lambeaux de cantiques.

Tout à coup, Louis Morin, comme mû par un ressort, dressa vivement la tête.

— Pst! Ecoutez, murmura-t-il, c'est un bruit de clochettes que j'entends là maintenant.

— C'est sans doute le premier coup de la messe de minuit, répondit le père Duval, avec un sourire amer.

A ce moment, la porte du chantier s'ouvrit avec fracas, un petit homme nerveux bondit par-dessus le seuil, la figure ruisselante de frimas.

— Bonsoir, les amis! Suis-je à temps pour le réveillon?

Les hommes se regardaient un instant, tout interdits, puis un cri formidable, un cri fait de surprise, de joie et de délivrance, un cri poussé par 50 vigoureuses poitrines, ébranla le chantier jusque dans ses fondements.

— Hourra pour le Père Reboul!

Pendant un petit temps, ce fut un pêle-mêle indescriptible de poignées de mains énergiques, un torrent d'exclamations joyeuses, d'éclats de rires sonores et de questions sans réponses.

La digue était rompue.

— Allons, mes vieux, interrompit le Père Reboul, il n'y a pas de temps à perdre, si vous voulez avoir la messe de minuit. Pendant que je vais prendre une bouchée, préparez l'autel et piquez la couverte dans le coin. Vous allez tous communier, c'est entendu. Et toi, Morin, graisse ton archet et fais-nous de la belle musique.

En un clin d'oeil la toilette du chantier était faite; les cierges, les burettes et le missel étaient en place.

Pendant que les anciens, le coeur gonflé, l'oeil humide, défilaient tour à tour aux genoux du Père Reboul, Toine Lévesque, échappé à sa cachette et absolument reconsolé, s'acharnait à battre du marteau au coin du foyer. L'enfant ne comprenait pas une messe de minuit sans crèche et il prétendait bien en bâtir une avec une boite de vermicelle, des planches de sapin et du frimas authentique. Les hommes, touchés de cette foi naïve, fouillèrent à la hâte leurs sacs de toile écrue, les pages jaunies de leurs paroissiens et les poches de leurs vestons. Bientôt la crèche improvisée fut tapissée d'images pieuses et de statuettes représentant tous les saints du paradis. Une seule chose manquait et c'était bien la principale: la statue de l'Enfant-Jésus.

On se consulta gravement.

Les uns voulaient en fabriquer une avec la neige blanche de la forêt.

— Elle nous fondra dans les mains, fit remarquer le "cook" avec raison, prenez plutôt ma farine à pâtisserie.

Les choses en étaient là lorsque le Père Reboul, mis au courant, envoya chercher une poignée de paille à l'étable, puis, détachant son crucifix de missionnaire, il le baisa avec respect et le déposa sur la litière en disant:

— Celui-là suffira pour ce soir.

Et la messe commença.

Que se passa-t-il alors dans cet obscur chantier entre le ciel et la terre? La légende nous a conservé bien des versions. Tout ce que l'on sait, c'est que jamais, sous les arceaux des vieilles cathédrales, cantiques de Noël ne furent enlevés avec un pareil brio. Ce que l'on sait, c'est que Morin se surpassa et que le vieil apôtre dut se reprendre en trois fois pour finir son sermon. Ce que l'on sait, c'est qu'au moment de l'action de grâces, lorsque le Père annonça: "Un "Pater" et un "Ave" pour vos parents, on lui répondit par un sanglot.

Ce que l'on sait, enfin, c'est que cette cérémonie, qui se termina le mouchoir à la main, ne fut jamais surpassée.

Tant il est vrai que dans toute âme canadienne-française, âme de laboureur ou âme de bûcheron, quand la foi et l'amour ont dit leur mot, il n'y a plus rien à ajouter: la joie est complète.

A.-J. GUERTIN, O.M.I.

Noël à la campagne

Noël! C'est le réveil! Sous les frimas et les glaçons c'est un sourire du bon Dieu à la terre qui s'est endormie cachée sous son manteau blanc...

Noël! Que de joies cette fête ne donne-t-elle pas à chacun d'entre nous! C'est une chaîne de sourires et de chaude affection qui nous enlasse tous.

Cloches, tintez, voici Noël!

L'enfant, d'un oeil d'envie attend ce jour avec une impatience fébrile... Il questionne, il interroge, il cherche ce que le "Petit Jésus" mettra cette année dans son bas de Noël... Douces joies! Heureux moments où la vie ne semble être faite que d'anneaux fleuris sous un ciel toujours clément... Les cloches sonnent... le petit bat des mains... son coeur déborde... il est heureux!...

* * *

Les ans passent vite, et dans cette course rapide grandissent les soucis, les difficultés que la vie entraine avec elle... L'avenir se pose plus nettement à l'esprit qui a grandi... Mais voici Noël! La vie matérielle disparaît pour faire place à des jours plus gais où chacun rit... où tous semblent vivre plus librement... avec moins de plis soucieux au front... Les cloches tintent, c'est Noël!

C'est l'oasis de la vie.

* * *

Comme des flots pressés qui se hâtent vers l'abîme où ils se perdront, une à une, les années ont passé... sans qu'on s'en doute... Un à un, les cheveux ont pris leur teinte blanche d'hiver... le pied s'est fait plus lourd... et comme autrefois les cloches du haut de leur clocher de chapelle, égrennent leurs notes joyeuses aux quatre vents du ciel... L'enfant rit, l'adulte pense, le vieillard se souvient...

Cloches, tintez, voici Noël!

Noël!

Aujourd'hui nous est né un Sauveur, et le véritable Soleil de lumière s'est levé sur le monde. Dieu s'est fait homme pour que l'homme devînt Dieu; le Seigneur a revêtu la forme d'un esclave pour que l'esclave à son tour s'élevât à la hauteur divine. Celui qui remplit les cieux de sa puissance a voulu habiter sur la terre pour que l'homme habitât les cieux.

S. AUGUSTIN.

Montrer honnêtement le chemin à celui qui s'égare c'est comme lui laisser allumer son flambeau au nôtre qui n'en éclaire pas moins pour avoir allumé le sien. — Ennius.

* * *

Toute la vie mortelle consiste dans l'espérance de la vie immortelle. — Il n'y a de véritable amitié que celle que Dieu crée entre deux coeurs qui lui sont unis. — Saint Augustin.

* * *

On s'ennuie presque toujours avec les gens avec qui il n'est pas permis de s'ennuyer. — La Rochefoucauld.

Page Féminine

L'ANGE AU GATEAU

La nuit de Noël, parmi les anges en voyage dans le ciel avec les sons de cloche et les flocons blancs, volait, — au dire des bonnes gens de Simplicy, — l'ange des gâteaux.

Cet ange pâtissier, quel bel ange!

Il volait bas, entre les maisons, examinait à travers la vitre, dans l'écartement des rideaux, les gâteaux exposés sur la tablette de la fenêtre entre deux bougies.

Sur le plus beau, le plus délicatement pétri, le plus appétissant, celui que le feu, d'un sûr pinceau, avait doré de l'or roux des blés mûrs, dont la croûte se devinait, croquante sous le vent et légère, il laissait tomber son beau sourire d'ange... Et c'était, pour les possesseurs du gâteau, du bonheur pour toute une année.

Aussi, à la confection de leur gâteau de Noël, il fallait voir s'appliquer les ménagères de Simplicy!

Que d'exigences pour tous les ingrédients qui le devaient composer...

Jamais elles ne trouvaient d'oeufs assez frais. (Mme Mathieu tenait dans une petite cabine chaude ses meilleures pondeuses, s'assurant ainsi des oeufs frais du jour).

Il leur fallait la plus fine fleur de farine, des fruits de premier choix, et l'on sait, de source certaine, que Mme Guillette, elle-même, barattait son beurre ce matin-là.

Tout ceci enfin réuni, elles ceignaient un blanc tablier, retroussaient leurs manches, puis congé donné à tout autre souci, s'enfermaient mystérieuses...

— Rien que de la pâte à pain, et c'est bon, madame Jans?

— Rien que de la pâte à pain, oui, mam'zelle Thérèse! Vous savez comment elle est faite? Ajoutez à cette pâte un oeuf, un rien de sucre, une goutte de lait... La pâte étendue au fond de la tourtière, vous recouvrez d'une bonne épaisseur de fruits. J'ai fait sécher cet été des prunes au soleil sur des clayons. Je vous en donnerai pour que vous essayiez. Cela vous amusera; car pour vous autres, gens de Paris, ce n'est pas là un gâteau bien recherché.

Thérèse médite sur cette recette, la veille de Noël, assise sur une chaise paillée, dans un coin de la maison.

La maison, c'est-à-dire la salle aux poutres apparentes, carrelée de rouge, blanchie à la chaux, qui leur tient à présent lieu de salon, de salle à manger, de cabinet de travail, de cuisine, et pour elle de chambre à coucher; son lit est là-bas, dans l'angle, retranché derrière des courtines de grosse toile à paillasse, de toile à carreaux rouges et bleus.

Un seul coup de baguette d'une fée malfaisante a tout bouleversé. Et si brusquement, si complètement, qu'étourdis encore et meurtris, on a peine à se reconnaître pour les mêmes membres de cette famille, naguère riche, entourée, heureuse.

Prenez le contraire de tout ce qui fut...

On était riche, on est pauvre.

On habitait un vaste et confortable appartement parisien, on vit, resserré, dans cette maisonnette de Simplicy.

Le même toit, comme l'aile d'une couveuse, abritait toute la famille; on est ici: père, tante, Thérèse et Pierre, le grand frère est seul là-bas, à Paris, élève à l'Ecole des Chartes où, avec les dernières faibles ressources, on s'efforce de l'entretenir; avec le reste, ici, on s'ingénie à vivre...

Et père, d'une si florissante santé... le malheur foudroyant l'a terrassé, on a craint pour sa vie.

Heureusement que — alleluia! alleluia! — un espoir a lui: la guérison enfin s'entrevoit, et du coup, le ciel noir de Thérèse est devenu tout bleu... tout bleu... éblouissant. Père guérira: rien ne compte plus, tout est bien; et, merci, mon Dieu!

Oui, merci d'être pauvres, mal logés, grelottants dans des pièces chétivement chauffées et mal closes, d'avoir à ménager jusqu'au pain; père guérira: tout est bien!

Il lui fallait surtout à ce père accablé, moins de tristesse dans les yeux.

Et les meubles, rapportés de Paris, d'un affligeant effet entre ces murs blancs de chaux, tout le temps, semblaient dire:

"Mais nous ne sommes pas à notre place ici! Est-ce laid!... Qu'est-ce que nous faisons là?"

Ils entretenaient toujours présente à l'esprit la cruelle réalité.

Ces monarques déchus, Thérèse, sur les conseils de tante, les a remplacés par l'ancien rustique mobilier, relégué sous les combles.

L'antique dressoir, ses faïences vives, la panetière, l'horloge au coeur robuste, la longue et massive table, ont reparu dans leur cadre familier sous les poutres brunes, et, avec eux, les ustensiles de cuivre, d'un usage aboli, éclatants et joyeux comme autant de soleils...

Une harmonie créant une atmosphère d'intimité simple et heureuse.

Tant, que père, l'autre soir, les pieds aux chenets, promenant autour de lui des yeux moins attristés, avait pu dire: "On est bien. C'est gentil, chez nous."

"Chez nous", vous entendez? Si elles étaient heureuses et triomphantes, et récompensées de leurs peines, Thérèse et tante!

Tante, la grand'tante de Thérèse, par son neveu, autrefois, recueillie pauvre et sans gîte, battue de tous les orages, quelle chance de l'avoir eue, pendant ces jours d'adversité et quel secours!

Un secours, cette pauvre créature aux mains vides, impuissantes et débiles?

Pour sûr!

Entendre au plus fort de son mal quelqu'un vous dire: "J'ai souffert les mêmes souffrances. Je sais comment les supporter. J'en connais les remèdes!"

Vite, on écoute, déjà raccroché à l'espoir, avide de les connaître, ces remèdes qui ont noms: Force d'âme, Oubli de soi-même, Patience, Résignation!...

Oh! chère tante, pour votre douce voix usée qui apaise et console, soyez bénie! Que ne vous doit-on pas?

C'est demain Noël, et Thérèse, sur sa chaise paillée, sourit à la gracieuse légende de l'Ange aux gâteaux.

... Rien que de la pâte à pain, un oeuf, une goutte de lait...

Si pauvre qu'on soit, ne pourrait-on offrir ce soir au sourire de l'Ange cet humble gâteau?

Un bonheur pour toute une année, dans un temps où l'on a tant besoin de bonheur...

Mettez qu'il sourie, l'Ange; peut-être Thérèse (elle a quinze ans, Thérèse, elle possède l'anglais comme sa propre langue et, à sa prière, Pierre cherche pour elle des travaux de traduction) recevrait-elle une bonne nouvelle: "Je t'ai trouvé du travail, beaucoup de travail!" C'est cela qui arrangerait les choses!

De la farine en cône au milieu d'un grand plat, un oeuf...

Les petites mains, ferventes, s'activent.

Maintenant, les prunes sèches de Mme Jans, un nuage de sucre, et puis: au four!

Un beau gâteau?

Heu! heu! Un peu desséché, un peu bruni. Le moins beau gâteau certainement de tout Simplicy.

— Pourtant, nous avons donc, petite fée, un gâteau pour le réveillon? Nous allons donc faire réveillon?

— Mais, bien sûr, père!

— Et c'est toi la pâtissière? Quelle mine appétissante il vous a!... un parfum! qui vous réchauffe le coeur!

Si l'Ange aussi allait trouver...

Du seuil de l'église, à la sortie de la messe de minuit, Thérèse, de loin, sourit à la petite lumière qui éclaire son gâteau.

Une ombre soudain se place devant la lumière... Père s'écria:

— Oh! oh! attention, l'Ange examine ton gâteau, Thérèse!

Mais qu'il s'attarde à l'examen, l'Ange!

L'Ange? Une ombre svelte et noire, debout devant la fenêtre éclairée, qui patiente, semble attendre.

Et voilà qu'une voix, dont le timbre fait tressaillir, dans la nuit s'élève, vient au-devant des arrivants...

— Père! Tante! Thérèse!... c'est moi!... Je suis envoyé pour des recherches à la bibliothèque de X. Je n'ai pu attendre jusqu'à demain; j'ai marché, marché... Enfin, nous voici donc réunis!

Pierre? Oh! la joie inespérée!

Le grand frère se penche et, de bouche à oreille, entre deux baisers:

— Je t'apporte le travail demandé, petite soeur! beaucoup, beaucoup de travail!

Vous voyez que l'Ange a souri.

Légende de Noël

L'Alsace ne serait point l'Alsace si elle n'avait ses charmantes légendes de Noël. Les unes sont douces, les autres tragiques.

Voici la plaisante histoire des "Fondeuses d'étain":

Il était une fois à Mulhouse, deux jeunes blanchisseuses qui voulaient connaître leurs futurs maris. Une nuit de Noël, elles firent couler de l'étain fondu dans un baquet, et chacune prit ensuite un morceau de l'étain fondu. La première y vit un fer à repasser et s'écria: "J'épouserai un tailleur". La deuxième y vit une alène de cordonnier et pensa: "Mon mari sera cordonnier". Elles se couchèrent en cachant l'étain sous leur oreiller et virent en rêve leurs futurs époux.

Or, quelques jours après, rencontrant deux jeunes gens qui bavardaient devant une porte, elles leur trouvèrent une ressemblance avec les héros du présage.

Et la première s'écria: "Voici le tailleur de mon rêve!" Et la seconde répondit: "Voici le cordonnier qui m'apparut pendant la nuit de Noël".

Les jeunes gens, qui avaient entendu ces remarques singulières, invitèrent d'un commun accord ces deux belles filles à la promenade et les épousèrent peu après.

Jeunes filles, qui voulez connaître votre futur époux, faites couler de l'étain fondu dans un baquet.

Vous dites: Les temps sont mauvais, les temps sont durs, les temps sont malheureux. Que votre vie soit bonne, et en vivant de la sorte, vous changerez les temps, et vous n'aurez plus sujet de murmurer. — S. Augustin.

Noël! Allégresse!

"Petit Jésus, donnez-moi une belle poupée. Bénissez papa, maman et toute la famille."

Avez-vous, chères lectrices, fait dans votre vie plus fervente prière? Que chacune évoque sa lointaine enfance, le doux mystère de la nuit merveilleuse, le petit Jésus descendant dans la cheminée pour remplir de cadeaux les bas des enfants sages et donner des verges aux enfants turbulents. Oh! comme tout cela exerce une magique attirance sur le cerveau des petits et que l'on prie bien le soir de la visite du petit Jésus!

La visite de l'Enfant-Jésus! Tradition jolie, poétique, qui se continue, chaque année, dans tous nos foyers.

"N'oublie pas de suspendre ton bas ou de mettre tes souliers au pied de ta couchette", direz-vous à chacun de vos mignons après la Messe de Minuit. "Puis, dors bien, car le petit Jésus n'entre pas dans les maisons où les petits sont éveillés."

Comme il est difficile de s'endormir cette nuit-là justement! Un si profond mystère plane sur toutes choses... Mais les idées se brouillent enfin; pleines de visions féeriques, les paupières se ferment.

Voici le matin! A peine assoupies, une joyeuse farandole vous réveille. Cris de joie du cher petit monde en chemise de nuit allant à la découverte des joujoux, émerveillement devant la science divinatoire du petit Jésus! La poupée est là, le polichinelle aussi. O cher petit Jésus, merci!

"A Noël, les vieux donnent, les jeunes reçoivent", me disait une maman ces jours-ci. C'est un peu la faute des parents qui oublient d'enseigner aux chers petits la double joie de recevoir et de donner. Et cela n'est pas bien. Tous doivent connaître les deux bonheurs. Plus que nous peut-être, les tout petits donneront avec joie, car ils n'auront pas à souffrir de l'ingratitude.

Il y a de nombreux enfants sans jouets, sans étrennes. Que nos chéris ne l'ignorent pas. C'est le moment de leur apprendre la valeur d'une privation, d'un sacrifice, en les aidant à se séparer d'un jouet aimé au bénéfice d'un petit voisin pauvre.

A papa, maman, aux vieillards, ils offriront aussi, par bonté, dans le seul but de faire plaisir, ce qu'ils ont: leur sourire, le naïf compliment péniblement appris par coeur, une première broderie.

Et vous, petites mamans sans lesquelles le nid serait sans joie et sans amour, que vous apporteront ces jours de fête? "L'ineffable joie de répandre autour de nous un peu de bonheur", me dites-vous avec un sourire.

Semer la joie, dispenser la lumière, tel est bien, en effet, le rôle sublime de la mère de famille qui trouve en ce don d'elle-même les plus exquises jouissances du coeur.

Par l'allégresse, par la charité rayonnante, par l'union de tous les coeurs, mettons donc dans nos foyers, en ce Noël 1930, beaucoup de lumière et attirons sur nos aimés les bénédictions de l'Emmanuel.

MERE-GRAND.

Tante Noëla et ses Roses

C'était Noël, un Noël clair et blanc, celui qui présage Pâques fleuries... Cinq minutes avant l'arrêt du train, Michel Herblay, le poète des "Envolées", l'auteur applaudi de "Flamberge", s'avisa de descendre à Saint-Léry de Bretagne.

Il venait de Brest... Parisien de Paris, il avait présidé le banquet annuel des "Plumes Armoricaines" comme fils d'une mère bretonne et voici qu'au retour une curiosité l'avait saisi de connaître l'humble petite ville où sa mère était née, où elle avait été une fiancée heureuse, sous les yeux bienveillants de cette légendaire Tante Noëla qui gardait des fleurs fânées dans son livre de messe et peut-être aussi dans son coeur, et trouvait la joie de ses vieux jours à marier des amoureux.

Michel avait ouï conter le roman très simple de ses parents: Un jour, Mlle Noëla de Plouhé s'était dit que si son neveu, Jean Herblay, n'était pas déjà le promis ou l'époux de sa nièce, Thérèse de Plouhé, il fallait s'en prendre seulement à ce que, l'un habitant les bords de la Seine et l'autre ceux du Couesnon, ces deux êtres exquis ne se fussent jamais rencontrés... Alors, pour célébrer la quatre-vingtième année de son âge qui s'accomplissait à Noël, Mlle Noëla avait convié chez elle toute sa famille et surpris Saint-Léry par la magnificence de ses apprêts.

C'était devant le porche de sa jolie maison à tourelles encorbellées que Jean et Thérèse s'étaient vus pour la première fois, jeunes comme le printemps sous leurs manteaux mouchetés de neige, leurs bouquets de fête dans les mains... Tout de suite — ainsi que l'avait prédit la bonne devineresse — ils s'étaient aimés. Et leur union, que la mort compatissante interrompit à peine avant de l'éterniser, avait été si belle que, toujours, Michel y songeait, quand il entendait parler de bonheur.

Chose plus rare qu'on ne peut croire, ce poète était bien l'homme de ses vers, un imaginatif délicat et volontiers mélancolique, un romantique sentimental... Saint-Léry lui plut. Il en aima la paix silencieuse, le charme intime et suranné. Il regretta de n'y point trouver de souvenirs, d'être un étranger parmi les passants qui se saluaient autour de la petite église ogivale, de ne pouvoir espérer la vision du doux spectre de son enfance près de la fontaine aux gargouilles fantastiques ou dans les rues qui grimpaient — grises parce qu'elles étaient vieilles, blanches parce que c'était l'hiver — jusqu'au château vétuste et formidable, de n'avoir pas, dans une maison à tourelles, quelque parente à visiter, quelque tante Noëla, souriante et chenue comme une aïeule.

Puis une idée lui vint dont il se sut gré. Ayant déjeuné à l'Hôtel du Donjon et consulté l'horaire des trains, il se rendit chez un jardinier dont l'établissement avait attiré son attention et acheta des fleurs...

Etait-ce le divin enchantement de la Nativité? Le cimetière de Saint-Léry ne lui parut pas triste... Les longues allées semblaient plutôt recueillies que muettes, bien que nul bruit perceptible ne s'y fît entendre, plutôt calmes que désertes, bien que nulle présence visible ne s'y révélât... Le soleil s'était montré. Sous ses rayons, la neige congelée restait pure et brillait, presque lumineuse, autour des tombes toutes blanches et les cyprès sombres s'étoilaient de belles choses d'argent et de cristal, comme des arbres de Noël... Pas un gardien à interroger!... Michel se prit à suivre les traces fragiles d'un bouquet qui avait passé, laissant tomber quelques pétales blancs sur la neige... Elles le conduisirent à l'extrémité du jardin.

Une jeune fille arrangeait des fleurs au pied d'une stèle brisée. Sa douillette bleue, le béguin de velours garni de cygne qui encadrait son visage effilé d'ange blond, n'avaient pas été taillés selon la mode... Cependant on n'eut pu dire qu'ils fussent démodés... C'étaient le vêtement et la coiffure d'une figurine de fantaisie ou de rêve... La jolie petite créature s'était échappée, sans doute, d'une image à fond d'or qu'entouraient des branches de gui et de houx.

Michel la salua gravement. Mais à sa complète stupéfaction, elle eut, en le voyant, un sourire émerveillé:

— Vous, mon cousin! s'écria-t-elle, que je suis contente!

Le poète, qui pensait bien n'avoir à Saint-Léry ni cousin ni cousine, fut tenté d'attribuer l'appellation, comme la phrase de bienvenue, à un usage du pays.

— Ma cousine, moi je suis charmé... dit-il très sincèrement.

Puis, quelques mots de l'inconnue aidant sa mémoire, il se rappela le cousin Gérard de Plouhé, mort à Madagascar où il cherchait fortune. La petite figurine embéguinée de cygne était la fille de Gérard de Plouhé... Elle se nommait Monique et vivait avec une mère infirme dans la maison familiale léguée par tante Noëla.

— Mais, interrogea Michel, comment donc ma cousine, avez-vous pu me reconnaître, ne m'ayant certainement jamais vu?

— Vos portraits sont ressemblants, mon cousin... et tant de journaux les publient!

Tout en parlant d'une très jeune voix, elle disposait le bouquet de Michel auprès de celui qu'elle-même avait apporté... Tous deux étaient faits de roses de Noël.

— Vous saviez que c'est aujourd'hui la fête de tante Noëla, mon cousin? Vous a-t-on conté comme à moi qu'elle préférait aux plus belles plantes, ces roses de Noël, pâles et sans parfum?... Elle disait: "Ce ne sont pas de vraies roses... mais ce sont mes roses! L'hiver fleurit comme il peut!"

Michel regardait les mains fluettes qui se jouaient, tout empourprées de froid, parmi les corolles blanches. Il pensa: "N'est-ce pas à ces fleurs qu'eussent pu se reconnaître les petits neveux de tante Noëla?" Toute l'aventure lui paraissait miraculeuse et charmante.

Monique dit une prière, puis, côte à côte, ils s'éloignèrent. La maison de tante Noëla était une des plus anciennes de la ville. Tout à l'heure, Michel en avait remarqué, sans savoir, le beau porche historié. Mme de Plouhé accueillit aimablement le visiteur inattendu. Son fauteuil occupait le coin d'une immense cheminée à hotte, où la bûche traditionnelle brûlait à grandes flammes crépitantes... Le lustre de cuivre était décoré de feuillage. Sur la table couverte d'une vieille guipure, des roses de Nice s'épanouissaient largement, près d'une bouilloire qui commençait à chanter.

Monique fit le thé, prépara les tartines et servit le goûter gentiment, avec des gestes délicats comme elle avait touché les fleurs.

L'atmosphère était douce, quiète, bienveillante... Michel admira les lambris vermoulus, la haute pendule à gaine, les meubles aussi vénérables que les murs, les portraits naïfs aux costumes fastueux... Il s'approcha de la bibliothèque, lut les titres des volumes.

— Oui, fit Monique, très rose soudain, nous lisons un peu...

Mais, déjà, le poète s'était tourné vers elle, avec des mots émus... Tous ses livres étaient là, somptueusement reliés, qui, tous, jusqu'à cet ouvrage de son adolescence, ce "Chant de la Primevère" si oublié!

Plus rose encore, timide et souriante, Monique dit: "Je suis trop ignorante pour admirer vos poèmes comme il faudrait... mais je les aime... Il me semble qu'ils ont agrandi mon coeur..."

Lasse d'avoir parlé, la malade s'était endormie. Ils s'assirent près de l'âtre où le feu, calmé, ronronnait et se mirent à causer tout bas.

Entre eux, une confiance étrange était née. De quoi s'entretinrent-ils? De tout et de rien... Du passé, du présent... d'eux-mêmes. Hésitante d'abord, troublée, Monique, peu à peu, s'abandonnait au doux hasard des chemins que parcouraient ainsi leurs pensées rapprochées... Elle parlait avec simplicité de la petite cité dormante, de sa mère, de son enfance, de ses rêves confus, des livres de Michel... et, sans qu'un mot précis eut été prononcé, à d'indéfinissables choses, à ce que taisaient les paroles chastes et craintives, à ce que disaient peut-être les silences furtifs, un sourire inachevé, une résonnance plus profonde de la voix pure, Michel comprenait que cette petite cousine inconnue, que cette petite fille innocente qui recueillait ses portraits et lisait ses vers et dont, ce matin encore, il ignorait l'existence obscure, lui avait depuis longtemps, très secrètement, très fervemment, donné son coeur...

Le soir était venu, le train de Paris allait passer... Michel s'opposant à ce que la malade fut éveillée, déclara qu'il devait partir... La petite figure d'ange était pâle, pâle comme les roses de Noël...

— Adieu, balbutia-t-elle.

Michel la regarda.

— Adieu, pourquoi? corrigea-t-il. Voyez, je suis venu ici sans raisonner mon désir... C'était comme un sortilège... Je reviendrai...

— Oh! Quand?

Le cri était si spontané, si enfantin, que le poète ne put s'empêcher de sourire... Il prit la petite main de Monique et sentit qu'elle tremblait sous ses lèvres tendres.

— Quand vous voudrez!... répondit-il très bas.

— Oh! moi, je voudrais... je voudrais...

Mais elle s'interrompit... et ses cils bruns firent une ombre sur sa joue redevenue rose... Sans doute avait-elle eu ce visage de ravissement, jadis tout petite, quand on lui parlait des fées qui accordent aux mortels l'impossible délicieux...

...Et c'est encore un mariage d'amour que Tante Noëla et ses roses ont fait.

Guy CHANTEPLEURE.

Les étrennes du petit Jésus

Après avoir déposé ses souliers devant la cheminée et fait la prière, l'enfant s'endort paisible en cette mystérieuse nuit de Noël, et c'est tout joyeux qu'à son réveil il les trouve remplis.

Petits frères et petites soeurs ont eu la même surprise: les rires fusent; ces simples joujoux leur paraissent superbes, car "c'est le petit Jésus qui les a apportés".

Chaque année de la petite enfance, cette gracieuse scène s'est renouvelée, puis, une fois, le bambin l'a racontée à un de ses camarades; celui-ci, un peu dédaigneux, riposte: "Je ne suis plus aussi naïf, je sais maintenant que Jésus ne passe pas par la cheminée comme un ramoneur; ces bonbons, ta mère les a achetés chez le confiseur."

L'enfant reste confus... Quoi! sa maman, en qui il a toute confiance, l'a attrapé? Ce n'est pas possible... Et alors, le bon Jésus qu'il vient de recevoir avec tant de piété, est-il bien dans le tabernacle, ou serait-ce aussi une légende? C'est ainsi que le doute et la méfiance peuvent s'installer dans une petite âme encore hier toute candide, car certaines jeunes natures réfléchissent beaucoup plus qu'on ne le croit.

Conservons cette tradition de Noël, mais évitons, il me semble, les nombreux détails fantaisistes, tel que l'approvisionnement de l'Enfant Jésus dans un grand bazar du ciel; puis, dès que nous verrons le clair regard d'un de nos chers petits paraître nous interroger sur ce gracieux mystère, disons-lui: "Jésus n'est réellement présent qu'au tabernacle et dans ta petite âme pure, pourtant c'est bien lui qui t'apporte ces joujoux, ces petites friandises, lui aussi qui te donne tout ce qui te paraît si doux au foyer chaque jour, car il a ici-bas deux intermédiaires: papa et maman."

Revenons à la simplicité des Noëls d'autrefois

La fête populaire par excellence! Que de jeunes coeurs n'a-t-elle pas fait palpiter à l'avance. Noël! C'était tout un cortège d'images et de visions pieuses qui surgissaient! La crèche avec sa paille et ce cher enfant Jésus si bien, si attendrissant, avec ses menottes tendues qui semblaient nous inviter à lui; la sainte Vierge, saint Joseph, en prière, en extase devant ce petit sur qui se concentrait l'attention de tous. N'y avait-il pas jusqu'à l'âne et au boeuf dont la présence nous était sympathique. Pensez donc! Ils étaient à la naissance du petit Jésus, à Bethléem, les chanceux! Puis ces bergers parmi lesquels nous avions l'illusion d'être parce que nous répondions intérieurement à l'appel entendu: "Ça bergers, assemblons-nous". Et comme eux nous étions accourus, et comme eux nous avions trouvé "Que Jésus est charmant dans cette étable!"

Dans ce spectacle émouvant en sa simplicité, pas la moindre pompe humaine; rien des grandeurs mondaines. L'humanité, le dénûment, presque la gêne chez la Sainte Famille, hors de son foyer, éconduite de toute hôtellerie et réfugiée dans une grotte ouverte à tous les vents. Leçons précieuses de Noël qu'on est peut-être en train de laisser se perdre par la somptuosité et l'étalage de goûts douteux que l'on prodigue en nos crèches modernes, avec ces petits Jésus frisottés et vêtus de dentelles, autour desquels on rassemble force hochets et curiosités déplacées: musiques mécaniques, ruisseaux d'eau naturelle ou artificielle, neige de ouate, etc.

La simplicité, le naturel se perdent insensiblement et cela dans tous les domaines, surtout celui de la musique de Noël.

MUZETTE.

Noël

Le petit Jésus, cette nuit, est couché dans sa crèche au milieu de la paille.

Et pour le tenir chaud, il n'a que l'haleine du boeuf et de l'âne qui lui soufflent dessus. Je me penche sur mes enfants blottis sous des couvertures de laine bien à leur taille.

Et moi qui ne suis que la mère de deux petits hommes, Mère de Dieu, Mère de Jésus,

Mais dont l'esprit voudrait pourtant les voir servir votre Fils jusqu'au bout comme des apôtres convaincus,

Je ne puis empêcher mon coeur de vous demander tout bas, pour le fruit de mes entrailles,

Un peu plus de bien-être et de joie que votre Fils à vous n'en a connus.

Henriette CHARASSON.
(Deux petits hommes et leur mère)

Le "ça y est" que nous murmurons en face d'une réalité décisive étrangle des milliers d'espérances qui, durant les pires crises et contre tout bon sens, se blottissent dans quelque coin de notre âme. — Barrès.

RECETTES

Pour le dîner de Noël

Dinde truffée

Une belle dinde, ½ à 2-3 de tasse de riz cuit, 1 livre ½ de porc haché, 1 oignon, 2 branches de céleri, 2 branches de persil, 6 cuillerées à table de beurre, 6 tranches de lard, 1 pointe de thym, sel, poivre, environ 1 tasse ½ de bouillon, 2 oeufs, 1 boîte de belles truffes.

Parer la dinde, la badigeonner à l'intérieur avec du jus de citron. Couper deux à trois truffes en rondelles, les introduire entre la peau et la chair de la dinde. Préparer la farce en faisant cuire tout doucement l'oignon, ajouter le porc haché, le foie, le coeur, le gésier également hachés; faire cuire pendant une dizaine de minutes. Ajouter les herbes hachées, les truffes émincées, le riz. Lier avec les oeufs. Saler, poivrer. Farcir la dinde, la coudre, la barder, la beurrer, et la brider. La mettre cuire au four à 500 degrés jusqu'à ce qu'elle soit dorée, ensuite à 350 degrés. L'arroser souvent avec le bouillon mêlé à 1 cuillerée à table de beurre. La couvrir d'un papier beurré si c'est nécessaire. Quand elle est cuite, la débrider, la mettre dans un plat, l'entourer de petites croustades préalablement cuites avec un peu de farce et alterner ces croustades avec des losanges de pommes de terre duchesse dorés au four. Servir la sauce dans la saucière.

Buches de Noël

4 oeufs, 1 tasse de sucre granulé, 1 c. à table de lait chaud, 1 c. à table de beurre fondu et refroidi, 1 tasse de farine, 1 c. à thé de poudre, 1 c. à thé de vanille.

Battre les jaunes d'oeufs avec le sucre, la vanille. Ajouter le lait chaud. Battre les blancs en neige, en ajouter la moitié aux jaunes d'oeufs. Tamiser la farine avec la poudre, la mêler à l'appareil. Incorporer ensuite le reste des blancs et le beurre fondu. Avec cette préparation, faire 3 petits gâteaux roulés. Mettre une légère couche de pâte dans une lèche-frite garnie d'un papier beurré, faire cuire au four à 400 degrés pendant une douzaine de minutes. Renverser le gâteau sur une serviette mouillée, le garnir de gelé, le rouler. Placer les trois gâteaux dans un plat, les garnir de crème au beurre, imiter mousse avec pistaches hachées, ajouter champignons minuscules, faits avec fondant ou méringue.

Crème au beurre

2 jaunes d'oeufs, ½ livre de beurre non salé, ¾ de tasse de sucre, 2 c. à thé de café Washington, ½ tasse d'eau, 1 c. à table de cacao, 1 c. à table d'eau bouillante.

Faire cuire le sucre et l'eau, jusqu'à ce que ce sirop fasse des fils, le verser sur les jaunes battus, fouetter jusqu'à refroidissement, le mêler au beurre défait en crème, ajouter l'essence de café.

Plum Pudding pour Noël

Mettre dans un bol 2 tasses de suif passé à la machine, 2 tasses de cassonade, 1 tasse d'écorces de fruits hachées, ½ tasse d'angélique, 1 tasse de dattes, 1 tasse de figues, 1 tasse de raisins malaga, 1 tasse de raisins de Corinthe, 1 tasse de mie de pain, 4 pommes hachées, 1 tasse et demie de farine, tamisée avec 1 c. à thé de poudre, ½ c. à thé de cannelle, ¼ c. à thé de gingembre, ¼ c. à thé de clou, ¼ c. à thé de muscade. Ajouter 3 c. à table de rhum, 1 c. à table de jus de citron, ajouter 4 à 5 oeufs. Bien battre le mélange, le mettre dans un moule beurré, couvrir le moule, faire cuire à la vapeur pendant 3 à 4 heures selon la grosseur du moule. Le démouler, le saupoudrer de sucre, l'arroser de rhum, le faire flamber. Servir le pudding avec une crème à la vanille et à laquelle on ajoute des cerises confites coupées en morceaux.

Sabot de Noël

5 oeufs, 1 tasse ½ de sucre, ¼ de tasse de lait, 1 tasse ½ de farine, 1 c. à thé ½ de poudre, 1 c. à thé de vanille, ¼ de c. à thé de sel. Séparer les jaunes des blancs, bien battre les jaunes, ajouter le sucre par petites quantités, battre. Tamiser la farine avec la poudre et l'ajouter aux oeufs battus. Incorporer au premier mélange les blancs battus en neige. Faire cuire à four modéré dans une lèche-frite plus longue que large et doublée d'un papier beurré. Démouler sur une serviette humide, étendre de la gelée et rouler. Tailler en forme de sabot et garnir de crème moka. Remplir de bonbons.

Conte de Noël

Mes chers enfants, je viens vous raconter une jolie histoire où l'on voit d'abord une fillette de 8 ans en train d'écrire au Père Noël le 24 décembre 1920.

Mon bon Père Noël,

Maman m'a dit que je pouvais vous écrire pour vous dire ce que je voudrais trouver demain dans mes souliers. Il y a longtemps que je lui demande un p'tit frère; elle me répond toujours que depuis que mon papa es' parti à la guerre d'où il n'est pas revenu, elle n'a plus assez d'argent pour en acheter un. Alors je me suis appliquée à être très sage, d'abord pour faire plaisir à maman qui est si souvent triste depuis que papa n'est plus là... et puis parce que j'ai pensé que vous seriez content et que vous me donneriez un gentil petit Michel. Ce nom-là me plairait.

Père Noël, je finis ma lettre en vous disant que je vous aime autant que mon grand-père qui avait des cheveux blancs et une barbe blanche comme vous. Je vous embrasse bien.

LUCETTE.

Ai-je besoin de dire que cette lettre fut mise dans un beau soulier déjà installé devant la cheminée dont on avait levé la trappe.

Or, cette nuit-là il y avait grande agitation dans une salle immense du Paradis où se trouvait le Père Noël entouré de milliers de petits anges avec des ailes bleues, roses ou blanches. Ils étaient si heureux à la vue des beaux joujoux qu'ils allaient porter aux enfants sages, que parfois ils se bousculaient pour arriver plus vite au Père Noël, lequel était obligé de gronder un peu tout en les leur distribuant avec les noms et adresses des destinataires. A un ange bleu, blotti dans un coin et qui semblait bouder, il dit sévèrement:

— Qu'est-ce que tu fais là, petit paresseux? Fais-moi le plaisir de bouger. Plus vite que ça... Pourquoi cette tête baissée et cet air pensif.

— Père Noël, je voudrais rester sur la terre pour voir si c'est vrai qu'on s'y amuse beaucoup.

— Hum! mon garçon, il faut en rabattre. J'ai tout de même envie de contenter ton désir. Une fillette me demande un petit frère; c'est toi qui seras le Michel souhaité. Aussitôt arrivé chez Lucette tu verras son ange gardien; il te coupera les ailes, les petits garçons de la terre n'en ont pas... Cela te contrarie? Tant pis; il faut faire ce sacrifice.

Voilà donc notre voyageur en route. Il se réjouit tellement de voir du nouveau, de mener une autre existence, qu'il vole à tire d'ailes, plus rapidement qu'une hirondelle. Il dépasse tous ses petits frères, les anges porteurs de cadeaux aux enfants de la terre. Cette course folle l'avait empêché de sentir le froid glacé d'une nuit d'hiver, mais lorsqu'arrivé au but, l'ange gardien de Lucette lui ayant coupé les ailes il se vit tout nu, le froid le gagna malgré la tiédeur du logis. Lors il se glissa doucement sous les couvertures, au pied du lit, face à celle qui allait devenir sa soeur. Quelle surprise pour la petite fille. Lorsqu'elle aperçut le joli visage qui lui souriait:

— Maman, maman, le petit frère est arrivé! Viens le voir. Que je suis contente! Comme le Père Noël est bon!...

La maman, surprise autant que ravie, contemple avec amour l'envoyé du ciel qu'elle trouve adorablement joli avec ses yeux bleus, ses joues roses et ses cheveux blonds bouclés.

Par quel prodige, pense-t-elle, un si précieux cadeau est-il arrivé jusqu'à moi? Jamais on n'en vit un pareil. Tu seras mon petit garçon, dit l'heureuse mère. Ton nom est Michel, et elle le prit tendrement dans ses bras.

On ne fut pas long à s'apercevoir que le nouveau venu était un enfant modèle. Qu'il était doux et obéissant! Jamais il ne pleurait, ne se fâchait, ne trépignait comme tant d'entre vous, mes enfants. Jamais une querelle avec Lucette qui, à ce contact devenait de plus en plus gentille. Ni l'un ni l'autre ne touchaient à quelque objet que ce fût, et ils s'amusaient avec leurs jouets sans jamais les briser.

Le moment venu d'aller à l'école, tout alla si bien pour Michel qu'il était toujours premier et rapportait des quantités de bons points. Mais ses camarades, jaloux, lui faisaient toutes les niches possibles, ils lui tachaient ses cahiers, déchiraient ses vêtements, cachaient son beret. Le pauvre enfant souffrait mille misères sans se plaindre tout en disant que ses frères du paradis n'étaient ni taquins ni méchants. Combien il aurait regretté son équipée, s'il n'avait tant d'attachement pour sa mère et Lucette! Que ne puis-je, se disait-il, les emmener avec moi là-haut; nous serions si heureux! Hélas! son voeu fut exaucé en partie seulement. La chère maman devint malade et s'en alla bientôt au Ciel où elle retrouva celui qu'elle avait tant pleuré.

Restés seuls, les deux petits connurent des jours affreux. Il fallut gagner son pain; Lucette vendait des fleurs, Michel faisait des commissions. Ils eurent souvent faim et froid, et l'isolement pesait de plus en plus. Si bien qu'un jour de Noël, Michel pria la Sainte Vierge de tout son coeur pour qu'elle obtienne du petit Jésus qu'il lui soit permis de retourner parmi les anges, à condition toutefois d'y emmener Lucette. O joie, voici que bientôt le petit garçon s'aperçoit que ses ailes bleues repoussent. C'était comme une réponse de notre bonne mère du Ciel. Quand elles furent assez grandes, Michel y déposa sa soeur endormie; puis, à la douce lueur des étoiles, ayant franchi les espaces célestes, tous deux abordent aux confins du paradis où les attendaient leur maman et le papa de Lucette. Je vous laisse à penser leur bonheur à tous.

Jamais Michel, redevenu un ange, ne désira refaire le voyage où il connut tant de déceptions, de douleurs, de misères. Pour les avoir souffertes, il sut compatir aux peines de chacun de nous et ne cessa de se mettre au service du bon Dieu afin de les soulager autant qu'il est possible.

M. DOMANGE.

LE VER LUISANT

Il y a beaucoup de neige: c'est la nuit de Noël, et le petit Jésus vient de naître. Il est couché tout nu dans une crèche de paille, il grelotte de froid, et sa mère, la Vierge Marie, pleure parce qu'elle n'a pour le couvrir que de la paille dure. Et le petit Jésus ayant très froid, se met à pleurer aussi...

Alors le boeuf et l'âne ont pitié: ils approchent leurs gros museaux et soufflent sur Jésus, qui tend, souriant, ses menottes à la douce chaleur. Et des petites bêtes qui étaient dans l'étable veulent aussi donner quelque chose d'elles, pour réchauffer le petit Jésus. Les colombes, avec leur bec, arrachent de leurs ailes les plus soyeuses plumes, pour lui faire un doux nid.

La brebis prend sa laine, sa belle laine blanche, pour le couvrir.

Une araignée vient sur sa tête filer une toile bien fine, bien ronde: c'est le bonnet du divin Enfant.

Là-bas, dans un coin caché sous le foin, il y a un ver qui cherche, sans trouver, quoi donner à son petit Jésus. Il n'a pas de plumes. Il n'a pas de laine. Il ne sait pas filer. Seulement, il a un bon petit coeur pour aimer l'Enfant-Jésus et il est bien chagrin parce qu'il n'a rien à lui donner!

Mais enfin, voilà qu'il lui vient une idée: il fouille le foin et découvre une petite fleur sèche, bien douce, bien douce, et qui sent bon.

Il l'emporte.

Puis il grimpe, lentement, avec beaucoup de peine, sur la crèche; elle est si haute, pour lui si petit! Il regarde Jésus de tout son coeur un moment, pose sur sa main la fleurette sèche et sans bruit comme il est venu, il s'en va. Alors, l'autre menotte se tend vers lui et le saisit bien doucement.

La sainte Vierge sourit. Et Jésus baise la petite bête. Puis il appelle à lui les rayons de lune... il en détache une petite lueur et la donne au ver.

Et voilà pourquoi, depuis ce temps, le ver luisant brille, le soir, d'un tout petit rayon de lune, que l'Enfant-Jésus reconnaissant lui a donné la nuit de Noël, à Bethléem de Judée.

Le bon petit coeur

(Histoire vraie)

En allant rendre visite à la crèche du petit Jésus, la maman du petit Jean observe que son fils dissimule quelque chose dans sa main... Quoi?... Une friandise dérobée?... Ou l'instrument d'un nouveau tour qu'il prépare?... Mystère!

Auprès de la crèche, le petit Jean, d'un regard furtif, cherche évidemment l'endroit qui convient pour déposer l'objet qu'il cache avec tant de soin, et sa maman, qui ne le perd point de vue, le voit déposer discrètement derrière le tronc des offrandes, sa jolie balle avec laquelle il jouait encore le matin; celle-ci roule tout près de l'Enfant-Jésus.

La maman questionne le petit Jean sur les raisons de son geste, et alors le petit garçon, tout confus, explique:

"Mais, maman, personne ne lui a donné de jouets, alors j'ai pensé qu'il pourrait s'ennuyer sans cela."

Et c'est ainsi, mes chers petits amis, que les paroissiens de Saint-A voient tous les jours cette balle près du petit Jésus, et, de temps en temps, un petit bonhomme qui vient vérifier si son cadeau est toujours là.

Auprès d'un malade

Léo visite son petit ami qui est malade au lit

— Qu'as-tu donc, mon cher?

— Les fièvres typhoïdes.

— Hum! C'est grave. On en meurt ou on en reste fou toute sa vie. Je le sais, je les ai eues.

Ca se passe le jour de Noël.

Armelle (cinq ans), dès qu'elle est réveillée va voir si le petit Jésus est venu; et elle découvre, folle de joie, ses souliers tout pleins de joujoux et de gâteries, tout pleins jusqu'au bord:

— Oh! dit-elle avec admiration oh! comme j'ai été sage!...

Le Coin des Enfants

Causerie

C'est Noël, mes petits amis! Tout est pieuse exubérance, suave allégresse. Une joie ineffable épanouit les coeurs.

En ces jours de réjouissances, Mère-Grand songe à ses petits-enfants répandus par tout l'Ouest et se plaît à imaginer le chez-soi de chacun avec sa floraison de jouets, ses guirlandes multicolores, ses beaux croquignoles dorés! Son oreille vibre de leurs rires joyeux, ses yeux ravis contemplent les merveilleuses surprises de l'Enfant-Jésus et du fond du coeur, elle bénit le Ciel qui met tant de jubilation dans l'air, tant d'allégresse dans l'âme des petits.

Ne désirez pas vieillir, mes chéris! Noël est la fête des enfants et tous ceux qui ne le sont plus voudraient le redevenir ce jour-là afin de goûter Noël à la façon d'autrefois.

* * *

Comment passerez-vous les heures qui précèdent la messe de minuit, mes enfants? Les tout petits rêveront aux anges dans leurs petites couchettes de fer jusqu'à ce que retentisse l'appel des cloches dans la nuit, mais les plus grands? Rien ne vaut, croyez-m'en, la bonne veillée autour d'un aïeul aimé, devant la flamme pétillante.

"Un conte de Noël, grand-père! Un conte, grand'mère!" Ce soir-là, grand-papa ou bonne-maman ne se fera pas prier pour vous redire l'histoire merveilleuse que depuis 1931 ans, tous les grands-parents racontent à leurs petits-enfants. "C'était par une nuit calme, une belle nuit étoilée. Tout sommeillait. Seuls, d'humbles bergers gardaient paisiblement leurs troupeaux. Soudain, le ciel s'illumine, un chant céleste retentit: "Gloria in excelsis Deo!"

Cette émouvante histoire, petits amis, vous la vivrez réellement à la Messe de Minuit. Pieusement agenouillés auprès du berceau de Jésus, vous évoquerez la crèche où l'Enfant-Roi dormit son premier sommeil et subit les premières atteintes de la souffrance. Adorez-le, ce cher petit Jésus, puisqu'il est le Sauveur du monde, aimez-le puisqu'il est votre frère, imitez-le dans sa douceur et son humilité.

* * *

De retour au foyer, donnez libre cours à votre allégresse radieuse, à vos rires argentins. Que votre joie ne soit pas égoïste, cependant! Songez à tel camarade, telle compagne de classe pour qui Noël n'est pas un événement heureux. Avec la permission de votre maman, qu'il ait sa large part de vos friandises, qu'il participe à tous vos jeux!

Combien plus doux, plus lumineux encore sera Noël si vous en faites ainsi une fête de la pitié, de la charité!

Heureux Noël, mes petits amis! Que sur tous vos désirs s'ouvrent bénissantes les menottes de l'Enfant-Jésus! Qu'Il dépose mille douceurs dans vos petits souliers!

MERE-GRAND.

Les Deux Petits Jésus

C'était en 1925, Lucienne devait avoir sept ans à Noël et sa maman lui avait promis un beau cadeau pour sa fête si elle était bien sage.

Pour comble de bonheur, la petite Lucienne était en promenade pour une quinzaine de jours chez son oncle.

Le soir, quand son oncle, M. le curé lit "son journal" ou prépare son sermon, Lucienne ne bouge pas, tant que l'oncle n'est pas prêt pour la leçon de catéchisme.

— Voyons, petite fille, quand le petit Jésus est-il venu au monde?

— Le petit Jésus est venu au monde le jour de Noël!...

— Bien. A quel endroit naquit-il?

— Le petit Jésus est né à Bethléem... dans une étable.

— Parfait. Pourquoi était-il si pauvre?

— Pour nous apprendre à faire des sacrifices...

— Mais, voyons, en fais-tu, toi des sacrifices, Lucienne?

— Oh! oui, pour faire plaisir au petit Jésus.

Et l'oncle prend plaisir à questionner sa petite nièce, parce qu'elle répond à toutes les questions sans se faire prier.

Enfin, quelques heures seulement nous séparent de ces moments désirés... Lucienne, pour être obéissante, s'est couchée de bonne heure. Sa bonne tante Marguerite, qui demeure chez M. le curé, lui a promis de la réveiller au premier son des cloches.

Onze heures... les cloches carillonnent gaiement... et la bonne tante se hâte d'habiller sa chère Lucienne... et elles se dirigent à pas recueillis toutes deux vers l'église. L'orgue fait entendre ses plus beaux airs, l'église se remplit. Lucienne entend tout, voit tout; son rêve continue... Tante Marguerite la conduit à la crèche; la petite regarde... mais ses yeux encore affaissés par le sommeil sont éblouis par tant de lumières. "Prie bien le petit Jésus", lui dit sa tante.

Quand Lucienne se rendormit, après la messe de minuit, ses lèvres murmuraient encore une prière... un beau sourire restait fixé sur sa figure; son rêve allait continuer.

Il était près de 10 heures quand Lucienne se leva.

— Allons, Lucienne, dit tante Marguerite, viens voir le beau gros paquet que ta maman t'a envoyé.

— Oh! le beau gros paquet à moi seule, tante? dit Lucienne.

Et d'une main frémissante la petite ouvrit sa belle surprise. C'était un gros sac de perles bleues et une poupée ravissante habillée de rose.

Dans l'après-midi de Noël, M. le curé, selon sa coutume, alla visiter ses pauvres, apporta quelques douceurs ainsi que des provisions pour ces déshérités.

En parlant, M. le curé vit sa Lucienne qui berçait bien maternellement son cher bébé. "Tu sais, lui dit-il, Françoise, la petite orpheline dont tu me parles si souvent, elle n'en aura pas, elle, de poupée."

Lucienne regarda son oncle, mais sans dire un mot.

— Elle fait de grands sacrifices, Françoise, aussi le petit Jésus l'aime beaucoup.

Lucienne baisse la tête... elle a compris... Mais se séparer de sa poupée déjà... Oh! cela c'est trop dur, c'est à peine si elle l'avait possédée une journée!

— Eh! bien, je m'en vais.

Lucienne reste les yeux baissés et retient sa poupée bien fortement dans ses bras.

M. le curé partit sans apporter la poupée de Lucienne.

Lucienne se berça encore quelque temps, mais ne chantait plus. Son bonheur était plein de regret. Elle entendait la voix de M. le curé: "Françoise n'en aura pas, elle, de poupée..." Et Françoise est orpheline... Lucienne n'y tient plus; elle monte dans sa chambre et se met à pleurer.

Soudain, une idée...

Lucienne essuie les grosses larmes qui coulent sur ses joues rougies, cherche dans "son sac d'école" une feuille blanche, la remplit de sa grosse écriture carrée; cela prit bien un bon quart d'heure... Puis elle enveloppe sa poupée, s'habille et descend.

— Où vas-tu, Lucienne? dit tante Marguerite.

Sans répondre, Lucienne sort en courant.

M. le curé était de retour depuis dix minutes, quand il fut appelé par une fillette du village.

— M. le curé!

— Oui, Madeleine, que veux-tu?

— M. le curé, je suis allée voir la crèche...

— Et tu as bien prié le petit Jésus?

— Oui, M. le curé; mais M. le curé... il y en a "deux petits Jésus"!

— Hein!

— Oui! Oui! M. le curé, il y en a "deux petits Jésus"!

Enfin, pour contenter Madeleine, il fallut aller voir la crèche.

Eh! bien, le croira-t-on, et M. le curé et tante Marguerite virent dans la crèche, comme Madeleine, "deux beaux petits Jésus".

Un billet déposé au pied du berceau leur expliqua le mystère.

M. le curé le lut, c'était écrit: "Pour Françoise, faveur du petit Jésus. Petit Jésus, maman m'a envoyé une belle poupée. Je n'ai pas voulu la donner à M. le curé. Je l'ai regretté. Je vous la donne. Voulez-vous l'envoyer porter par un de vos anges à Françoise, celle qui n'a pas de maman? — Lucienne."

Et voilà comment il se fait que dans la crèche de Saint-Cyprien il y eut, cette année-là, "deux petits Jésus".

Fréquentations

Maman. — Tu sais, Jacques, que je t'ai défendu d'aller jouer auprès de Léon, qui est un petit garçon mal élevé.

Jacques. — Alors, maman, Léon peut venir auprès de moi, qui suis un enfant bien élevé?

A l'école

— Voyons, Madeleine, toi dont la maman est couturière, tu dois savoir à quoi sert le coton?

— A faire des robes de laine, Mademoiselle.

Preuve formelle

— Tu sais, maman, notre maîtresse de dessin n'a jamais vu de vache.

— Ce n'est pas possible!

— Mais si. Hier, au cours, j'en ai dessiné une, et elle n'a jamais su ce que c'était.

BERCEAU SPIRITUEL DE L'ENFANT-JESUS

4ème semaine: les Couvertures par des actions d'amour envers Dieu et des actes de charité envers le prochain.

Divin Roi de la Crèche, c'est en mon coeur que vous voulez naître au beau jour de Noël, venez donc y occuper le berceau préparé par mes efforts.

La prière du gosse

Au Petit Jésus de la Crèche

Petit Jésus, écoutez-moi...
C'est la première fois que j'ose
Venir à vous en grand émoi,
Pour vous demander quelque chose.

Vous ne savez pas qui je suis;
Je suis le "gosse" du sixième;
Je ne vous ai pas vu depuis
Le jour qu'on a fait mon baptême.

Mais j'entends dire, à chaque instant,
Qu'on peut vous raconter ses peines;
Ecoutez-moi... rien qu'un moment:
Je voudrais vous dire les miennes.

Lorsque vous êtes né là-bas,
Sur un petit berceau de paille,
Il faisait bien froid, n'est-ce pas?
Votre maman, vaille que vaille,

Avec des linges décousus,
Vous avait fait une chemise...
Je connais ça, petit Jésus,
Je sais que la méchante bise

Passe à travers ces linges-là;
Vous grelottiez dans votre crèche.
Hélas! j'ai souffert tout cela;
Tous deux nous connaissons la dèche!

Nous connaissons les mauvais jours,
Les jours longs comme des années,
Où l'on a faim presque toujours,
Où le froid dure des journées.

Encor, mon bon petit Jésus,
Pour réchauffer votre chair morte,
L'âne et le boeuf soufflaient dessus;
Chez nous, c'est le vent, sous la porte,

Qui souffle froid comme la mort;
Et dans notre pauvre sixième,
J'ai pleuré peut-être plus fort
Que vous, petit bon Dieu que j'aime.

. . . .

Encore un mot, petit Jésus:
J'aurais voulu brûler un cierge,
Un gros avec de l'or dessus,
Devant la bonne Sainte Vierge;

Mais, quand il a vu mes deux sous,
Le marchand m'a mis à la porte...
Et je les ai données, pour vous,
Au môme dont la mère est morte.

Et maintenant, je n'ai plus rien.
Que votre maman me pardonne!
Jésus, si vous le voulez bien,
C'est tout mon coeur que je lui donne.

V. ROBIC.

Coqs et poules

Roger, 3 ans, demande à Jeannine sa soeur de 5 ans, pourquoi l'on met toujours des coqs sur les clochers et jamais de poules?

— C'est parce que, répond Jeannine, les poules pondent et les oeufs en tombant se casseraient. Alors tu comprends...

La Poupée de Léon

Dans cette petite classe, les écoliers étaient tellement sages et gentils que le père Janvier y venait tous les ans leur porter des étrennes.

— Il y venait... Ah! oui, la nuit, par la cheminée?

— Mais non, le jour et par la porte. On entendait tout à coup frapper trois coups très fort, qui faisaient sursauter tout le monde: "Pan! pan! et pan!" La maîtresse, ou bien un garçon courageux, allait ouvrir la porte, et... qu'est-ce qu'on voyait entrer?

— Le père Janvier?

— Oui, le père Janvier, sa trique et son panier.

— Pourquoi une trique, puisque tous les enfants étaient sages?

— Pour frapper à la porte, donc!

— Et dans le panier, il y avait...

— Des choses, des cadeaux pour tout le monde.

* * *

— Comment était-il, le père Janvier?

— Comme sur les images: très vieux, avec une bonne figure rose sous son capuchon et une barbe... Ah! une barbe jusque-là, toute blanche et frisée.

— Qu'est-ce qu'il disait?

— Rien! Il regardait les enfants en souriant, posait son panier à terre et s'en allait.

— Où?

— On ne sait pas.

— Dans une autre école, peut-être?

— Je ne l'ai jamais entendu dire.

— Pourtant, il y a bien d'autres classes où les écoliers sont sages!

— C'est vrai, mais ceux dont je vous parle savaient la chanson.

— Quelle chanson?

— Une chanson magique qui appelait le père Janvier, qui le priait de venir pendant le jour, de se faire voir aux enfants sages, et à laquelle il ne pouvait pas résister:

"Le premier jour de l'an, qui est la fête anniversaire du père Janvier, tout le monde, à l'école, chantait la chanson: les enfants, la maîtresse, les mamans qui étaient venues pour voir aussi. Et cela en faisait un bruit! A peine la dernière note était-elle chantée qu'on entendait, comme je vous le disais tout à l'heure: "Pan! pan! et pan!" C'était le père Janvier qui répondait: "Présent!"

— Oh!... vous la savez, cette chanson?

— Sans doute!

— Chantez-la-nous?

— Très volontiers: A... Ah! c'est curieux, voilà que je ne me la rappelle plus du tout.

— C'est bien dommage!

— Oui, je regrette beaucoup. D'autant plus que cette chanson que je ne sais plus m'a éloigné de mon sujet. Car je voulais vous raconter l'histoire de la poupée Léon.

* * *

— Qu'est-ce que la poupée Léon?

— Une fort jolie poupée que la maîtresse avait faite pour ses enfants. Léon se trouve finie juste la veille du jour de l'an. Alors, le soir, à quatre heures, voilà que Nannande...

— Qui était Nannande?

— Une petite fille de l'école. Elle s'approche de la maîtresse et lui dit:

"Madame, mes camarades et moi, nous voudrions offrir à M. Janvier notre belle poupée.

— Oui, oui! dirent les camarades.

— Et pourquoi donc? demanda la maîtresse.

— Parce que, tous les ans, M. Janvier apporte des étrennes aux enfants de l'école et nous pensons que c'est bien son tour d'en recevoir.

— Oui, oui! dirent encore les camarades.

* * *

— Quelle bonne idée! C'est vrai qu'ils étaient très gentils, ces enfants-là!

— Je vous l'ai dit. Alors, ils ont placé Léon dans la cheminée avec, dans sa petite main, cette jolie lettre que Nannande avait écrite:

"Monsieur Janvier, nous vous offrons notre belle poupée. Elle s'appelle Léon et elle est toute neuve. A demain le plaisir de vous voir.

"Signé:

"Les écoliers de la petite classe."

Et le lendemain, quand les enfants arrivèrent à l'école, ils allèrent regarder dans la cheminée... Léon n'y était plus.

— Oh!... Et alors! Et alors! Racontez vite et n'oubliez rien!

— Alors, tout s'est passé comme d'habitude. Les grandes filles avaient préparé un arbre tout brillant de fleurs, de rubans et de lumières. Tout le monde, autour de l'arbre, s'est mis à chanter, et, au dernier mot de la chanson: "Pan! pan! et pan!" Jean ouvre la porte... le père Janvier paraît.

— Avec sa trique et son panier?

— Oui, mais, dans le panier, qu'est-ce que les enfants aperçoivent, debout, au milieu des autres jouets?

— Nous ne pouvons pas deviner?

— Léon! La belle poupée Léon. Le père Janvier la rapportait.

— Pourquoi? On ne l'a jamais su?

— Si, car au fond du panier on trouva une lettre où tout le mystère était expliqué.

— Oh! si vous pouviez nous raconter ce qui était écrit sur la lettre!

— Je puis même vous le réciter, car je m'en souviens mot pour mot. Il y avait: "Monsieur Janvier, dans le Temps (qui passe), à ses petits amis, dans la petite classe.

"Mes amis de la petite classe,

"Hier soir, quand je suis arrivé avec cette jolie poupée que vous m'aviez donnée, la mère Janvière m'a très mal reçu. Elle m'a dit: "— Tu n'as pas honte, à ton âge, mil neuf cent... et des années, de priver de leur poupée ces mignons petits enfants de l'école!

"Tu la leur reporteras demain en même temps que leurs étrennes et tu tâcheras de ne pas t'amuser en route avec Léon. Tu sais que M. Février vient tout de suite derrière toi. Si tu t'arrêtais pour jouer, il te rattraperait, et je ne veux pas de désordre dans le calendrier."

"Tout cela est très raisonnable et fort bien dit. Aussi, mes chers petits, je vous rapporte votre belle poupée. Aimez-la pour vous et pour moi. Et recevez les remerciements de votre ami.

"JANVIER (père).

"P. S. — Car c'est bien la première fois, je vous le jure, que des petits enfants pensent à m'offrir des étrennes."

M. ROTH.

Les joyeuses coutumes de Noël

La solennité de Noël a donné lieu à de curieuses coutumes; certaines d'entre elles se sont perpétuées jusqu'à nous.

En quelques régions de la France, au moyen âge, on jouait la "pastourelle", c'est-à-dire l'office des pasteurs, devant la crèche nouvellement dressée. La pastourelle rappelait, par de naïfs dialogues entre les enfants de choeur et les chantres, la visite des anges et des bergers à la grotte de Bethléem.

A Rouen, on organisait une procession dans laquelle figuraient tous les prophètes qui avaient prédit la naissance du Christ. Balaam lui-même, monté sur son ânesse rétive, prenait place dans le cortège. C'est lui qui, du haut de sa monture, répondait à l'interrogation des chantres: "Une étoile brillante sortira de Jacob." Telle fut l'origine de "la fête de l'âne", que l'on dut supprimer plus tard par suite d'une mise en scène qui tendait à devenir irrévérencieuse.

Après la messe de minuit on rentrait à la maison pour le "réveillon", repas modeste, accompagné du chant de noëls anciens qui se prolongeaient parfois jusqu'à l'aurore.

La coutume des "arbres de Noël" nous est venue des pays du Nord. En Suède et en Norvège, on offrait un réveillon aux petits oiseaux eux-mêmes. Quelques menues gerbes de blé fixées au sommet d'un mât planté dans la neige, constituaient pour ces petites créatures le plus pratique et le plus fêté des arbres de Noël.

Le Noël des Petits Pauvres

Les Petits Riches ont des mamans
Qui les cajolent
Et qui consolent
Leurs tout petits, petits tourments!
Les Petits Riches ont des mamans...
Combien — hélas!
De pauvres gâs,
De Petits Pauvres qui n'en ont pas!

Les Petits Riches ont des maisons
Où, dans leur chambre
Jamais décembre
N'apportera ses longs frissons!
Les Petits Riches ont des maisons...
Combien — hélas!
De pauvres gâs,
De Petits Pauvres qui n'en ont pas!

Les Petits Riches ont des foyers
Emplis de cendre,
Où peut descendre
Noël pour s'y chauffer les pieds!
Les Petits Riches ont des foyers...
Combien — hélas!
De pauvres gâs,
De Petits Pauvres qui n'en ont pas!

Les Petits Riches ont des souliers
Que, chaque année,
La cheminée
Revoit, devant elle, alignés!
Les Petits Riches ont des souliers...
Combien — hélas!
De pauvres gâs,
De Petits Pauvres qui n'en ont pas!

Les Petits Riches ont des joujoux!
Polichinelles,
Par ribambelles,
Qui font rire comme des fous!
Les petits riches ont des joujoux...
Combien — hélas!
De pauvres gâs,
De Petits Pauvres qui n'en ont pas!

Les Petits Pauvres gagnent le ciel:
Tant de misère
Sur cette terre
Leur vaut un Noël éternel!
Les petits pauvres auront le Ciel...
Combien — hélas!
De pauvres gâs,
De Petits Riches ne l'auront pas!

Théodore BOTREL.

CONTES DE NOËL À LIRE EN FAMILLE

Jacques Maillé

C'est la nuit de Noël. Dans la petite église de Saint-Jérôme, la messe de minuit est terminée. Les portes basses dégorgent sur le perron glissant la foule des habits en "capots" d'étoffe, des femmes enveloppées de gros châles et des enfants un peu étourdis par l'imprévu de l'heure, de la lumière et des vieux cantiques.

Jacques Maillé avait rangé sa carriole près du banc de neige de l'autre côté du chemin, et, tout en disposant la robe de fourrure, le vieux tirait de sa pipe de profondes bouffées. Tenue sous les bras par un robuste gars d'une vingtaine d'années, une vieille s'avança, un gros livre de messe dans sa main ridée.

— Donnez-moi le livre, la mère, dit le jeune homme, mettez vos mitaines et entortillez-vous bien! Il fait un "fret" noir, et la Rivière-à-Gagnon, c'est pas chez lo voisin!

— Merci bien, mon petit Joseph, et bien des choses chez vous!

La carriole partit au trot allongé de la jument noire qui traversa le pont, tourna à droite, suivit un moment la berge de la rivière, puis s'engagea dans la route des Mille-Isles. Le Collège et le cimetière n'existaient pas encore, et le chemin — simple coupée dans la forêt — montait entre les rangs serrés des conifères sombres.

Cette nuit-là il ne neigeait pas, mais la neige de la veille était partout. Elle palmait de lambeaux d'ouate les doigts étendus des rameaux de sapin, elle atténuait la tristesse des rochers erratiques, elle pavait de marbre les clairières du bois. C'était elle encore la bonne neige blanche qui criait sous la lisse du traineau, qui naissait de l'haleine de la bête et revenait en arrière s'accrocher en étoiles menues sur le châle noir de la vieille.

La pente s'accentua et la jument se mit au pas.

— Comme ça, Jacques, notre curé organise sa grande corvée pour après-demain?

— Oui, Aurélie, et ça m'a l'air qu'il va y avoir gros de monde!

— Et toi?

— Oh! moi, je suis vieux, plus vieux que les autres. Mais c'est pour la charité, vois-tu. Y a tant de pauvre monde à la ville. Tu as entendu qu'on vend le bois de corde douze piastres de ce temps-ci à Montréal. Les pauvres vont mourir de froid, bien sûr! Et puis, tu comprends, on n'est pas des enfants, on sait bien que le curé va profiter de ça pour avancer son affaire de chemin de fer. C'est un homme "ben capable", notre curé, et moi je dis qu'il l'aura, son chemin de fer!

— As-tu du bois de fait?

— J'ai trois cordes de "belle" érable à la "cabane". J'ai le temps "à plein" d'en bûcher d'autre avant "les sucres". Et puis, continua l'homme après une hésitation, depuis le malheur, je me sens baisser et ce sera peut-être ma dernière charité, Aurélie!

Ce mot de malheur prononcé, un silence peuplé de souvenirs s'installa entre les deux. Jacques regarda les étoiles qui luisaient, ardentes, sur l'étroite laize de velours sombre entre les yeux et revit la scène de cette soirée d'hiver qui avait ruiné leur bonheur familial. Arthur, le fils unique, avait annoncé à son père, entre la soupe et les crêpes, sa volonté d'aller travailler à la ville où l'on gagne gros et où, ajoutait-il amèrement, c'est plus gai que dans le fond des bois! Le vieux colon, pionnier de la Rivière-à-Gagnon et qui comptait laisser à son fils les arpents, fruits du labeur des meilleures années de sa vie, était entré dans une colère terrible. La timide interventiou maternelle s'était trouvée impuissante devant ces deux volontés d'homme tendues l'une contre l'autre comme les chevrons de la grange. Il s'était dit de ces paroles qui creusent un abime entre les âmes, et la querelle avait fini comme ça finit toujours! Arthur avait quitté la table, ramassé en hâte ses pauvres hardes, chaussé ses raquettes, et sans dire un mot de plus, sans l'embrasser, elle, la mère, sans regarder en arrière, il s'était enfui dans la direction de Saint-Jérôme. Au matin, la terre comptait un enfant de moins, dont la neige achevait d'effacer silencieusement les traces. Depuis ce jour de malheur, nul n'avait entendu parler d'Arthur Maillé, le gars à Jacques, de la Rivière-à-Gagnon.

A ce souvenir cuisant évoqué durant cette belle nuit de Noël où les angelots roses glissent dans l'air pur allant porter par-dessus les bois et les montagnes, par-dessus les lacs, et jusque sous l'abri du plus pauvre colon, la paix promise à la bonne volonté, des larmes coulèrent des pauvres yeux maternel et, saisies par le froid, se congelèrent au creux des rides dont elles connaissaient si bien le chemin. Courbé sur leur peine, ni lui ni elle ne dirent plus rien, et, cette nuit-là, il n'y eut pas de réveillon chez Jacques Maillé, de la Rivière-à-Gagnon.

. . . .

On se souvient encore à Saint-Jérôme du 28 décembre 1872. Dès la veille au soir, les traineaux chargés d'érable commencèrent à déboucher de partout. Les gens du fin Nord, ceux de Sainte-Marguerite, de Sainte-Adèle et de Saint-Sauveur arrivèrent les premiers. Et bientôt il y eut autour de l'église une forêt de brancards levés vers la lune. Au presbytère, grand tapage! Les colons, groupés autour d'un immense crachoir, discouraient bruyamment dans la fumée âcre. Près de la cheminée, debout, la paume de la main soutenant le fourneau d'une longue pipe recourbée, le curé Labelle souriait à tous ces hommes incultes, rudes de visage et hauts de verbe, inspirés et soutenus par son idée. C'était sa famille, à lui qui en avait sacrifié les joies; il était leur roi, celui qui les conduirait, la hache sur l'épaule, jusqu'au bout du monde.

— Mes enfants, répétait-il en lançant au plafond de puissantes bouffées, faites de la terre, rien que de la terre, et laissez-moi ces petits "estèques" qui conduisent à mourir la poche sur le dos!

. . . .

Le lendemain, il faisait un temps splendide, mais froid à pierre fendre. Dès sept heures, plus de deux cents attelages stationnaient sur la rue, devant l'église et dans les cours des maisons. Les chevaux, des pompons rouges aux oeillères, sentaient la litière et leurs naseaux fumaient dans l'air glacial. La tuque sur les yeux, les hommes circulaient pour se réchauffer autour des traineaux à ridelles chargés de rondins d'érable. Sur la belle écorce couleur de vieil argent, sur les sections blondes étoilées de moelle, de petits glaçons perlaient, ou le soleil, par instant, allumait des éclairs.

Tout à coup, la cloche de l'église s'ébranla, puis sonna à toute volée, secouant sa joie dans l'air pur; à ce moment, sur le seuil du preshytère, casqué, encapoté, la pipe aux dents, le curé Labelle parut entre ses marguilliers. Les hommes saluèrent d'un vigoureux hourrah! sautèrent sur leur "voyage", ramenèrent les guides, et le tintamarre follet des grelots répondit au salut du clocher.

Le curé prit place avec son ami Jules-Edouard Prévost sur une énorme charge tirée par quatre chevaux blancs. Sur la pile de bois, en fortes majuscules se lisaient, inscrits sur un coton, les mots suivants: "Les colons du Nord". Les fouets claquèrent et au milieu des cris et des appels la caravane s'ébranla. Jacques Maillé, seul vieillard de toute la corvée, venait après le curé, menant sa jument noire qui, seule, — la chose fut remarquée — n'avait pas de pompons! Puis les gens de la Chapelle prirent la file conduits par Pierre Legault, le premier chantre de l'orgue, qui entonna à tue-tête:

"...C'est la belle Françoise!"

Groupés par régions, les colons suivaient, assis sur la "couverte à cheval" pliée en quatre, bien serrés dans leurs "capots" d'étoffe par la ceinture "fléchée", laissant pendre leurs jambes chaussées de gros bas à côtes et de souliers de peau. Longtemps les femmes suivirent des yeux la longue procession qui descendait vers Sainte-Thérèse, — énorme chenille noire cheminant lentement sur la plaine blanche.

Il y a bien trente-deux milles de Saint-Jérôme à Montréal, mais le terrain est "planche", et l'hiver, il y a des raccourcis bien balisés. On entre tout de suite dans la savane "ruinée" par le feu et unie comme un lac. En ce jour de décembre, la neige récente avait habillé d'hermine les flancs des troncs noircis, et les souches chauves portaient des bonnets blancs. Des pistes fraiches traversaient la route, et les jeunes gens disaient en montrant la lisière sombre vers Mascouche: "Il y a du "chevreux" par ici!"

Sainte-Thérèse, Sainte-Rose, Saint-Martin, l'Abord-à-Plouffe virent tour à tour passer la corvée de l'érable. Partout on lui faisait fête et de nouveaux traineaux s'ajoutaient. Enfin, vers cinq heures, les colons du Nord firent leur entrée dans Montréal par la rue Saint-Laurent. Les réverbères s'allumaient et la cessation du travail commençait à peupler la rue. Une foule compacte, grossie par une escorte de gamins, s'amassa bientôt des deux côtés. Curieux spectacle vraiment que ces robustes gaillards à qui les petits glaçons faisaient des moustaches mérovingiennes, ces chevaux blancs de frimas, cette symphonie naïve de grelots qui disaient à leur façon: "Venez les pauvres, voici du bois! Venez, les pauvres, voici du feu!"

La voiture de tête attirait surtout l'attention et le Roi du Nord, aussi heureux qu'un triomphateur de Rome, recevait les applaudissements et les saluts et remerciait du fouet. Sur le Champ-de-Mars on s'arrêta, et le curé Labelle harangua le Maire et les échevins réunis pour recevoir la députation des colons du Nord.. Derrière lui se pressaient ses chers grands enfants, et il plaida magnifiquement la cause de ces pionniers de la race qu'il ne faut pas abandonner, parce que dans leurs veines coule le plus pur sang de chez nous, à qui il faut fournir les moyens de communiquer avec leurs frères, pour qui enfin il veut que l'on construise le chemin de fer du Nord. Eux, les colons, n'oublient pas leurs frères malheureux, et dans la détresse où la fermeture prématurée de la navigation fluviale a jeté les pauvres de Montréal, le Curé Labelle est fier de présenter les deux cents traineaux chargés du bois de la charité!

Ce fut un beau soir pour les miséreux! Tous les colons reçurent un billet portant l'adresse d'une famille indigente et se dispersèrent au milieu des cris, des interpellations et du babil tintinnabulant des grelots.

Jacques Maillé ne connaissait guère la ville, n'y étant venu qu'une seule fois dans sa vie. Aussi fit-il monter auprès de lui un gamin amené là par la curiosité et tout fier de grimper sur une voiture d'"habitant" sans risquer un coup de fouet.

Le traineau enfila la rue Notre-Dame et prit avec précaution, au travers des voitures de charge et des "chars à chevaux", la direction du faubourg Québec. La petite jument noire avait bien un peu les oreilles dans le crin au milieu de ce tapage et de tant de choses nouvelles, mais c'était une brave bête, pas "gesteuse", et elle fit bonne contenance. Sur l'indication du garçonnet, Jacques remonta la rue Shaw, aujourd'hui la rue Dorion, et après quelques arpents s'engagea dans un ruelle étroite et noire. Ce devait être par là! Le vieux frotta une allumette et fit relire le numéro par son jeune guide, qui, pour la première fois, ressentit quelque orgueil de son instruction primaire. Il s'arrêta enfin devant une petite maison basse et cagneuse, une cabane plutôt lambrissée de vieilles tôles lépreuses, dont le toit laissait dépasser un bout de tuyau qui ne fumait pas. De l'unique fenêtre, où manquaient des carreaux, jaillissait un prisme de lumière pâlotte où tournoyaient les flocons de neige qui commençaient à tomber. Afin d'avoir les mains libres pour décharger, Jacques noua son fouet à sa ceinture, releva un peu le bord de sa tuque et frappa.

— Entrez! répondit une voix de l'intérieur.

L'homme appuya sur la clenche de fer, et comme la porte s'ouvrait, Jacques, saisi par la soudaine apparition de la misère, se découvrit et resta muet. La tête protégée par un châle, pelotonnée dans un pauvre manteau, une jeune femme, assise sur une boîte — il n'y avait pas de chaises — serrait contre elle un paquet de haillons d'où émergeait vaguement une tête d'enfant. Un bambin de deux à trois ans, tragique comme la faim et le froid, toute la jeunesse de son petit visage abolie par la souffrance, s'était réfugié derrière elle à l'entrée de l'inconnu. Pas de feu dans le petit poêle à fourneau, et pas de trace de bois autour. Sur une corde tendue dans un coin quelques langes pendaient, raidis et glacés. La misère noire!...

Le coeur du vieillard s'émut. Dans les forêts du Nord, le besoin est chose aussi inconnue que la richesse. L'on travaille dur contre la terre et contre la souche, le vent d'hiver est terrible et secoue les maisons à les faire écrouler, mais il y a toujours un bon feu dans le poêle et dans l'armoire un bon morceau de pain!

— Madame, dit-il à la femme qui se levait, surprise, je suis un colon du Nord, et l'on m'a dit de décharger ici mon "voyage" d'érable.

— Mais, répondit celle-ci, qui ne s'expliquait pas bien...

— Oui, vous n'en avez pas acheté, n'est-ce pas? Je comprends, ajouta-t-il en jetant un regard triste autour de lui. Mais voilà! Nous autres, les défricheurs du Nord, nous sommes pauvres aussi, mais nous ne manquons de rien dans le nécessaire et, "moi pour'un", j'ai voulu cette année que ceux qui sont moins heureux que moi, sachent, au jour de l'an... de quel bois se chauffe le père Jacques Maillé de la Rivière-à-Gagnon.

Et fier de son bon mot, le visage du vieux s'éclaira d'un bon sourire qui était comme une fleur oubliée par l'automne dans un jardin flétri.

Aux dernières paroles, la femme, devenue toute pâle, avait fait un pas en avant, et elle ouvrait la bouche quand la porte livra passage à un homme grand et maigre dont les yeux cerňés brillaient sous des sourcils noirs. Le paletot râpé, les mauvaises chaussures, le chapeau fatigué le désignaient bien comme le maître de ce taudis.

En reconnaissant le nouvel arrivant, — comment ne l'aurait-il pas reconnu? — le vieux Jacques avait reculé d'un pas. C'était Arthur, son Arthur, mais combien changé et vieilli par la misère! Une minute, le père et le fils se mesurèrent du regard, pendant que la jeune femme, effrayée, se réfugiait vers le pauvre lit, dans un angle, et serrait son bébé sur son coeur.

A cette heure même, dans la petite demeure de la Rivière-à-Gagnon, la lampe venait de s'allumer, et, agenouillée devant l'image de la Sainte-Famille derrière laquelle passait le rameau bénit, à demi baignée dans la lumière jaune descendant de l'abat-jour, la vieille mère priait, son âme tendue toute vers Celui qui console, qui pardonne et qui ramène. La flamme du poêle jetait parfois des ardeurs sur le mur en face, le vent travaillait les poutres du grenier, de sorte que l'âme obscure de la vieille maison semblait s'agiter et demander aussi le retour du prodigue. Au dehors la solitude était complète sur la terre, tout se taisait dans les bois enneigés; mais le firmament, tout entier criblé d'étoiles, s'arrondissait en voûte d'église sur la petite maison où une âme, invinciblement croyante, traitait avec Dieu! Et parce que les humbles, ceux qui ont écouté toute leur vie, à chaque heure, la voix divine de la terre, ont des façons directes de prier que nous ne connaissons pas, Dieu, qui est d'abord le Dieu des humbles, entendit enfin la prière maternelle.

Là-bas, au loin, dans la ville trépidante, où le travail seul faisait trêve, mais où le vice et la misère s'agitaient toujours dans la nuit montante, le père et le fils étaient en face l'un de l'autre, retranchés dans leur orgueil et le souvenir du passé. Jacques hésitait entre la vieille colère qui lui montait au coeur comme un mauvais levain, et son amour — ancien aussi — pour la chair de sa chair! Se détournerait-il avec dégoût du renégat de la terre, ou bien son coeur de père et sa foi de chrétien lui arracheraient-ils le pardon?

Aux heures de désastre familial, l'enfant reste encore la ressource suprême, son front pur est le terrain neutre où l'on peut dans un baiser, exhaler ses rancoeurs. Jacques le sentit. Brusquement il enleva dans ses bras le petit que la surprise avait empêché de suivre sa mère, le baisa, tremblant, en lui disant tout bas:

— Embrasse ton grand-père.

Puis d'une voix tranquille où il n'y avait plus d'orgueil, mais seulement de la pitié et de l'amour, il ajouta, comme s'il se fût agi d'une chose toute simple et résolue à l'avance:

— Donc, Arthur, c'est entendu, tu reviens chez nous!...

La misère et la désillusion sont de terribles dissolvants pour l'orgueil humain. Arthur avait le coeur bien fait. Cédant à un emportement de jeunesse il avait rompu avec le foyer, mais il s'était gardé de la corruption urbaine qui, trop souvent, atteint le campagnard, et du premier coup, jusqu'aux moelles. Il savait bien au fond de lui-même que Dieu le punissait. La ruine de son pauvre ménage par l'incendie, cette typhoïde qui, en épuisant ses dernières ressources l'avait mis à deux doigts de la mort, tous ces maux accumulés châtiaient — il le comprenait — l'insulte jetée à la face paternelle. A ce retour inattendu des choses, devant ce père qui s'humiliait et venait à lui en passant par son enfant, il porta la main à ses yeux. Un flot de larmes, accumulées comme l'eau derrière un barrage, débordèrent tout à coup, et il tomba à genoux en murmurant:

— Pardon, père, pardon!

. . . .

Un quart d'heure après, le bébé dormait dans le "capot" du père Jacques Maillé, et devant un bon feu d'érable, il y avait un vieillard tenant un enfant sur son genou, qui disait à un jeune homme et à une jeune femme pleurant tous deux en face de lui:

— C'est la vieille mère qui va en faire une joie quand elle va nous voir tourner le coin de la route!

. . . .

Quand la corvée sortit de Montréal le lendemain matin, la jument noire avait des pompons rouges et les gens de Saint-Jérôme disaient à demi-voix en se montrant la jeune femme chaudement installée sur le traineau avec deux enfants:

— C'est le père Jacques Maillé qu'a "rapaillé" son gars!...

Fr. MARIE-VICTORIN, des E.C.
(Récits Laurentiens)

Les Sabots de Jésus

Pour son petit gâs, Jean-Pierre,
Le sabotier de chez nous
Tailla, la saison dernière,
Deux sabots, deux vrais bijoux,
Tels que jamais sabotier
N'en fit dans le monde entier.
Toc, toc, toc, et don dondaine,
Ils étaient si blancs, si beaux,
Les petits sabots de frêne,
Les jolis petits sabots!

Parents, tremblez en cachette
Si vos gâs sont trop jolis,
Car le Seigneur-Dieu les guette
Pour orner son Paradis.
Ainsi prit-il, sans pitié,
Le garçon du sabotier.
Toc, toc, toc, et don dondaine,
On cloua dans le tombeau
Les petits sabots de frêne,
Les jolis petits sabots!

Or, un beau soir qu'à la Vierge,
Tenant Jésus dans ses bras,
Il faisait brûler un cierge
Pour l'âme du petit gâs,
Celui qui pleurait son fieu
Vit aux pieds de l'Enfant-Dieu:
Toc, toc, toc, et don dondaine,
Comme autrefois, blancs et beaux,
Les petits sabots de frêne,
Les jolis petits sabots!

Et Jésus, avec mystère,
Dit au pauvre sabotier:
Lorsque je m'en vins sur terre,
A Noël le mois dernier,
Pierre m'a dit: "Bon Jésus,
"Il neige et tes pieds sont nus...
Toc, toc, toc, et don dondaine,
"Prends donc mes sabots si beaux!...
"J'ai pris les sabots de frêne:
"Ton gâs m'en a fait cadeau!"

Théodore BOTREL.

Les Rouges-Gorges de Bethléem

C'était une nuit d'hiver, il y a bien longtemps.. De la neige, de la neige partout sur la terre et plein le ciel.

Dans la forêt, les arbres étendaient leurs grands bras, blancs dessus, noirs dessous, et les rouges-gorges tremblaient de froid sur les branches glacées. Leurs pattes minces s'engourdissaient; ils en relevaient une parfois, la réchauffaient sous leurs plumes ébouriffées, puis la reposaient en grelottant plus fort. Tristes, ils se souvenaient des bonnes nuits d'été, tièdes et parfumées, où la brise les berçait doucement sous les feuilles vertes, près des nids aimés. Les reverraient-ils jamais, ces printemps désirés?

Quel froid!... Quelle nuit!...

Comme elles étaient loin, les chansons des jours meilleurs! Il n'y avait plus pour eux maintenant que tristesses et désespoirs. Ils allaient mourir là de froid et de faim. Ils tomberaient tout raides; la neige, blanc linceul, les recouvrirait, et l'on ne retrouverait même plus leur squelette, leur délicat squelette d'oiseau.

Ils étaient là serrés les uns contre les autres pour donner moins de prise à l'âpre vent qui relevait leurs plumes et glaçait leur coeur.

La nuit semblait ne devoir jamais finir. Quelle heure pouvait-il être? Minuit peut-être. Que de temps encore à geler ainsi! C'était plus qu'il n'en fallait pour mourir tous.

Tout à coup le plus vieux d'entre eux, celui que, dans la forêt, on appelait le "sage", prit la parole en leur langage, et dit:

— C'est pitié, mes enfants, de demeurer ici, nous y passerons tous; mourir pour mourir, que les plus forts se dévouent et partent à la recherche d'un abri.

L'idée fut accueillie d'enthousiasme et beaucoup se proposèrent...

Leurs adieux faits, ils avaient disparu dans la nuit, confondus avec les flocons de neige qui recommençaient à tomber.

Ils se trouvèrent bientôt hors de la forêt, et cherchèrent à percer la nuit. Sur la plaine blanche, apercevant au loin une tache blanche, ils y volèrent à grands coups d'ailes. Ce n'était qu'une pauvre étable, hélas! Mais comme ils regardaient à l'intérieur, un spectacle merveilleux les éblouit.

Sur un peu de paille, reposait un enfant délicat, et son visage était plus beau que ce qu'on peut rêver. Son sourire illuminait la triste pièce et semblait jeter des rayons autour de son misérable berceau.

Auprès de lui, sa Mère le regardait avec extase en l'appelant son Jésus, et près d'un boeuf aux gros yeux doux un homme les mains jointes contemplait le groupe délicieux.

Les rouges-gorges sentirent leur petit coeur battre d'une émotion inconnue.

— Nous ne sommes donc pas les seuls à trembler? se disaient-ils. Ce bel enfant qui vient de naître est plus malheureux que nous, puisqu'il n'a rien pour se couvrir; nous, au moins, nous avons nos plumes.

Troublés ils quittèrent sans bruit l'étable, ayant grande hâte de retrouver leurs compagnons pour leur raconter l'histoire merveilleuse. Elle se répandit dans la forêt, et tous les rouges-gorges voulaient voir l'Enfant et sa Mère. Sans plus attendre ils suivirent les messagers de l'étonnante nouvelle!

Auprès de l'humble crèche, il y eut bientôt nombreuse affluence; les oiseaux étaient partout, accrochés au toit, sur les poutres, sur la lucarne, sur les cornes du boeuf, sur l'épaule de saint Joseph, et jusque sur le voile de la Vierge. Les plus hardis étaient les plus jeunes, ils viraient, voletaient, puis en pépiant venaient contempler le fragile Nouveau-Né.

Et tous s'apitoyaient...

— Il a faim...

— Allons-nous laisser mourir ainsi ce bel Angelot? Couvrons-le de nos plumes, gazouille un tout-petit. Il avait à peine achevé que tous étaient à l'oeuvre. A grandes becquées, ils arrachaient leurs plumes soyeuses, les plus enthousiastes apparaissaient bientôt entièrement nus et sur leur peau toute rouge perlaient des gouttelettes de sang...

De tous ces duvets, la Vierge garnissait la crèche, et jamais couche plus douillette ne s'offrit à plus beau nouveau-né.

Quand Jésus, en souriant, se fut endormi dans son nid profond et chaud, la voix de Marie arriva comme une céleste musique à l'oreille des petits oiseaux...

— Votre charité ne sera point sans récompense, chers petits, disait la voix; parce que vous avez eu pitié, vous ne connaitrez plus le froid, et vous porterez à jamais la marque de mon divin Fils.

Et les rouges-gorges, le coeur soudain tout réchauffé, reprirent leur vol en chantant, et jamais leur chant n'avait été aussi joyeux. La neige les habillait d'une fine ouate qui se transformait aussitôt en chaud duvet et sous leur gorge délicate, le rubis d'une goutte de sang se fixait pour toujours.

Et voilà la légende, telle que je l'entendis conter, aux Avents de Noël, par la grand'mère d'une famille de rouges-gorges, douillettement blottie dans les restes du manteau mordoré d'un vieux chêne.

Noël aux Ursulines

La fête du 25 décembre au "vieux monastère" de Québec, fondé en 1639, est celle qui garde la première place dans le souvenir de ses anciennes élèves.

C'est Noël! Vers minuit, un groupe de chanteuses traverse les dortoirs, faisant entendre, avec accompagnement de guitares et de mandolines, le cantique: "Ca bergers, assemblons-nous!" Il a déjà disparu quand les plus petites élèves ouvrent de grands yeux étonnés et croient avoir rêvé aux anges du paradis. Poursuivant leurs couplets, les "grandes" s'acheminent vers la chapelle où elles arrivent en chantant:

Nous tombons à tes genoux,
Nous les baignons de larmes.

Les benjamines viennent les rejoindre, l'une d'entre elles portant avec respect et ravissement un Enfant-Jésus qu'elle va coucher sur la paille. Les voix pures de ces chères petites s'élèvent dans une prière chantée, composée tout exprès pour elles. Il faut les entendre dire de tout coeur au Divin Enfant:

Ah! rendez-nous bien sages comme [vous.

La prononciation enfantine du mot "sage", les syllabes entrecoupées par un souffle, les intonations éloignées parfois de la note juste, tout cela fait sourire et cependant pleurer d'émotion les Mères et les grandes-soeurs; et l'on s'en souvient encore après vingt ans !

Une jolie cérémonie précède la messe de minuit. Les mêmes enfants, couronnées de fleurs blanches, portent des étendards de couleurs diverses et, au signal de leur maitresse, exécutent de gracieuses évolutions; puis elles s'agenouillent en demi-cercle autour de la crèche, déposent, en s'inclinant, leurs guirlandes sur le tapis formant ainsi une chaine de couronnes autour du petit Roi de la crèche. Celle qui porte l'Enfant-Jésus est une privilégiée qui doit, du reste, avoir mérité cet honneur par une conduite sans reproche. Les joies d'ici-bas viennent rarement sans inquiétude... L'une de ces petites, à qui l'on avait fait maintes recommandations à la veille de Noël, répondait à celles qui lui demandaient en la caressant:

— Que diras-tu à l'Enfant-Jésus quand il sera dans tes bras?

— Mon Dieu, faites que je ne vous casse pas!

Aux Ursulines, où les coutumes d'antan sont fidèlement gardées, et où le bon Père Daulé, dont parle M. Ernest Mayrand dans son remarquable ouvrage sur les "Noëls anciens de la Nouvelle-France", a séjourné en qualité d'aumônier, les bons vieux airs d'autrefois se sont conservés. Ces Noëls que nos aieux chantaient avant nous, que nous avons entendus dans notre enfance, font délicieusement vibrer nos coeurs. "Pour aider à la prière, rien de mieux que d'éveiller des souvenirs; comment ne pas prier avec foi, quand on pense à sa mère et à ses premières années?" Et j'ajouterai: quand on se reporte aux jours bénis du pensionnat?

Le soir de Noël, les élèves réunies dans une grande salle de récréation reçoivent les présents de l'Enfant-Jésus, cueillent les fruits dorés suspendus aux branches illuminées des sapins de Noël, et font cadeau à la révérende Mère Supérieure d'une généreuse provision de vêtements qu'elles ont confectionnées elles-mêmes pour les pauvres dès les premières semaines de l'hiver.

La série des réjouissances conventuelles se termine par une représentation des scènes de Bethléem, où bergères en costumes chantent une de ces pastorales empreintes de rustique et naïve simplicité qui appartiennent, comme nos vieux Noëls populaires, au trésor des antiques traditions du Canada français.

L'heure du "grand silence" sonne bientôt et la fatigue ne tarde pas à venir clore les yeux encore éblouis des douces visions de la messe de minuit et des féeries étincelantes de l'arbre de Noël.

La joie

La joie est la conscience d'une vie harmonieuse; elle ne trépide pas, elle est calme; elle ne fatigue pas, elle repose; elle ne détruit pas, elle épanouit; elle ne passe pas dans un éclair, elle se prolonge comme un jour d'été; elle ne vient pas des nerfs, elle vient de l'âme; elle la remplit peu à peu comme une source qui jaillit de ses profondeurs, et c'est par trop-plein qu'elle envahit les sens, comme un bassin qui se déverse par les bords.

P. EYMIEU.

La convention est une horloge qui marque une autre heure que le soleil, et qui, devant les hommes, a raison contre lui. — Hello.

. . .

L'acte de foi est un acte de volonté. Qui veut croire croit, bien que son intelligence ne saisisse pas la vérité qu'accepte sa volonté. Quand on pleure, on croit bientôt; la lumière assiste ceux qui cherchent la lumière. La foi véritable, la foi vivante et profonde ne va jamais seule. Elle a une soeur qui ne l'abandonne jamais: l'espérance. — Lacordaire.